Nasser al-Bahri

avec la collaboration de
Georges Malbrunot

Dans l'ombre de Ben Laden

Révélations de son garde du corps repenti

Michel LAFON

(28) 3

DANS L'OMBRE DE BEN LADEN

Du même auteur

Des pierres aux fusils, les secrets de l'Intifada, Flammarion, 2002.

L'Irak de Saddam Hussein, Portrait total, avec Christian Chesnot, Éditions Numéro 1, 2003.

Les Années Saddam, révélations exclusives, avec Saman Abdel Majid et Christian Chesnot, Fayard, 2003.

Mémoires d'otages, avec Christian Chesnot, Calmann-Lévy, 2005.

Les Révolutionnaires ne meurent jamais, Entretiens avec Georges Habache, Fayard, 2008.

Le Nouvel Irak, un pays sans État, Éditions du Cygne, 2009.

NASSER AL-BAHRI
Avec la collaboration de Georges Malbrunot

DANS L'OMBRE DE BEN LADEN

Révélations de son garde du corps repenti

Michel LAFON

Notes de bas de page de Georges Malbrunot

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2010
7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Ile de la Jatte
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Avant-propos

J'ai rencontré Nasser al-Bahri, connu également comme Abou Jandal – son nom de guerre – pour la première fois en mai 2009, à l'occasion d'un reportage au Yémen pour *Le Figaro*, qui publia alors le portrait de cet « ami infidèle de Ben Laden ».

Sa connaissance d'al-Qaida de l'intérieur n'est pas unique. Mais Nasser al-Bahri est aujourd'hui l'un des très rares collaborateurs d'Oussama Ben Laden à être encore vivant, ou en liberté. D'autres rescapés du djihad, comme Khaled Cheikh Mohammed, le cerveau des attentats du 11 Septembre 2001, ou ses anciens compagnons, Khallad ou Abdel Rahim al-Nashiri, sont, eux, emprisonnés pour de très longues années aux États-Unis.

Le récit qu'il livre du fonctionnement d'al-Qaida entre 1996 et 2001 est précis et détaillé. Cette période correspond à l'essor de l'organisation terroriste, marqué par sa déclaration de guerre aux Américains, en août 1996 ; aux premiers attentats à Nairobi et Dar es Salam, en

août 1998 ; suivis de l'attaque contre le navire américain *USS Cole* dans le port d'Aden, en octobre 2000 ; et enfin, des opérations terroristes du 11 Septembre 2001 aux États-Unis, qui bouleverseront la face du monde.

Abou Jandal n'était pas associé aux décisions stratégiques d'al-Qaida, ni aux cibles à frapper. Mais sa tâche dépassait la simple protection d'Oussama Ben Laden, qui l'envoyait également en mission à l'étranger. Il côtoyait, chaque jour ou presque, Ben Laden, Ayman Zawahiri et les autres leaders de l'organisation, dans leur fief de Kandahar. Dans les camps d'entraînement, il a vu défiler des centaines de djihadistes venus des quatre coins du monde, parmi lesquels certains des auteurs des attentats du 11 Septembre.

Arrêté en octobre 2000 à son retour au Yémen, Abou Jandal a constitué une précieuse source pour le FBI, qui viendra l'interroger, quelques jours après les attaques contre les États-Unis. « Abou Jandal nous a livré une mine de renseignements de haute importance », affirmait en mai 2009 devant le Sénat américain, Ali Soufan, l'agent du FBI qui le questionna longuement à Sanaa.

Son engagement en faveur de la guerre sainte a commencé en Bosnie au début des années 90, avant de se poursuivre en Somalie, puis en Afghanistan, où le chef d'al-Qaida le repéra rapidement. Mais Abou Jandal est têtu. À plusieurs reprises, il va souhaiter raccrocher, mais le Ben Laden l'en dissuade. Et finalement, c'est en prison au Yémen qu'il entame sa

repentance. Sept ans après sa libération, malgré une vie encore difficile, Abou Jandal a changé d'idées et de comportement. Sa réhabilitation est une réussite, ce qui n'est pas si fréquent. Aujourd'hui, Nasser al-Bahri déconseille aux jeunes de se lancer dans le djihad, même quand un pays musulman – comme l'Irak – est envahi par une puissance étrangère.

Quelques années auparavant, des éditeurs américains et canadiens l'avaient approché pour qu'il relate son expérience de garde du corps d'Oussama Ben Laden entre 1997 et 2000 en Afghanistan. Mais Abou Jandal refusa.

Pourquoi a-t-il accepté de parler ? Pour montrer les raisons qui peuvent pousser un adolescent à s'engager les armes à la main pour défendre sa religion. Décrire également toute la complexité d'une organisation forcément mal connue. Bref, témoigner pour l'Histoire.

Georges MALBRUNOT
Avril 2010.

Voici le pistolet pour me tuer !

Juste avant le coucher du soleil, Ayman al-Zawahiri et Abou Hafs al-Masri descendent au jardin pour lire les versets coraniques de la prière du soir. Cheikh Oussama reste seul dans le bureau, au premier étage de la maison secrète que la direction d'al-Qaida occupe à Kaboul, en cette fin août 1998, après les attentats de Nairobi et Dar es Salam. Quand Ben Laden me voit à la porte, il sourit :

– Abou Jandal, viens ! Je veux te confier un secret.

Je m'approche et il sort un pistolet de sa tunique traditionnelle.

– J'espère que Dieu ne le voudra jamais, mais si un jour l'ennemi nous assiège, et si nous sommes sûrs d'être arrêtés, je préfère recevoir deux balles dans la tête plutôt que d'être fait prisonnier. Je ne dois absolument pas être capturé vivant par les Américains. Je veux mourir en martyr, mais surtout pas finir en prison.

– Oh, cheikh ! Que Dieu ne me donne jamais l'occasion de te tuer ! Que Dieu te garde ! Même si on doit

accepter son destin, j'espère que Dieu ne t'abandonnera jamais.

Puis cheikh Oussama me confie deux balles, avant d'ajouter :

– C'est ta mission désormais. Tu les utiliseras pour me tuer, si nous sommes encerclés.

En me retirant, je réalise le poids de la responsabilité que je porte désormais sur les épaules. Éliminer Oussama Ben Laden pour lui épargner l'humiliation d'être capturé vivant. Une vraie catastrophe. D'autant qu'il n'a pas assorti son geste de la moindre instruction. Ce sera à moi d'évaluer le danger autour de lui et de décider du moment où je devrai l'exécuter. Chaque fois ensuite que nous décréterons l'état d'urgence – ça pourra arriver plusieurs fois par mois – je redouterai ces instants comme la peste !

Plus tard, j'offre à un camarade le pistolet que détient chaque membre de la sécurité du cheikh et je garde précieusement, à côté de ma Kalachnikov, celui que Ben Laden m'a donné. Je ne le confie jamais à quiconque. Tous les soirs, je veille à ce que les deux balles soient bien dans le chargeur. Et chaque fois que je le nettoie, je me dis : « Que Dieu ne me donne jamais l'occasion d'exécuter cette redoutable mission ! » Je suis le seul dans l'entourage de Ben Laden à avoir la capacité d'éliminer celui pour la capture duquel les Américains vont offrir 25 millions de dollars.

Quelque temps après, quand je me présente auprès du cheikh pour prêter allégeance, il s'étonne :

– Mais Abou Jandal, tu n'as plus besoin de prêter allégeance !

J'ai un droit de vie ou de mort sur lui. Ce privilège me fait réfléchir à la fonction de garde du corps d'Oussama Ben Laden, qui a l'habitude de dire : « Quand je n'entends pas la voix d'Abou Jandal, je ne me sens pas en sécurité. »

Il faut dire que quelques mois auparavant, j'ai impressionné Ben Laden et ses gardes égyptiens lorsque je me suis interposé face à un djihadiste trop insistant avec le cheikh. Il s'agissait d'Abou Ashatha, un takfiri[1] Soudanais qui a fait le djihad contre les Soviétiques dans les années 80, avant de revenir en Afghanistan. Il se signale par son agressivité, et son hostilité à l'égard de tous ceux qu'il catalogue comme des mécréants. Un jour, Abou Ashatha est venu voir cheikh Oussama. J'étais opposé à ces rencontres en tête à tête, en l'absence du groupe de sécurité de Ben Laden.

– Puis-je m'asseoir à côté de toi, cheikh ?

– Non, mets-toi derrière la porte, me répond-il.

Je me suis caché derrière, surveillant la conversation à travers le trou de la serrure. Oussama avait la main sur son arme, il était méfiant. Abou Ashatha s'est mis à crier, à gesticuler, et à un moment, dans son élan, il m'a semblé s'en prendre à la barbe de Ben Laden, qui était assis à côté de lui. Je suis alors entré et j'ai neutralisé Abou Ashatha, en le plaquant au sol, un genou sur son ventre.

– Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas le tuer ! Arrête, Abou Jandal ! m'a ordonné cheikh Oussama, qui lui a

1. Partisan d'une rupture totale avec la société musulmane.

offert une poignée de dollars en dédommagement des coups que je venais de lui asséner.

J'ai réalisé mon rêve d'adolescent : me dévouer à la cause du djihad. Mais en devenant garde du corps d'Oussama Ben Laden, j'ai dépassé mes plus secrets espoirs, nés dix ans plus tôt, lorsque j'ai commencé à me rapprocher de Dieu, chez moi à Djedda, où j'ai grandi.

1

Mon chemin vers le djihad

Les conflits avec mon père

Je suis né en 1972 à Djedda, le grand port saoudien sur la mer Rouge. Ahmed, mon père, a quitté le Yémen pour l'Arabie Saoudite au début des années 60, comme de nombreuses autres familles, dont les Ben Laden, peu avant lui.

Depuis la province de Shabwa, dont nous sommes originaires, mon père a participé à la résistance armée contre la colonisation anglaise. Pourchassé par les Britanniques, il dut s'enfuir au nord du Yémen, avant de gagner l'Arabie Saoudite. C'était un nationaliste arabe, qui admirait le raïs égyptien, Gamal Abdel Nasser, au point de se coiffer comme lui, les cheveux tirés en arrière. Il s'est marié, selon la tradition locale, avec sa cousine, descendante d'une grande famille de cheikhs. Leur tribu appartenait à la classe des guerriers, celle qui combattit les colonisateurs.

À l'époque, la société yéménite était stratifiée en différentes couches : les seigneurs (*sayyed*), descendants

du Prophète, qui occupaient les postes gouvernementaux ; les juges (*qadi*) ; les gens des tribus (*qabili*), les guerriers ; les paysans (*felahin*) et enfin les serviteurs (*akhdam*).

J'ai été élevé dans une famille de la classe moyenne. Mon père travailla d'abord comme mécanicien pour les Anglais, puis pour une multinationale danoise, et enfin pour le groupe de construction Ben Laden, bien connu en Arabie Saoudite. Femme au foyer, ma mère élevait ses dix enfants. En tant qu'aîné, j'ai été chargé très tôt de la protection de mes frères et sœurs. Quand j'étais jeune, mon père me disait toujours :

– Tu es mon fils, mais maintenant tu dois assumer tout ce que tu fais.

Nous étions plutôt aisés. Mon père et mes oncles possèdent des terres et du cheptel dans la région de Kismayo, dans le sud de la Somalie. Ces biens proviennent de mon grand-père paternel, qui s'est installé là-bas dans les années 20.

Mon père, qui voyageait en Europe, était pratiquant, et il nous répétait souvent :

– Je tolère tout, excepté le manquement à la prière !

Je l'ai toujours vu prier cinq fois par jour et se réveiller avant l'aube, son chapelet à la main. Mais il n'a pas les apparences d'un religieux : il ne porte pas de barbe et a horreur de la thobe, cette longue robe traditionnelle que l'on voit partout en Arabie Saoudite. À partir de dix ans, j'ai donc fait régulièrement la prière. De toute façon, il n'y avait pas d'échappatoire. Dans les écoles, tous les élèves doivent prier. Dans la rue,

tous les magasins baissent leur rideau à l'heure de la prière, et il y a toujours des personnes âgées pour nous intimer d'aller à la mosquée.

Mon premier souvenir politique remonte aux émeutes de La Mecque en 1979[1]. C'était pendant les vacances scolaires, peu avant ramadan. Nous jouions dans la rue, lorsque des blindés de la Garde nationale firent leur apparition. Le jour de la rentrée, les professeurs nous expliquèrent que les émeutiers s'étaient fourvoyés. À la maison, mon père affichait une position mitigée sur ces événements graves qui allaient ébranler le pouvoir saoudien. D'un côté, il approuvait Mohammed Abdullah al-Qahtani et Juhayman al-Otaibi, car il pensait que la famille royale était injuste et, de surcroît, hostile au nationalisme arabe. Mais de l'autre, il condamnait cette attaque perpétrée dans les lieux saints de La Mecque. Pour lui, ce n'était pas un endroit où faire couler le sang.

D'une manière générale, mon père détestait le comportement des islamistes envers la population. Ils frappaient les gens pour qu'ils aillent à la prière, ils les obligeaient à fermer leur magasin pour aller à la mosquée. Mon père estimait que les intégristes donnaient une mauvaise image de la religion. Quant aux dirigeants saoudiens, il leur reprochait d'instrumentaliser l'islam,

1. Quatre cents à cinq cents insurgés conduits par Mohammed Abdullah al-Qahtani et Juhayman al-Otaibi prirent d'assaut la mosquée sacrée le 20 novembre 1979.

bien qu'ils prétendissent être de vrais religieux (ce qui était faux, comme le montrait souvent leur vie privée). Le seul à garder ses faveurs était le roi Fayçal.

La colère paternelle contre la famille royale s'aggrava avec la fatwa lancée contre Nasser dans les années 60. Plus généralement, mon père soutenait ses amis nationalistes arabes dans le conflit enragé qui les opposait, à l'époque, aux Frères musulmans.

Rapidement, mon père et moi nous affrontâmes sur les terrains politique et religieux. En sixième, mes livres d'histoire parlaient de la décadence de l'Empire ottoman, ils louaient « la dynastie bienfaitrice des Saoud », et critiquaient bien sûr les nationalistes arabes qui « boivent de l'alcool ». Mon père – qui n'a jamais bu une goutte d'alcool, ni convoité d'autres femmes que ma mère – me reprochait de répéter bêtement ce que je lisais dans ces livres ou ce que j'écoutais à la mosquée.

– Qu'as-tu vu de la vie ? Rien, jusqu'à maintenant. Et ces enfants de Saoud, que savent-ils du nationalisme ? Nous, on a fait des guerres, pas eux.

A posteriori, je dois reconnaître qu'il n'avait pas tout à fait tort.

Au fil des ans, mes rapports avec lui mêlèrent admiration et contestation, estime pour sa forte personnalité et peur de ses punitions. Avec lui, il fallait être fort !

À l'école, j'étais plutôt bon élève. J'ai passé le baccalauréat à Djedda, puis je suis allé dans un institut privé, où j'ai obtenu un diplôme en administration. À l'époque, les étrangers ne pouvaient pas poursuivre

leurs études dans les universités gouvernementales. Il nous fallait aller dans le privé. Mais dans les années 80, les écoles privées étaient rares. Il n'y avait que les établissements religieux, où l'on apprenait le Coran par cœur, ou alors les écoles gouvernementales, au niveau légèrement meilleur.

Mon bac en poche, les Saoudiens ont refusé de m'accorder mon diplôme, sous prétexte que ma carte de séjour était périmée. Cette année 1990 fut marquée par la réunification entre le sud et le nord du Yémen. Jusque-là, nous ne percevions aucune différence entre Yéménites et Saoudiens. On se sentait tous saoudiens. On a commencé à noter un changement après l'invasion du Koweït par l'Irak et la première guerre du Golfe. Jusque-là, les Saoudiens privilégiaient les nordistes. Après la guerre du Golfe, ils nous ont dit :

– Vous êtes tous des Yéménites. Dégagez !

De nombreux Yéménites ont alors dû partir. Avec ma famille, nous avons été contraints de nous cacher, pendant près de deux ans, chez des voisins. Sans travail, sans carte de séjour, nous avons vécu des moments difficiles. Seule ma mère sortait de la maison : comme c'était une femme, personne ne l'ennuyait. Nous, nous étions tout le temps à l'intérieur, sauf pour aller à la mosquée. Heureusement, lorsque mon père rentra de Somalie, après l'évacuation des troupes irakiennes du Koweït, il réussit à mettre fin à notre calvaire. Mais après ces années difficiles, je n'étais pas loin de croire, moi aussi, que les Saoudiens étaient profondément injustes. Les seules personnes à faire preuve de

compassion envers nous furent les oulémas[1] et les associations charitables.

En versant de l'argent à l'un de ses proches, je réussis tout de même à obtenir de l'émir Nayef Ben Mamdouh Ben Abdelaziz[2] une carte d'appartenance à sa cour, pour moi, ma mère et mes frères adultes. Ce précieux sésame allait nous permettre de nous déplacer dans le pays. Mais nous étions conscients que nous n'avions plus les mêmes droits. À partir de ce moment, je n'ai plus eu le même regard envers l'Arabie Saoudite. Ce pays qui nous avait jadis éduqués, ce pays qui nous avait acceptés. Une fois encore, je me souvins des paroles de mon père.

L'attraction du djihad afghan

À seize ans, mon engagement religieux s'affirme. Je veux mourir en martyr. Il me faut réaliser ce rêve, répété-je à mes camarades. Aller me battre les armes à la main contre un ennemi de l'islam ou des musulmans qui occupe leur terre. Ce combat pour le djihad est devenu pour moi un autre pilier de l'islam, au même titre que la prière ou le ramadan.

---

1. L'ouléma est un savant effectuant ses recherches dans le domaine de la tradition musulmane, la sunna, mais son savoir peut aller bien au-delà de la connaissance théologique. Généralement indépendant du pouvoir séculier, il est le gardien de la tradition musulmane et un homme de référence.

2. Neveu de l'actuel roi Abdallah, il a fait le djihad en Afghanistan.

Tout naturellement, c'est en direction de l'Afghanistan que mon regard se porte. D'autant plus qu'à cette époque, le pouvoir saoudien appelle très officiellement les jeunes à aller livrer une guerre sainte contre les troupes soviétiques qui occupent l'Afghanistan. Des dons sont collectés dans les écoles, sur les marchés et dans les mosquées, où l'on prie pour que Dieu donne la victoire aux moudjahidine qui partent au combat. Les financiers du djihad ne manquent pas : particuliers aisés, associations caritatives, princes... Ils seront encore plus nombreux quelques années plus tard, quand il s'agira d'aider les musulmans en Bosnie. La moitié des jeunes de mon quartier est allée en Afghanistan. J'accompagne à l'aéroport chaque voisin qui part. Je lui fais mes adieux et puis, au retour, je pleure. Quand un autre rentre, on le célèbre. « L'Afghan » est un héros, on l'écoute raconter ses exploits. C'est un peu comme si on approchait un ami du Prophète. La guerre sainte est une cause nationale en Arabie où un pont aérien est mis en place avec Peshawar. On obtient le visa en cinq minutes au consulat du Pakistan. Le billet d'avion a 75 % de réduction, et les 25 % restants sont financés par des aides. Même les vêtements sont fournis par des associations charitables. Bref, il y a une mobilisation quasi générale en faveur du djihad afghan.

À seize ans, je pourrais y aller, mais mon père s'y oppose fermement. Ses sympathies nationalistes le rendent alors proche des Soviétiques. Il considère les Afghans comme les islamistes saoudiens, c'est-à-dire avec beaucoup de méfiance ; d'autant plus qu'il les voit

proches des Américains. Ce que je conteste vigoureusement, mais il me gifle pour me faire taire. Il est convaincu que les djihadistes ne sont qu'un instrument entre les mains des services de renseignements saoudiens et de leurs alliés américains. Pour moi, il est absolument inconcevable que des religieux prêts au sacrifice de leur vie puissent n'être que des marionnettes manipulées par l'Occident. Un jour, mon père me rattrape juste avant que je parte : j'ai mon passeport et tous les autres documents requis. Exceptionnellement, il ne me bat pas. Il doit penser qu'à mon âge il vaut mieux négocier.

– Je suis d'accord pour que tu ailles au djihad, mais j'ai une petite question : pourquoi les leaders de la guerre sainte ne sont-ils pas en première ligne ? Pourquoi ceux qui appellent au djihad dans les mosquées restent-ils confortablement chez eux ?

Puis il jette mon passeport en m'accordant la liberté de partir, mais à condition que je réponde à cette question. Je me trouve perplexe. Je reste.

Même si l'ennemi commun américain finit par nous rapprocher, mon père et moi nous affrontons quand même beaucoup. Mais a posteriori, je dois reconnaître qu'il avait raison quand il m'assurait que les Américains instrumentalisaient Ben Laden et des djihadistes contre les Soviétiques. J'étais sans doute naïf. C'était avant que je découvre le dessous des cartes.

À cette époque, je commence à entendre parler d'Oussama Ben Laden. J'assiste même à deux de ses cours, consacrés à « la renaissance de la jeunesse », mais je n'ai aucune relation directe avec le cheikh, qui vient

de rentrer d'Afghanistan[1]. On connaît son parcours là-bas. Mais il ne s'est pas encore engagé dans la critique du régime saoudien. Il se contente de collecter des dons.

En revanche, les cours de cheikh Abdallah Azzam[2] constituent une autre source de mobilisation en faveur du djihad afghan. Il est rentré d'Afghanistan quelque temps auparavant. Ses livres et ses cassettes ne me quittent jamais. Il y parle du paradis, de la gloire du djihad, et de ce qu'il y a au-delà de la mort, comme les très grandes manifestations du Miséricordieux. Ses récits invoquent la puissance mystérieuse du moudjahid, qui ne ressent pas la douleur de ses blessures quand il tombe en martyr. Ses paroles font écho aux récits des djihadistes, qui nous racontent leurs miracles à leur retour à Djedda, comme ce guerrier qui a réussi à abattre un hélicoptère russe. Une fois encore, on a l'impression que les amis du Prophète se sont donné rendez-vous en Afghanistan. Alors que partout ailleurs la nation musulmane est méprisée, ces jeunes miraculés sont la preuve vivante qu'il y a encore des guerriers prêts à affronter nos ennemis.

C'est le cas de Nidal, un Palestinien qui tient un prêche le vendredi dans une mosquée. Il plairait à mon

1. Oussama Ben Laden est rentré en Arabie Saoudite à l'automne 1989, un peu plus d'un an après avoir créé al-Qaida, « la base ».

2. Palestinien, influent auprès de Ben Laden, à l'origine du « Bureau des services », fondé en 1984 à Peshawar pour accueillir les volontaires arabes venus prendre part au djihad contre les Soviétiques.

père, car lui a l'étoffe du leader, et en plus il ne se contente pas d'appeler les autres au combat, lui-même est allé faire le djihad. Nidal est arrêté en 1991, après avoir attaqué, avec d'autres djihadistes, un bus qui transportait des militaires américains au-dessus d'un pont à Djedda. Emprisonné pendant quatre ans en Arabie, il est ensuite transféré en Jordanie. En 1991, quand les forces américaines entrent dans le royaume, les autres se taisent. Nidal, non. Son arrestation confirme mes réserves vis-à-vis d'un régime hostile au djihad et qui fait tout pour protéger les Américains contre des attaques perpétrées par des musulmans.

La contestation du régime saoudien par Ben Laden et les oulémas

En 1989, à la fin de l'occupation soviétique de l'Afghanistan, Oussama Ben Laden et les djihadistes rentrent en Arabie Saoudite. Ben Laden revient avec d'autres oulémas, notamment cheikh Moussa al-Karni, et le cheikh yéménite Abdelmajid Zendani.

La première année, sa présence ne pèse pas trop sur le débat politico-religieux. Les disciples qui assistent à ses cours, donnés à la mosquée située en face de l'université du roi Abd al-Aziz, sont certes des religieux engagés, mais ses sermons abordent encore des sujets relativement consensuels : la « renaissance » de la jeunesse, « la dignité et la gloire de la nation islamiste au travers du djihad », ainsi que la nécessaire mobilisation contre l'achat de produits américains. Ben Laden se

place encore dans le sillage des autres oulémas : « Quand ils parlent, moi je me tais », a-t-il l'habitude de répéter. Il reste accaparé par le conflit inter-afghan et l'assassinat d'Abdallah Azzam, dans des circonstances obscures avec ses deux enfants à Peshawar, en novembre 1999. Cheikh Oussama cherche à régler les querelles surgies à l'intérieur de plusieurs groupes d'Arabes qui ont fait le djihad, les Égyptiens et les Algériens notamment. Il ne s'est pas encore attaqué frontalement à la monarchie saoudienne. L'invasion du Koweït par l'Irak en août 1990 va lui en fournir l'occasion. Et avec lui, d'autres oulémas vont rendre le débat explosif. Plutôt que de faire appel à des étrangers non musulmans pour défendre notre terre, Ben Laden, dès le mois de septembre, propose aux autorités saoudiennes de recruter des milliers de djihadistes pour bouter les Irakiens hors du Koweït et protéger les lieux saints d'Arabie contre les visées de l'armée de Saddam Hussein. Les volontaires sont nombreux. Il y a ceux qui sont au chômage en Arabie, après leur retour d'Afghanistan. Et il y a tous les autres à Peshawar au Pakistan, qui commencent à s'enregistrer pour aller combattre le régime laïc baathiste de Saddam. Tous ces gens ont des années d'expérience au combat. Ben Laden s'offre même de régler la facture de leur enrôlement.

– Je suis en mesure de préparer cent mille hommes dotés de bonnes aptitudes au combat en trois mois, promet cheikh Oussama au ministre de la Défense, le prince Sultan. Vous n'avez pas besoin des Américains. Vous n'avez besoin d'aucun contingent non musulman.

Nous serons assez nombreux. Nous combattrons par la foi. Nous avons bien repoussé les Soviétiques d'Afghanistan.

L'appel de Ben Laden commence à être écouté. Avec deux camarades de mon quartier, nous sommes décidés à aller affronter les Irakiens. La rumeur dit que 3 000 dinars (3 000 euros) vont être offerts à chaque volontaire. Au consulat du Koweït à Djedda, un jeune diplomate nous donne même un formulaire à remplir et nous lui laissons nos numéros de téléphone pour qu'il nous contacte. Peu après, je commence à suivre des leçons de kung-fu auprès d'un frère saoudien rentré d'Afghanistan. Les Koweïtiens nous promettent d'ouvrir des casernes d'entraînement. Les Saoudiens, à leur tour, en établissent pour les bénévoles, mais uniquement saoudiens de souche. Cette distinction entre candidats au djihad me choque. L'histoire, hélas, s'arrêtera là. Trois ou quatre mois plus tard, le consulat koweïtien nous rejette, sous prétexte que nous n'avons aucune formation militaire. C'est aussi ce que répondent les autorités saoudiennes à cheikh Oussama :

– Qu'est-ce que vous allez faire devant une armée professionnelle comme l'armée irakienne ?

Mais le régime saoudien a du mal à contenir l'appétit de combat de la jeunesse. Il lui faut à tout prix un décret religieux qui accorderait le droit à d'autres de nous défendre. Le cheikh Abdul Aziz Ben Baz, premier chef religieux du royaume, émet alors une fatwa stipulant qu'il n'est pas interdit de demander l'aide de non-musulmans, ce qui permet aux troupes américaines de débarquer en Arabie, début 1991. Ben Laden est déçu

du veto saoudien à son offre de troupes, mais il est surtout étonné de la rapidité avec laquelle les grands oulémas ont fait appel aux Américains pour défendre leur pays. Plus tard, il nous racontera sa rencontre avec ces derniers, qui lui dirent :

– Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? On doit obéir à l'État.

L'un d'entre eux, cheikh Mohamed Saleh Otheimine, fit même le signe de l'égorgement. Sous-entendu : « Si nous n'obéissons pas aux autorités, nous serons exécutés. »

À partir de là, la contestation contre le régime saoudien va enfler, notamment dans les prêches de certains oulémas, fussent-ils clandestins. Et c'est une vague de critiques qui s'abat alors sur la monarchie. En décembre 1990, des réformistes font circuler une pétition exigeant la fin des discriminations fondées sur l'ascendance tribale, la création d'un corps traditionnel de conseillers du roi (une *shura*), la pratique d'une certaine liberté de la presse, l'adoption de quelques lois fondamentales de gouvernance, et la mise en place d'une instance de contrôle sur la prolifération des fatwas. Quelques mois plus tard, quatre cents oulémas signent une « lettre de revendications » dénonçant la domination de la famille royale sur les affaires du royaume. Parmi les signataires figurent les cheikhs Salman al-Awda et Safar al-Hawali, qui seront emprisonnés par le pouvoir en 1994.

Je suis étonné de la réponse négative du gouvernement :

– On n'a pas besoin de ce conseil !

À partir de là, Ben Laden et Moussa al-Karni commencent à critiquer à haute voix les oulémas aux ordres du pouvoir.

Toute cette effervescence s'étend aux discussions entre les oulémas et leurs disciples :

– Qu'est-ce que vous dites dans ces fatwas ? leur demandent ces derniers.

– Ayez peur de Dieu maintenant, qu'avez-vous osé dire ! renchérit Ben Laden.

Dans mon esprit, les choses ne sont pas très claires. Les jeunes oulémas sont farouchement hostiles à cette fatwa, mais quand on leur demande pourquoi, ils esquivent souvent ou ne savent tout simplement pas quoi répondre. Pour clarifier la situation, je me tourne alors vers des livres de référence. Et tous sont formels : une demande d'aide étrangère non musulmane pour protéger notre terre sainte est interdite. Pourtant, la notion de « non-musulman » est ambiguë chez nous. Pour les Saoudiens, les musulmans sont uniquement les sunnites et les salafistes. Ils considèrent le parti Baath en Syrie ou en Irak comme une formation d'infidèles.

Durant cette période troublée, la légitimité des autorités est mise en doute par un courant qui se demande si le gouvernement saoudien est bel et bien descendant du Prophète ou d'une simple tribu de La Mecque. Une chose est sûre : pour beaucoup, l'affaire de la fatwa est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Les jeunes oulémas détiennent la preuve que les autorités font un autre calcul que le leur. D'où la crainte du pouvoir face

à ce remue-ménage : la monarchie redoute que le mouvement islamique gagne du terrain.

En 1990 encore, des événements au Yémen vont renforcer la visibilité de Ben Laden face aux autorités. En Arabie, de nombreux djihadistes veulent aller combattre les communistes du sud-Yémen, une proposition sur laquelle Ben Laden est réservé. Mais en coordination avec certains cheikhs yéménites, comme Abdelmajid Zendani, il se rend à Saada, dans le nord du Yémen, pour y rencontrer Obadah al-Wadihi, un jeune djihadiste rentré d'Afghanistan, et Moukbel al-Wadihi, un salafiste formé en Arabie Saoudite qui a créé une école religieuse pour contrer l'influence des chiites qui vivent dans cette région. Moukbel est partisan d'envoyer des djihadistes au sud, à condition de monter d'abord un camp d'entraînement à Waoulia, au nord. Au terme de leurs discussions, les deux responsables s'entendent sur un partage des tâches : Ben Laden s'occupera du volet militaire, et Moukbel, de la sensibilisation à leur combat.

On monte le camp, et je rencontre même quelques jeunes Yéménites venus d'Arabie, qui y sont formés. Hélas, peu après l'unification du Yémen, Moukbel al-Wadihi devient l'adversaire de Ben Laden, après avoir empoché, de sa part, 25 millions de rials (5 millions d'euros) pour établir le camp.

Les autorités saoudiennes s'opposent à ces départs de djihadistes. Ce différend tend encore la relation entre cheikh Oussama et le royaume. Et finalement, en 1992, Oussama Ben Laden quitte l'Arabie pour le Pakistan, avant de gagner quelques mois plus tard le

Soudan. Mais il reste en contact avec les cheikhs Salman al-Awda, Safar al-Hawali et Nasser al-Omar, qu'il considère comme ses conseillers et qu'il consulte sur les questions importantes, comme la guerre en Somalie.

Mais à partir de 1992, les autorités saoudiennes vont déclencher une campagne contre les représentants de la « renaissance » islamique. Salman al-Awda et Safar al-Hawali dénoncent la corruption des dirigeants saoudiens. Pour eux, la crise avec l'Irak a prouvé la faiblesse des pays du Golfe, y compris au niveau idéologique. Ils réclament le départ des troupes américaines et appellent à une réforme des institutions, une ligne rouge pour les autorités.

Après l'arrestation de cheikh Nasser al-Omar, Salman al-Awda enregistre une cassette intitulée « Depuis les barreaux de la prison ».

– À cause de cette cassette, dit-il, demain ou après-demain, je serai détenu.

Peu après, les autorités vont brider son activité ; il doit recevoir une autorisation officielle avant de prêcher ou d'enseigner.

Je partage toutes ces critiques. Celui que je vois le plus souvent est cheikh al-Karni. Même si cheikh al-Omar est à Riyad et Salman al-Awda, à Burayda, on les rencontre dans la mosquée sacrée de La Mecque, ou pendant la saison du pèlerinage ainsi que durant les vacances d'été.

Mes activités politiques secrètes

À partir de 1988, je vais me lancer dans des activités politiques clandestines, en soutien aux oulémas contestataires. Avec un réseau de camarades, nous propageons les idées défendues par des religieux saoudiens, ou depuis la Jordanie par Mohamed al-Makdessi. Je distribue des communiqués, des cassettes et des livres à Djedda et à Riyad. Je me déplace en avion ou en voiture. Parfois, je m'absente trois ou quatre jours, et quand, au retour, mon père m'interroge, je réponds que j'étais parti bivouaquer avec des camarades.

Les cassettes du cheikh Salman al-Awda et des autres oulémas réformistes appellent à la mobilisation du peuple contre les erreurs des autorités. Ils y dénoncent les menaces que le gouvernement fait peser sur eux, mais la prison ne leur fait pas peur.

Avec deux camarades de l'université Ibn Saoud, nous distribuons la « lettre de revendications » des oulémas, qui met le gouvernement en colère, début 1991. Je reçois pour cela un budget de 10 000 rials (2 000 euros). Le lendemain, je fais mille cinq cents copies du texte, que je distribue les jours suivants à La Mecque et Taif. Sur des cartons, on inscrit au feutre : « Comité du bien islamique » ou « Forum de la jeunesse islamique ».

– Que transportez-vous ? nous demandent les militaires ou les policiers dans la rue.

– Des livres religieux.

– Que Dieu vous protège ! nous répondent-ils en voyant le mot « islamique » sur les cartons.

Après la prière de l'aube, je place les communiqués

dans les boîtes aux lettres devant les mosquées, ou parfois carrément sur les pare-brise des voitures. On met les livres jugés subversifs dans des sacs noirs, qu'on accroche aux portes des maisons des journalistes, des hommes d'affaires, des intellectuels, bref, de tous ceux qui comptent. Avec deux autres camarades, nous nous déplaçons dans la voiture de mon ami Marouan al-Amoudi, ou plus exactement celle que son père, un cadre important de la Banque nationale saoudienne, nous a fournie. Nous ne mettons pas les cartons remplis de tracts dans le coffre, mais sur le siège arrière, pour bien montrer que nous n'avons rien à cacher. Quant aux films, j'en prends un seul exemplaire par prudence, et c'est à mes camarades à Taif ou La Mecque d'en faire des copies.

Pour financer mes activités, je fais passer des femmes clandestinement entre Djedda et Riyad. Il s'agit le plus souvent d'Éthiopiennes ou de Somaliennes, qui viennent chercher du travail. Je me présente comme leur époux aux contrôles à l'aéroport. Elles me donnent 500 rials dans le hall des départs, et 3 000 une fois installées dans l'avion (au total 700 euros). Je suis conscient des risques. Mais la prison ne me fait pas peur. Je ne suis pas armé, et je risque, au pire, que les autorités me renvoient au Yémen, mon pays natal. Ma carte d'appartenance à la cour de l'émir Nayef Ben Mamdouh Ben Abdelaziz me protège. Et puis, à cette époque, les mesures de sécurité sont rudimentaires. Les autorités n'ont pas encore subi les attaques des années 1995. Tromper leur vigilance est facile.

Après l'arrestation de certains oulémas contestataires, la majorité des communiqués que je distribue émane de Ben Laden et de cheikh Mohamed al-Masahari [1], du Comité de défense des droits de l'homme à Londres. Ces deux hommes vont devenir mes principales sources d'inspiration. Cheikh Masahari dénonce la gabegie au sommet de l'État. Il cloue régulièrement au pilori l'épouse du ministre de l'Intérieur, le prince Bin Nayef et le prince Abdel Aziz Fahd, le fils de feu le roi Fahd, qui dépensent des sommes faramineuses dans des voyages aux Baléares, ou encore le roi Khaled, grand amateur de casinos...

Les communiqués d'Oussama Ben Laden sont plus construits. Ils prennent la forme de lettres adressées au roi Fahd, au cheikh Ben Baz, voire même à des policiers ordinaires. Écrites au Soudan, les missives sont publiées à Londres, où cheikh Oussama dispose d'un bureau, qui les faxe à une tierce partie à Djedda. Cheikh Oussama y parle de l'intervention américaine, des réformes de l'armée et de la société. Il sait pertinemment que les armes achetées à prix d'or aux Occidentaux ne sont destinées qu'à la galerie. Et les dizaines de milliers de soldats saoudiens, à quoi servent-ils ? Il appelle la société à revenir à l'islam parce que beaucoup de gens – même au gouvernement – commencent à aider des courants laïques contre le mouvement islamique. Pour cheikh Oussama, la réforme de la société

1. Emprisonné en 1990 par les autorités saoudiennes, il se réfugiera ensuite à Londres.

passe par le développement de l'éducation, mais d'une éducation qui ne se limite pas à étudier l'histoire des Saoud.

Oussama habite le quartier Al Baghdadia. Après son mariage, il prend une certaine indépendance et son style de vie devient très différent de celui de ses frères. Ceux-là possèdent le dernier modèle Mercedes, lui a une simple Honda 85 ! Ses enfants lui demandent :

– Mon père, achète-nous une moto ou une voiture !

Il les calme en répondant :

– C'est bien qu'on reste comme ça, modestes. Quelle est l'utilité d'acheter tout ça ?

Plus tard, la famille Ben Laden déménage dans le quartier de l'université, où sont construites plusieurs villas. Nous devenons voisins. Je connais la sœur aînée de Ben Laden, Shahira, une bienfaitrice qui aide les moudjahidine. À cette période, il n'est pas encore au plus fort de son opposition au régime saoudien. À trente-cinq ans environ, il conduit sa voiture avec ses enfants dans les rues de Djedda. Je ne le vois pas encore comme un personnage de premier plan.

Je distribue ses communiqués et ceux du cheikh Masahari jusqu'au début de 1992. Ensuite, des oulémas m'avertissent :

– Fais attention, ton nom commence à circuler, change ton activité.

Beaucoup de mes amis ont été arrêtés. La pression policière sur nos réunions devient forte.

À partir de la fin de l'année 1992, je commence à travailler avec les associations charitables, leurs acti-

vités étant tolérées par les autorités ; j'ai plus que jamais le projet de partir pour le djihad. Tout au long de ces années, j'ai pris goût au secret. Ces activités clandestines en faveur de la contestation islamique sont une sorte de substitut au djihad, que mon père m'interdit d'accomplir. Dès que j'ai terminé une mission, je reviens à la maison ravi, comme si j'avais fait quelque chose d'extraordinaire. Je participe au djihad, mais d'une autre façon. Après tout, un dicton ne dit-il pas que « le djihadiste n'est pas celui qui va au combat et qui tue » et un autre, que « la récompense d'une flèche est divisée en trois : une part pour celui qui l'a préparée, une pour celui qui l'apporte et une pour celui qui la lance » ?

2

Premier djihad en Bosnie

Un soir de 1993, Abou Kouteyba, un ami palestinien qui a fait le djihad en Afghanistan, m'invite à visionner un film sur la bataille de Sarajevo, au cours de laquelle deux camarades, Mohamed al-Habchi et Abbas al-Madani, sont tombés en martyr. Produite par une association de charité islamique, la vidéo montre leurs cadavres immédiatement après leur mort. Al-Habchi est méconnaissable. En revanche, al-Madani semble sourire, comme s'il s'était simplement endormi. Les deux appartenaient au même groupe de Médine. Ils ont été parmi les premiers à se rendre en Afghanistan, où ils ont prêté allégeance à Ben Laden. En les voyant, j'ai pleuré.

– Comment toi, qui as un cœur de pierre, peux-tu pleurer ? s'étonnent mes camarades ce soir-là.

Ce sourire d'Abbas al-Madani m'indique le chemin de la vérité. Je pense au Prophète qui loue « les personnes sanctifiées par la mort ». La vue de mes deux amis allume en moi l'étincelle. À partir de ce moment,

je me dis que l'heure du départ pour le djihad a sonné [1]. Encore me faut-il trouver les voies et moyens qui me conduiront en Bosnie...

Mon ami Marouan al-Amoudi a disparu. Lorsque j'appelle sa mère, elle me répond qu'il leur a laissé un message annonçant son départ pour le djihad, sans autre précision. Je m'en veux de ne pas être parti avant lui, qui paraissait pourtant moins motivé. Mais un mois plus tard, alors que je travaille un soir à mon bureau, je vois un homme avec une grande barbe et un keffieh autour du visage me saluer à travers la façade vitrée de l'immeuble. C'est Marouan. Il n'a pas réussi à aller en Érythrée, me confie-t-il au cours du dîner qui suit nos retrouvailles.

Quelques jours plus tard, Marouan me présente les responsables d'une maison d'hôtes très discrète, qui se chargent d'envoyer des djihadistes en Bosnie, en Tchétchénie ou en Somalie.

– Je suis prêt à partir cette nuit, leur dis-je.

Le lendemain matin, vers 6 heures, alors que mon père s'est rendormi après la prière de l'aube, je rassemble quelques vêtements, des livres, et avant de partir j'écris un message que j'accroche sur le téléviseur : « Ne me cherchez pas, vous n'arriverez pas à me retrouver. » Cela fait aujourd'hui quinze ans que je ne suis pas retourné chez moi à Djedda.

Je coupe tout contact avec mes anciens amis. Je tiens à rompre avec ma vie antérieure. Et connaissant mon

1. En arrivant en Bosnie, je suis allé me recueillir sur leurs tombes.

père, je sais que c'est le seul moyen d'échapper à ses recherches. De retour à la maison d'hôtes, je cherche à convaincre Marouan de me suivre en Bosnie plutôt que d'essayer à nouveau de partir pour l'Érythrée.

– Fais attention au piège, me dit Marouan, en Bosnie ce sera un djihad à l'européenne. Tu devras résister à la tentation des filles occidentales.

Je reste convaincu que son djihad en Érythrée est voué à l'échec. J'apprendrai plus tard que lui-même ne s'y était pas rendu.

Je vais passer soixante jours dans cette maison secrète où, peu après mon arrivée, je rencontre Abou Moussab, un Palestinien qui m'aidera beaucoup. Il vient de rentrer de Bosnie, où il a été blessé au genou dans la bataille du mont Igman, qui domine Sarajevo. Je l'épaule dans sa vie quotidienne. Et lui me renseigne sur ce qui m'attend là-bas.

La maison d'hôtes est gérée par Abou Zouber al-Djeddaoui, un ancien djihadiste devenu hémiplégique en Afghanistan. Son père lui a légué cette grande bâtisse, entourée d'un jardin, où il élève quelques moutons. Nous sommes quatre à y résider provisoirement. Un Palestinien doit aller en Érythrée, et deux Yéménites, en Afghanistan s'entraîner pour une formation militaire. Mais nous devons être discrets, car les autorités saoudiennes traquent désormais les djihadistes. Heureusement, les associations caritatives, elles, continuent à encourager la guerre sainte.

D'autres maisons d'hôtes sont ouvertes à Djedda. Mais celle d'Abou Zouber est la mieux organisée, non seulement pour trouver le financement nécessaire au

djihad, mais surtout parce que nous y recevons les communiqués de cheikh Oussama. Il faut dire qu'Abou Moussab sait attirer les jeunes. Installé dans le jardin, autour d'un thé brûlant, ses récits de Bosnie nous captivent jusque tard dans la nuit.

Même si Abou Moussab connaît ma volonté d'aller en Bosnie, il me teste encore.

– Pourquoi veux-tu aller là-bas ? Il y a la corruption, l'alcool, la prostitution.

– Ça n'a rien à voir avec ma motivation, je veux aller là-bas pour faire le djihad.

Lorsqu'il me confie finalement 2 000 dollars, grâce à la générosité d'un particulier, je m'incline par terre, comme si je remerciais Dieu. Marouan comprend alors que je vais partir le premier pour la Bosnie. Déçu, il se réfugie dans sa voiture.

– Tu veux aller avant moi en Bosnie ? Je te jure que je vais y arriver avant toi, que je vais tomber en martyr avant toi, pour aller au paradis avant toi !

– Non, je suis prêt, je vais aller en Bosnie avant toi.

Finalement, Dieu a exaucé son vœu : Marouan est peut-être parti après moi de Djedda, mais il est bien mort en martyr à Zenica.

Je vais découvrir qu'il faut beaucoup de temps pour rallier la Bosnie. D'abord, je n'ai pas assez d'argent. Je dois charger des camions de ciment pour récolter 1 000 dollars supplémentaires. Ensuite, Abou Moussab vient me voir pour me donner 2 000 dollars en plus :

– Cette somme est offerte par une jeune professeure, pour que tu pries et demandes à Dieu de lui envoyer un mari !

J'ai également un problème pour quitter le pays. Si je passe par l'aéroport de Djedda, la police des frontières m'en empêchera, mon père les ayant prévenus de mon dessein. J'abandonne donc mon passeport saoudien, pour aller au consulat du Yémen obtenir un laissez-passer. Puis je fais mes adieux à mes camarades. Abou Isaac al-Maki m'accompagne jusqu'à la gare routière de Djedda.

– Dès que tu arrives à Hodeïda, va dans une librairie de la rue Sanaa. Son propriétaire s'appelle Abdoulah al-Wissabi. Tu demandes Ibrahim al-Maktari.

J'arrive à Hodeïda, au Yémen, un jour et demi après mon départ, non sans avoir dû graisser la patte des douaniers yéménites au poste frontière de Harad. Il me faut désormais obtenir un passeport yéménite et un visa pour la Bosnie. Que d'obstacles dois-je franchir avant d'obtenir, au bout de quatre mois, le passeport et, après huit mois supplémentaires, le visa turc, faute d'autre solution ! En effet, il est difficile pour les Yéménites d'obtenir un visa pour un pays européen. On a bien un ami à Sanaa qui connaît une fille d'origine marocaine qui travaille à l'ambassade d'Allemagne et qu'il arrose de cadeaux. Mais quand le consul voit nos passeports, il dit :

– Ce ne sont pas des visages de gens qui veulent aller faire du tourisme là-bas !

L'ambassade de France nous refoule également. Je reste donc un an à Hodeïda avant de pouvoir partir pour la Bosnie. Je ne fais rien. Je suis logé chez Ibrahim al-Maktari. Beaucoup de gens vont alors tenter de me convaincre d'aller plutôt en Somalie, en Éthiopie ou

en Afghanistan. Mais je campe sur mes positions, car le pourcentage de ceux qui reviennent vivants de Bosnie est très faible. Et puis là-bas, la guerre sainte, m'a-t-on assuré, est bien organisée.

Au bout d'un an d'attente, je prends enfin un vol pour Damas, en Syrie, pays qui accepte d'accueillir tous les voyageurs arabes sans visa. Un bus doit me conduire ensuite jusqu'à Ankara, puis un train jusqu'à Istanbul, où je dois me préoccuper du visa croate. Mais arrivé à Istanbul, des problèmes rocambolesques vont éclater. Depuis mon départ de Sanaa, mes économies ont fondu. Je dois donc faire appel à Abou Moussab, qui se trouve alors au Qatar pour se faire soigner, et il me vire à nouveau 2 000 dollars. Puis c'est mon ami Marouan, qui m'offre lui aussi 2 000 dollars, en me disant qu'il est sur le point de partir pour l'Autriche, d'où il compte rallier la Bosnie. Je ne le crois pas et le traite de menteur. Mais dès qu'il arrive en Autriche, il m'appelle ! Lui aussi a faussé compagnie à sa famille.

Je suis parti avec un Yéménite natif de La Mecque, Taha al-Ahda, que j'ai connu pendant mon attente à Hodeïda. Mais c'est un salafiste pur et dur qui ne supporte pas la compagnie de non-musulmans. À Damas, alors que nous attendons nos visas croates, les problèmes commencent lorsque je lui propose de sortir de la chambre d'hôtel pour visiter la ville.

– Je ne peux pas descendre dans la rue voir des femmes à moitié nues, me répond-il.

Le réceptionniste de notre hôtel me demande :

– Quel genre de tourisme faites-vous ? Votre ami reste tout le temps dans la chambre !

J'ai le sentiment qu'on va rapidement se faire repérer. Au bout de quinze jours d'attente, nous prenons un bus pour la Turquie. Mais arrivés à notre pension, près de la mosquée Sainte-Sophie, Taha s'emporte en voyant un couple s'embrasser sur le Bosphore et il gifle carrément le garçon. Excédé par son comportement, qui met en péril notre mission, je décide de le ramener chez lui. Nous prenons un avion le soir même. À 7 heures, le lendemain, on est de retour au Yémen, où je le remets à son père. J'ai perdu un mois et demi.

À partir de ce début de l'année 1995, il me faut près de six mois pour réunir l'argent nécessaire à un nouveau départ pour la Bosnie, grâce à Abou Ahssin al-Maki, un Yéménite résidant en Arabie, qui a perdu une jambe en Bosnie. Il m'indique de précieux contacts à Istanbul. Cette fois, je pars avec un petit groupe de djihadistes, qui me désignent comme leur émir. À notre arrivée à Istanbul, nous appelons à La Mecque Abou Ahssin al-Maki, qui contacte immédiatement les passeurs pour Zagreb en Croatie : des djihadistes syriens qui disposent d'une agence de voyages comme couverture. Dans la soirée, ceux-ci viennent nous expliquer ce qu'on doit dire au consul de Croatie. Le lendemain, nous affirmons à ce dernier que nous voulons faire une semaine de tourisme à Zagreb.

– Je vais vous donner vingt et un jours, nous répond-il.

À Istanbul, nous avons fait la connaissance de trois autres djihadistes arabes, des Yéménites expatriés, dont Hassan al-Ghameri, qui se fera exploser, au nom

d'al-Qaida, contre le navire américain *USS Cole*, dans le port d'Aden en 2000. Quand nous atterrissons à l'aéroport de Zagreb, mes trois camarades et moi laissons tous les passagers débarquer ; les trois venus d'Arabie Saoudite attendent eux aussi dans l'avion pour former un seul groupe avec nous. Nous sommes donc sept à avoir un faciès arabe, et quand nous arrivons tous devant l'officier chargé des passeports, celui-ci nous dit :

– Vous êtes arabes, donc à côté !

L'émir de l'autre groupe me glisse alors 15 000 euros, en me disant :

– Garde ça avec toi !

Il a déjà une carte de séjour dans le pays, qu'il montre à l'officier, en indiquant qu'il est résident dans la capitale croate, et que les deux qui l'accompagnent sont ses invités. Il travaille dans une association charitable islamique à Zagreb.

Nous, nous restons quatre heures à l'aéroport, avant que le directeur des passeports vienne nous demander si nous sommes arabes. Je confirme.

– Suivez-moi ! nous ordonne-t-il. Qu'est-ce que vous êtes venus faire ici ?

– Du tourisme.

– Impossible. Vous êtes des djihadistes.

– Des djihadistes ! Pourquoi ?

– Parce que beaucoup d'Arabes viennent ici et ne repartent plus. On les voit à l'arrivée, mais on ne les voit jamais au retour.

– Je vais repartir avec le premier avion et parler de notre mésaventure, la réputation de la Croatie sera mise

à mal. Faites attention, je trouve que vous n'accueillez pas très bien vos invités. Je suis venu avec de l'argent !

Et je jette les 15 000 euros sur la table, ce qui l'étonne. Chacun de mes camarades sort également l'argent dont il dispose. Le directeur nous demande alors :

– Dans quel hôtel allez-vous descendre ?

– Dans l'hôtel Lubiliana à Zagreb. Si vous voulez que je signe une décharge assurant que je vais repartir dans quinze jours, je peux le faire.

Je rédige le papier et nous sortons de l'aéroport. Nous pouvons alors respirer un grand coup. L'émir de l'autre groupe, qui m'a prêté l'argent, connaît les us et coutumes locales !

Nous arrivons à l'hôtel vers 3 heures du matin. Une demi-heure plus tard, quelqu'un frappe à la porte. C'est le réceptionniste, accompagné d'une fille qui ne porte qu'un déshabillé transparent. Il me dit :

– Vous êtes arabe ?

– Oui.

– C'est une Bosniaque. Est-ce qu'elle peut dormir avec vous ?

– Non merci. On revient de discothèque, on est fatigués. On n'a pas envie cette nuit. Et puis, la prochaine fois, choisis-en une plus jolie !

En fait, j'ai toujours en mémoire l'avertissement de mes amis avant mon départ, et je n'ai pas du tout envie de succomber au plaisir de la chair.

Le lendemain, j'appelle un passeur, un médecin palestinien marié avec une Croate, qui s'occupe exclusivement des groupes de djihadistes qui vont combattre sur le mont Igman.

– Où es-tu ? Ça fait longtemps qu'Abou Moussab me parle de toi. Vous êtes combien ?

– Nous sommes quatre.

Il nous met dans un bus pour Zenica en Bosnie.

– Ce sont des Arabes très importants. VIP. Occupe-toi bien d'eux, dit-il au chauffeur qui est lui aussi un djihadiste.

La route est jalonnée de contrôles, bosniaques et croates. Au dernier barrage, un policier monte dans le bus et le chauffeur lui dit :

– Ce sont des Arabes, des moudjahidine.

On est stupéfaits. Le policier m'appelle et je descends du bus en me disant : « Ça y est, il nous a vendus ! On va être tués, c'est la fin. C'est une honte de mourir si lâchement, sans combattre ! » Il me demande d'ouvrir ma valise et ordonne à mes amis de descendre eux aussi. Puis il me dit, en prononçant incorrectement :

– Vous êtes moudjahid ?

– Oui, je suis moudjahid.

– Moi aussi, je suis djihadiste. Et dans une heure et demie, vous serez à Zenica !

Arrivés au siège de la légion des moudjahidine, on reconnaît les drapeaux noirs ; un frère algérien nous rejoint au portail et nous dit d'entrer. Je regarde bien la porte du camp. Elle sépare ma vie en deux : le passé fait de bien-être, et l'avenir que je recherche, celui dédié au djihad. Je suis enfin arrivé au bout de mon rêve. Seize mois se sont écoulés depuis mon départ de Djedda à l'été 1993. Mais lorsque cette porte se referme, je me sens enfin à l'aise avec moi-même.

Une voix, venue de loin, m'appelle. C'est un ami de Djedda, qui me prend dans ses bras avant de chuchoter :

– Personne, ici, ne me connaît sous mon vrai nom, mais sous celui de Yacoub, parce que tout le monde a un nom de guerre.

Le mien sera Abou Jandal, ma nouvelle identité.

3

Ma guerre en Bosnie

Quatre camarades m'accompagnent dans mon djihad en Bosnie en ce début d'été 1995 : Abou Moussab al-Adani, Abou Hatab al-Yemeni, Abou Saed al-Madani et Moua'ad al-Waeli. À Zenica, le siège de la légion des moudjahidine est au camp militaire d'Orwasitch. Elle compte environ cinq cents hommes, dont la moitié issue de la Péninsule arabique. La légion est dirigée par l'Algérien Abou al-Ma'ali. Nous remettons nos passeports et nos effets personnels à un Saoudien, Okbah al-Janubi, qui demande nos domaines de compétences après avoir fouillé nos affaires. Notre argent est placé dans un coffre, verrouillé par un code secret.

Je passe un peu de temps avec Yacoub, un ami de Djedda, avant d'aller voir un responsable, Issa al-Masri, membre du groupe islamique égyptien Djama Islamia, qui avait devancé al-Qaida dans son implantation[1].

1. Soucieux de ne pas briser l'unité des moudjahidine, Ben Laden, depuis le Soudan, ordonna à ses hommes d'aller en Somalie.

– Pourquoi es-tu venu ici ? me demande-t-il.

– Pour jouer au basket !

Al-Masri sourit et me demande si je suis allé en Afghanistan.

– Quel nom de guerre veux-tu prendre ?

– Abou al-Harith.

– Il y en a déjà beaucoup.

– Abou Mossa'ab.

– Il y en a encore plus !

– Choisis-le pour moi, alors !

Et il dit :

– Abou Jandal.

Nous nous dirigeons ensuite vers le dépôt pour prendre des vêtements, des chaussures et un uniforme alternatif. Tout l'équipement du djihadiste, sauf l'arme.

Dans notre groupe, seul Hatab al-Yemeni est allé en Afghanistan, les autres n'ont aucune expérience militaire. On nous envoie au camp militaire d'al-Farouk pendant un mois et demi pour apprendre la topographie et les tactiques de combat, mais aussi à utiliser des Kalachnikovs, des mitrailleuses PK et des roquettes RPG. Dans le bus, alors qu'on chante, quelqu'un ouvre brusquement la porte :

– Descendez ! Descendez !

C'est l'instructeur. À son accent, je comprends qu'il est palestinien.

– Vous êtes les bienvenus ! nous lance un autre Palestinien en souriant.

Je me dis qu'ils vont se moquer de nous quand ils vont découvrir que nous ne savons pas nous battre.

Je suis placé dans un groupe commandé par Sayf

al-Otaibi, le neveu de Juhayman al-Otaibi, qui a occupé La Mecque en 1979. J'y retrouve Nasser al-Kahtani [1], que j'ai connu à la maison d'hôtes de Djedda. Nous sommes quarante combattants saoudiens, dont deux d'origine yéménite. Notre instructeur, Abou Ashahid, un Palestinien formé par le Fatah avant de devenir islamiste, est aussi le commandant de la caserne. Il appelle Sayf al-Otaibi et lui demande :

– Quel est ton adjoint ?

– Ce sont tous mes adjoints !

– Non, il en faut un seul. Il sera tiré au sort.

Et ça tombe sur moi !

L'entraînement se divise en deux parties : une formation religieuse et une instruction militaire. Juste avant le lever du soleil, on se réunit sur un terrain pour l'entraînement sportif. Juste après, on prend le petit déjeuner, qui se compose de soupe, de sel, d'oignon et de pain rassis de plus de trois semaines qu'il faut couper à la scie ! Le vendredi, on a droit à une petite cuillerée de confiture et à du beurre. Ce régime frugal va m'amener à resserrer rapidement les crans de ma ceinture ! Après le petit déjeuner, on enchaîne avec un entraînement aux armes classiques et aux lance-roquettes. On se familiarise avec les cartes. On apprend à se déplacer la nuit. On s'entraîne également au maniement des explosifs et des mines.

À l'issue d'une première période, nous entamons un stage de quinze jours de tactiques de la guérilla, pen-

1. Sa mère est une princesse et son père est un des cheikhs al-Kahtan.

dant lequel on utilise tout ce que l'on a appris auparavant. Nous tirons à balles réelles.

Dès l'aube, la journée est rythmée par la prière. Des cercles se forment alors, chacun lit le Coran, et des instructeurs nous aident à le retenir. Nous dînons au coucher du soleil, puis nous allons à la mosquée pour assister aux cours religieux. Des activités culturelles concluent la journée, et souvent on nous projette des vidéos sur la guerre en Afghanistan, ou alors un moudjahid nous raconte ses souvenirs de Kaboul. La discipline est sévère et les punitions rudes, en cas d'entorse au règlement. On peut nous contraindre à faire cinq fois le tour du camp, c'est-à-dire 2,5 km, sous le feu des instructeurs.

Contrairement au camp géré par les Saoudiens, celui de la Djama Islamia est réputé pour son sérieux. Un ami m'avait dit :

– Nous, les Saoudiens, nous avons vécu dans le bien-être car nous sommes riches. Si tu veux être fort, va avec les Algériens, les Égyptiens : eux connaissent la dureté de la vie.

Dans les autres camps, les moudjahidine se contentent de porter un uniforme en attendant d'être envoyés au front.

Parmi mes camarades figure un membre de la famille royale du Bahreïn, dont le nom de guerre est Mohamed al-Fahteh. Entre les centaines de moudjahidine de nationalités différentes, l'ambiance est plutôt bonne. Chaque ethnie est regroupée pour des raisons linguistiques. Mais un jour, un conflit surgit lorsque le fils du cheikh Mohamed Ben Jibrin, un grand ouléma d'Arabie

Saoudite, venu nous faire un cours, lance avant de repartir :

– Le djihad n'est pas obligatoire, il suffit que quelques-uns le fassent pour que les autres en soient affranchis !

On est un peu vexés. Pourquoi vient-il dire cela dans une caserne de moudjahidine ? C'est choquant. Il veut, en fait, que la majorité d'entre nous rentre au pays.

À la fin du stage, mon moral est haut, j'ai hâte de partir au front contre les Serbes.

Les premiers jours de la guerre resteront gravés à jamais dans ma mémoire. Nous combattons pendant soixante-douze heures. Nous manquons d'eau et de nourriture ; à la fin du troisième jour, nous comptons huit blessés, mais les Serbes ont dû reculer.

Une autre légion de moudjahidine cherche à lever le siège de Sarajevo ; nous, nous voulons nous rapprocher de Banja Luka, contrôlée par les Serbes de Bosnie. Mais pendant une bataille, l'émir de notre groupe, al-Mu'etaz Bilah al-Masri, est tué. Cinq jours après, nous recevons l'ordre de nous replier à la base des moudjahidine à Zavidenich. Nous y restons jusqu'à ce qu'on nous demande de nous rendre au village de Diboy. Pendant cette période, cheikh Anwar Shaban al-Masri est tué, ainsi qu'Abou al-Hareth al-Libi, Abou Hamza al-Jazaeri, Abou Ziad al-Nadji et Abou Hamam al-Najashi : sur la route de Diboy, en chemin pour nous rendre visite, ils sont pris en embuscade dans un secteur croate.

Une semaine après, au début de l'année 1996, nous rentrons à Zenica, où nous apprenons que nous devons

partir, en raison de la signature des accords de Dayton. Je suis en colère : l'armée bosniaque m'avait sélectionné pour aller à Sarajevo mettre sur pied une nouvelle légion. J'ai combattu à peine cinq mois. L'essentiel de la guerre s'est passée près de Banja Luka, pour reconquérir cette ville, avec l'armée bosniaque, mais nous ne sommes jamais arrivés à Banja Luka, le dernier village que nous avons atteint a été Kuchegora. J'ai tenu à être le dernier des moudjahidine à s'en retirer, en brandissant le drapeau noir de la légion. Nous pleurions.

Quand nous arrivons à Zenica, quelqu'un s'approche de moi en me disant :

– C'est fini ! Change de vêtements !

Mais je ne veux pas stopper le combat. Abou Ayoub al-Shamrani, le responsable religieux, s'adresse aux membres de la légion pour nous dire que la guerre est finie et que les musulmans bosniaques ont récupéré leurs droits légitimes. Je pleure aussi parce que j'ai enterré de mes mains seize martyrs et je pense à eux. Parmi eux, mon ami Marouan al-Amoudi, qui tenait absolument à mourir avant moi. Je les ai enterrés, moi qui attendais que quelqu'un m'enterre ! Je vais quitter la Bosnie comme ça, sans avoir atteint mon objectif. Thaoban al-Ahsaï, un ami, s'approche de moi et me dit :

– J'ai une solution, allons en Tchétchénie !

Je prends une douche, rase ma barbe – qui est très longue – et me fais couper les cheveux. Quand tous les camarades me voient sortir de la salle de bains, ils comprennent que le djihad en Bosnie est fini.

En partant, je suis persuadé de n'avoir rien accompli pour la nation musulmane. Ce départ précipité n'est pas à la hauteur de mes rêves. Dieu sera-t-Il satisfait de moi ? J'ai combattu par amour de l'islam. Parce que la guerre déclenchée par les Serbes n'est pas contre les Bosniaques, mais contre l'islam et les musulmans bosniaques. Les Serbes veulent les chasser parce que les Bosniaques se prénomment Fouad, Mohamed ou Hamed... Les musulmans bosniaques ne savent pas grand-chose de leur religion. Ils se disent musulmans, mais parfois ils portent la croix ! Les filles bosniaques sont fières de sortir avec des Serbes. Mais tout cela n'est pas suffisant pour que les Serbes les acceptent. Ces derniers veulent tuer les musulmans, même s'ils n'en ont que le prénom. Au moins, grâce à cette guerre, beaucoup de musulmans bosniaques sont revenus vers l'islam. Avant, très peu de femmes portaient le voile. Après la guerre, on voit des hommes barbus et des filles complètement voilées. Ils réutilisent les noms oubliés que portaient les martyrs, et certains cimetières de combattants arabes deviennent des lieux de pèlerinage. Même si nous avons peu combattu, nous avons le sentiment d'avoir contribué à une renaissance de l'héritage musulman bosniaque.

J'ai beaucoup de contacts avec eux. À la fin de mon séjour, un frère musulman bosniaque m'invite chez lui, et après le repas il me présente ses six filles en me disant :

– Tu choisis. L'aînée a vingt et un ans, la dernière, quinze. Prends celle que tu veux.

Je lui demande de m'excuser : le chemin du djihad va encore être long.

Au terme des accords de Dayton, chaque djihadiste doit rentrer dans son pays d'origine. Après avoir passé les deux premières semaines de ramadan à Bihac, je prends l'avion à Zagreb pour Sanaa, via Istanbul et Amman. À l'aéroport, un officier américain du FBI m'interpelle :

– Tu vas revenir, si la guerre reprend ?

– Oui !

– Mais on va fermer toutes les frontières.

– On reviendra à pied, à travers les montagnes.

Cheikh Mohamed Saleh Otheimine, un important ouléma saoudien, paie notre retour. Grâce aux fonds privés collectés en Arabie, un pécule est versé à chacun d'entre nous. Son montant varie selon la nationalité et la gravité des blessures subies. Je touche l'équivalent de 3 700 euros, ce qui est une somme considérable à l'époque.

Avant de quitter la Bosnie, j'appelle ma famille, après un an et demi de silence. Ma mère pleure, elle a appris la mort de Marouan et elle me croyait mort moi aussi. Je la rassure :

– Ne t'inquiète pas, le filou vit longtemps !

4

Le djihad de l'argent en Somalie

À mon retour à Sanaa, au printemps 1996, je retrouve le Saoudien Abdel Aziz al-Mouqrin, que j'ai connu en Bosnie, avec lequel je passe les fêtes de fin de ramadan. Puis je vais à Aden dans l'espoir de me fiancer, selon la tradition, avec ma cousine germaine Wardah. Mouqrin veut qu'on aille directement en Somalie faire le djihad.

– Oublie la Tchétchénie. Pourquoi aller si loin, alors que la Somalie est à côté ? me répète-t-il.

Mouqrin est un redoutable combattant, empli de bravoure, qui s'est illustré en Bosnie et en Afghanistan.

Finalement, en juin 1996, je pars pour la Somalie avec Mouqrin et un autre djihadiste yéménite, Ahmed al-Bedani. D'autres vont en Tchétchénie ou aux Philippines. Une connaissance à Sanaa, Hamza al-Qoaiti, s'occupe de tous les arrangements nécessaires au voyage. Avant de partir, il nous confie qu'un homme envoyé par un certain Huthayfah al-Somali nous contactera à notre arrivée à l'hôtel Ramada à Nairobi. Nous devrons le suivre, sans poser de questions. J'apprends par la suite qu'Huthayfah est un Somalien

qui réside à Sanaa. Je ne suis jamais allé en Somalie, mais je connais ce pays par évocation, ma grand-mère paternelle étant somalienne, et mon père y ayant vécu jusqu'à l'âge de seize ans. Je parle le maatri, l'une des deux langues locales, que j'ai apprise avec mes parents à la maison. Et j'ai un physique de Somalien.

À notre arrivée à l'aéroport de Nairobi, nous rencontrons les mêmes problèmes qu'en Croatie : une femme policière refuse de tamponner nos papiers. Je proteste. Un responsable arrive et je finis par lui demander :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– 100 dollars !

– 20.

– Et la fille ?

– Laisse-moi la fille, je vais voir avec elle !

Je lui donne un faux numéro de téléphone de l'hôtel, en lui proposant de s'y rendre. Ensuite, je quitte l'aéroport pour cet hôtel, qui appartient à un responsable islamique. L'intermédiaire nous y rejoint et nous recommande d'aller dans la région de Louk, qui abrite l'un des sièges de l'Union islamique. En 1996, l'Union islamique est à l'apogée de sa puissance. Nous devons nous battre contre les forces éthiopiennes en Ogaden. L'avion que nous devons prendre pour aller à Louk étant petit, un seul d'entre nous peut s'y rendre dans un premier temps. Je suis tiré au sort. Dans l'avion, je rencontre deux Saoudiens de l'association caritative Islamic Relieve, qui me demandent :

– Que fait ton père ?

– C'est un grand commerçant de viande.

Je préfère noyer le poisson. Pour des raisons de sécurité, j'ai changé mon nom de guerre pour devenir Abou Bassir.

À mon arrivée en Somalie, je suis acheminé dans un camp militaire à bord d'un Land Cruiser. J'y reste deux semaines, en attendant l'arrivée de Mouqrin et d'al-Bedani. Mais rapidement je découvre que les islamistes somaliens ont menti : il n'y a pas de véritable djihad. Pour prouver qu'ils font bien la guerre aux Éthiopiens, ils me montrent un stock d'armes dérobées à l'ennemi. Mais il n'y a que trois pauvres missiles. Je n'en reviens pas : dans leurs communiqués, ils prétendent avoir saisi plus de dix mille armes légères au cours d'une bataille ! Où sont-elles passées ? En plus, je ne les vois jamais s'entraîner, mais seulement pratiquer, matin et soir, le taekwondo !

Peu après, on nous présente vingt et une personnalités, qui prétendent être les ministres de l'Union islamique. Pour vérifier s'ils sont sérieux, je leur demande :

– Si un de vos soldats est tué, que faites-vous ?

– On le laisse !

– Et si un de vos soldats est blessé ?

– On le laisse !

– Vous ne le récupérez pas ?

– Non, parce qu'un habitant va s'en charger !

– Le plus proche n'est pas l'habitant, c'est l'ennemi ! Il va venir le récupérer ou alors lui « donner la balle de la pitié ».

J'ai la preuve de leur amateurisme. Mais ces soi-disant ministres ignorent que je comprends leur langue. Entre eux, ils s'interrogent :

– Avez-vous vu de l'argent chez ces djihadistes ? Est-ce qu'ils vous ont donné de l'argent ?

Ils pensent que j'en possède parce que j'ai acheté des moutons pour les quelques moudjahidine étrangers présents qui crevaient de faim à manger de la soupe de blé matin, midi et soir.

On leur dit qu'on veut aller dans l'Ogaden combattre l'agression éthiopienne contre les musulmans. Ils répondent que moi seul, avec ma peau mate, peux m'y rendre. Ils ne veulent pas de gens à peau blanche, pour éviter, disent-ils, les complications. Je leur réponds que soit on y va tous, soit aucun d'entre nous n'ira. L'un des ministres nous demande alors si on a de l'argent, et quel type d'aide financière nous pourrions offrir à la cause somalienne. Je leur rétorque que nous ne sommes pas venus faire le djihad de l'argent, ni le djihad de la couleur de peau. Je n'aime pas du tout leur attitude.

Au total, je reste trois mois, sans combattre. Je leur propose d'étendre la guerre aux étudiants, aux émirs, aux tribus. Je leur dis qu'on peut faire venir en renfort cent cinquante djihadistes, qu'on peut acheter des armes, mener une véritable guerre organisée en ouvrant des casernes pour l'entraînement. Mais les Somaliens ne veulent rien, seul l'argent intéresse l'Union islamique. Ils prétendent avoir des instituts et des centres pour moudjahidine à financer. Et quand on visite une école coranique, ils disent avoir besoin de 1 000 dollars pour telle ou telle chose, alors que 100 suffisent – en gros, si on leur avait donné l'argent, ils l'auraient mis immédiatement dans leurs poches !

Les dirigeants de l'Union islamique sont un mélange d'islamistes et de chefs de tribu. Chacun légitime l'autre en le protégeant, et cela uniquement pour des intérêts financiers. Je me heurte à eux au bout de quelques jours. Ils me demandent :

– Es-tu membre d'al-Qaida ?

– Je n'ai de relation avec aucune organisation.

Les islamistes somaliens avaient une vision négative d'al-Qaida, auquel il reprochait de s'intéresser tardivement à leur combat.

Avant même mon entrée en Somalie, je m'étais accroché avec un jeune Somalien qui daubait sur les Arabes :

– Ils ont participé à la guerre en Afghanistan et en Bosnie sans rien obtenir.

Je leur ai répondu :

– C'est une fierté pour nous d'être martyrs. Quand les Arabes faisaient le djihad là-bas, toi tu jouais au football chez ta mère. Tu n'as pas le droit de parler des martyrs alors que tu n'as jamais tiré une seule balle.

Je suis vraiment déçu. Sur les murs des bureaux de l'Union islamique figure l'inscription : « L'islam est la solution. » Mais je me sens trahi.

– Je ne veux pas vous pardonner avant l'au-delà ! leur dis-je avant de repartir pour le Yémen.

Après mon départ, Mouqrin, lui, se fait piéger. Les Somaliens lui ont promis de le nommer chef de secteur. Il ne voit pas que pour rallier l'Ogaden, au nord-ouest de la Somalie, il faut payer son écot à l'Union islamique, qui tient les barrages avant la zone des

combats. Il part avec quatre-vingts Somaliens, mais dix seulement possèdent une arme, avec quelques balles. Les Éthiopiens leur tendent un piège et Mouqrin tombe. Il est arrêté par les Éthiopiens et emprisonné pendant quatre ans. Ils le renvoient ensuite en Arabie Saoudite, où il est libéré. Il passe alors quelques mois au Yémen, avant de repartir pour l'Afghanistan[1].

En Somalie, comme quelques années plus tard au Tadjikistan, je ne rencontre que des voleurs qui se prétendent combattants. Mais je ne mets pas les soldats de la guerre sainte dans le même panier que ces djihadistes véreux.

1. Il deviendra le chef d'al-Qaida pour l'Arabie Saoudite au début des années 2000, avant d'être tué en 2004 à Ryad dans une embuscade avec les forces de sécurité.

5

En route pour le Tadjikistan

Dès mon retour au Yémen, à l'automne 1996, je cherche à contacter Hakim al-Ahsaï, celui qui m'a proposé d'aller faire le djihad en Tchétchénie à notre départ de Bosnie. Mais il est déjà parti. Je suis déçu. Je n'ai plus d'argent, plus de maison et plus de pays pour y conduire la guerre sainte.

J'habite gratuitement dans une maison d'hôtes, mais je m'y sens isolé, jusqu'au jour où je rencontre Abdelrahmane al-Lahji, qui a déjà fait la guerre en Afghanistan avec les Frères musulmans yéménites, avant d'accéder au rang d'officier dans l'armée. Il me demande pourquoi je ne vais pas faire le djihad en Afghanistan. Ce pays ne m'attire pas particulièrement. Pour moi, l'Afghanistan vit simplement une guerre civile. Puis il m'annonce que quelqu'un veut me voir. Il s'agit d'Abou Ayoub al-Shamrani, le responsable religieux de la légion des moudjahidine en Bosnie. Après de chaleureuses retrouvailles, il me propose de venir habiter chez lui, dans une grande villa qui va devenir le point de rencontre des anciens combattants de

Bosnie. Mais un groupe de Frères musulmans prévient la police politique, prétendant que des Saoudiens se préparent à ouvrir une caserne pour l'entraînement de djihadistes. Ils veulent se venger de n'avoir pas pu établir leur propre légion en Bosnie. Heureusement, l'un d'eux, Ibrahim al-Thaour – qui a participé à l'explosion du navire *USS Cole* –, nous avertit et nous parvenons à nous disperser avant l'arrivée de la police.

Après une semaine passée à Hodeïda, je reviens à Sanaa. Mais je continue de m'interroger. Je suis en conflit avec moi-même. J'en pleure la nuit. Ma vie de djihadiste va-t-elle s'arrêter ici ? Je veux faire la guerre, mais comment y parvenir ? La Somalie, c'est fini. La Bosnie aussi. Où aller ? Je n'ai même plus de coordonnées personnelles !

Ma famille a pourtant appris que j'étais rentré. J'appelle mon père. Il est surpris et fâché :

– Pourquoi es-tu allé en Somalie ?

– Pour faire le djihad !

– Remercie Dieu d'être loin de moi !

À mon retour dans une maison d'hôtes à Sanaa, je fais la connaissance de deux Yéménites, Abou Chahin al-Madani et Mohanad al-Jadawi, ainsi que d'un Saoudien, Salem Khamdane, qui deviendra mon beau-frère. Abou Chahin part pour la Tchétchénie, où il est tué. Mohanad, lui, est sur le départ pour le Tadjikistan. Quant à Khamdane, qui a combattu en Afghanistan contre les Soviétiques, il revient au Yémen enrôler de nouveaux guerriers pour le djihad au Tadjikistan.

Finalement, Mohanad réussit à me convaincre de le rejoindre là-bas. Deux semaines après son arrivée sur place, il m'envoie un fax m'assurant que « le front du djihad est ouvert ». Il me faut auparavant obtenir un visa pakistanais. On offre un copieux dîner au responsable des visas à l'ambassade du Pakistan à Sanaa, en lui jurant qu'on veut faire du tourisme dans son pays. On l'invite dans une maison luxueuse, il voit les voitures garées devant, l'argent. Peut-être croit-il sincèrement que nous sommes des jeunes gens aisés désireux de faire du trekking au Pakistan. J'obtiens mon visa.

Fin 1996, je prends un avion Gulf Air en business class pour Karachi, via Abou Dhabi et Mascate. Je choisis volontairement des escales pour pouvoir prendre la fuite lors de l'une d'elles au cas où je rencontrerais un problème. Immédiatement après mon arrivée, j'achète des habits pakistanais et afghans avant de prendre un avion pour Peshawar, où j'appelle Abou Ayyoub al-Kurdi, le passeur attitré des djihadistes vers l'Afghanistan, qu'un ami yéménite, Abou Dahak al-Yamanie, m'a recommandé avant mon départ. J'entre ainsi en Afghanistan et le guide tunisien m'amène chez lui, à Djalalabad. J'y retrouve Salem Khamdane, et ensemble nous nous dirigeons vers la maison d'hôtes de Saznour, où nous faisons la connaissance de l'émir du groupe d'une trentaine de moudjahidine, qui doit aller au Tadjikistan. Il s'agit de Hamza al-Ghamdi, un proche collaborateur d'Oussama Ben Laden, qui réside à Djalalabad depuis son arrivée du Soudan en mai 1996. Vétéran du djihad afghan depuis 1985, al-Ghamdi a combattu avec Ben Laden contre les Soviétiques, en

particulier durant la bataille de Jaji, près de Djalalabad. C'est un très bon lutteur, musclé, qui a une excellente connaissance de l'Afghanistan. Il serait encore aux côtés de cheikh Oussama aujourd'hui.

Al-Ghamdi nous demande de l'attendre deux jours : il doit rencontrer Ben Laden, qui l'a convoqué pour discuter, avec d'autres proches collaborateurs, de sa récente déclaration de guerre prononcée contre les États-Unis[1]. À cette occasion, Ben Laden lui offre 35 000 dollars destinés à notre groupe de djihadistes pour le Tadjikistan. Nous nous rendons ensuite dans un village au nord de Kaboul, sous la protection du mollah Taj Mohamed, un ancien combattant proche du commandant Sayaif, qui parle l'arabe couramment. On y passe un mois et demi avant de partir vers le djebel al-Siradj, puis on franchit la vallée du Panshir, contrôlée par le commandant Ahmed Shah Massoud.

À Koundouz, on s'installe dans un centre du Parti de la renaissance islamique. Puis, en camion, les trente-six membres[2] du groupe font route jusqu'à Faizâbâd, où nous bivouaquons pendant un mois le long d'un

1. Le 23 août 1996, Ben Laden profite d'un attentat contre la base américaine d'al-Khobar, en Arabie Saoudite, pour lancer une fatwa contre les Américains à travers le monde.

2. Plusieurs membres de notre groupe, appelé « groupe du Nord », joueront un rôle important auprès d'al-Qaida. Abou Obeydah al-Maki sera un des auteurs de l'attentat de l'Ambassade américaine au Kenya, en août 1998. Abdel Rahim al-Nashiri sera le cerveau de l'attentat contre le navire américain *USS Cole* en octobre 2000 au Yémen. Khallad al-Jadawi deviendra un proche collaborateur de Ben Laden.

fleuve dans un autre camp du parti. Mais nous devons abandonner le camion à Faizâbâd, il nous faut désormais marcher sur des sentiers de montagne. Nous mettrons deux jours à gravir un massif enneigé, appelé Cotal Roak (« le mont Blanc »), avant d'arriver sur l'autre versant, dans la localité de Dreijao, dans la vallée de l'Orge, que nous avons surnommée « la vallée de la mort ». Il commence à neiger. Les conditions de passage sont très difficiles durant l'hiver 1996-1997. Dix-huit d'entre nous tombent malades. Les Afghans nous donnent une bergerie, qu'on nettoie à la hâte. Nous dormons tous ensemble allongés sur un grand tapis. Que peut-on faire ? Une moitié veut continuer la marche dans le froid pour gagner le Tadjikistan. Une autre souhaite rebrousser chemin. Certains malades ont les yeux jaunes. On ne mange que des oiseaux grillés. Je propose au chef du groupe, Aboul Farouk al-Qwaiti, d'attendre deux jours avant de prendre une décision. J'ai en effet repéré le comportement suspect d'un Tadjik que le parti tadjik nous avait recommandé pour sa connaissance du terrain. C'est un traître. Il a proposé aux Russes de nous vendre pour 100 000 dollars par tête. Pour cela, il doit nous attirer dans une vallée où sont stationnés de nombreux soldats russes. C'est un autre Tadjik qui m'a signalé son petit jeu. Lui nous est resté fidèle, parce que des malades de notre groupe lui ont donné à manger pendant l'ascension de la montagne. Finalement, une fois le traître démasqué, nous repartons pour le Tadjikistan.

Quand nous parvonons enfin de l'autre côté de la frontière, nous apprenons que le Parti de la renais-

sance islamique vient de signer un accord avec le gouvernement tadjik. Tout cela n'est pas sérieux. Les Tadjiks sont comme les Somaliens, ils sont fiers de leur ethnie. Les Somaliens volent de l'argent, les Tadjiks, eux, veulent nous vendre pour de l'argent. Mais l'Union islamique en Somalie comme le Parti de la renaissance tadjik sont d'abord des formations politiques, prêtes au compromis. Ils n'ont donc rien à voir avec le djihad que nous menons.

6

Ma première rencontre avec Ben Laden

Échec en Somalie. Échec au Tadjikistan. Bisbilles inter-afghanes. Toutes ces déceptions confortent mon projet de mariage. « Je me marie maintenant, et après, Dieu seul sait ce qui arrivera », me dis-je.

Sur le chemin du retour vers Djalalabad, nous rencontrons des talibans dans la région de Nangarhar, et là nous constatons une différence énorme avec les Tadjiks que nous avons quittés. Dès qu'on arrive à un barrage taliban, ils nous demandent si nous sommes arabes. Ils sont contents de nous voir. Ils nous parlent en arabe. Ils nous invitent, nous donnent du pain, de l'eau. Ensuite, ils arrêtent un taxi en disant au chauffeur :

– Tu les prends jusqu'à Djalalabad, et s'il leur arrive quelque chose, c'est toi qui essuieras nos reproches.

Dans ma tête se mêlent ces deux images, ces deux comportements, et ça me fait réfléchir. Les talibans semblent organisés.

Je suis, avec Salem Khamdane et Hamza al-Ghamdi, en charge de tout l'équipement à ramener en Afghanistan. Nous arrivons en début d'après-midi à Djalalabad. Nous sommes au début de l'année 1997, juste avant le mois de ramadan. Nous nous installons au siège de l'association caritative Islamic Relieve. Nous passons notre temps à appeler sur la radio Mohanad al-Jadawi, qui est chez Ben Laden.

Mon ami Mohanad est content de savoir que je suis là, et il vient me chercher pour nous installer dans une maison secrète, où se sont établis les autres moudjahidine arabes du groupe, qui sont arrivés deux semaines avant moi et ont déjà pu rencontrer Ben Laden. Pendant les deux premiers jours, mes camarades n'arrêtent pas de parler de cheikh Oussama et de la guerre qu'il est décidé à mener contre les Américains. Je leur ai dit auparavant :

– Nous avons un seul ennemi : les États-Unis.

– Donc vous parlez du même ennemi, soulignent-ils.

Mais je ne suis pas convaincu de la convergence de nos idées. Mohanad insiste pour que je rencontre Ben Laden avec les autres membres du groupe. Il me répète que cheikh Oussama a « une cause » à défendre et qu'il tient à nous la présenter. Ben Laden m'invite à déjeuner. Mais je ne veux pas y aller, je refuse un lavage de cerveau :

– Excuse-moi auprès de lui et dis-lui que je vais rentrer au Yémen me marier.

Mais cheikh Oussama m'envoie deux de ses proches : Abou Mohamed al-Masri, membre du comité

militaire d'al-Qaida, et Assad al-Rahman al-Masri[1]. Ce dernier me cite un dicton du Prophète selon lequel il est particulièrement malvenu de refuser une invitation. J'accepte alors d'aller voir Ben Laden.

Le lendemain, un pick-up Toyota m'emmène au complexe de « L'étoile du djihad », où sont établis les dirigeants d'al-Qaida, depuis leur arrivée du Soudan en 1996. Les trente-six membres du groupe du Tadjikistan sont là. Ben Laden est assis au milieu du grand diwan ; et moi, un peu intimidé, je préfère rester sur la même ligne que lui pour qu'il ne me voie pas. Je ne veux pas croiser son regard. De temps en temps, Ben Laden dit :

– Est-ce que tu as compris, Abou Jandal ?

Ou encore :

– Est-ce que tu as constaté ça, Abou Jandal ?

À l'évidence, mes camarades lui ont parlé de moi.

Ben Laden est entouré de Mohanad al-Jadawi, de Saef al-Adel et d'Abou Hafs al-Masri. Mais lui seul va parler. Il porte l'habit traditionnel afghan, et sur la tête un calot blanc. Il dénonce l'intervention américaine dans la Péninsule arabique, leur pillage du pétrole et leurs visées impérialistes pour occuper notre terre musulmane sacrée. Il nous assure que « les Américains sont l'unique super-puissance mais leurs soldats, eux, sont faibles : dès qu'ils meurent au combat loin de chez eux, les autres ne pensent qu'à repartir. » Leur puissance est factice.

---

1. Le fils de cheikh Omar Abdalraman, chef de la Djama Islamia égyptienne, aujourd'hui emprisonné à vie aux États-Unis pour avoir inspiré l'attentat contre le World Trade Center en 1993.

– Nous avons affronté les Soviétiques en Afghanistan et les Américains en Somalie. Un soldat russe équivaut à vingt-cinq soldats américains. Il a des principes et des valeurs, alors que l'Américain est un imposteur. Beaucoup d'entre eux ont intégré l'armée pour manger. Les militaires américains sont dépourvus de conviction face à l'ennemi. Les soldats européens, eux aussi, sont plus difficiles à affronter. Pourquoi croyez-vous qu'on appelle l'Europe le « Vieux continent » ? Parce qu'elle a accumulé de la sagesse.

C'est pourquoi le chef d'al-Qaida tient tant à attirer l'armée américaine en Afghanistan. Elle n'est pas formée pour tenir un conflit sur la durée. Il répète ce discours sur la faiblesse de l'ennemi pour nous galvaniser. Il nous rappelle qu'il a proposé aux dirigeants saoudiens de mobiliser des djihadistes pour faire sortir les Irakiens du Koweït. Il critique aussi la faiblesse des oulémas saoudiens, il évoque la guerre en Bosnie et la situation en Somalie. Bref, il nous montre qu'il est au courant de tout.

Au milieu du déjeuner, il se lève pour aller rencontrer le gouverneur de Djalalabad, et, à son retour, une heure ou deux après, il s'excuse puis se tourne vers moi :

– Abou Jandal, ça fait combien de temps que tu n'as pas mangé de fèves d'Al Qamidi[1] ?

– Quatre ans.

– Eh bien, demain matin, on mangera des fèves d'Al Qamidi ! Mes trois femmes savent très bien les faire.

1. Du nom d'un célèbre restaurant de Djedda.

Ces premiers entretiens avec Ben Laden ne m'impressionnent pas outre mesure. Au début, le groupe ne comprend pas très bien son message général et son concept de « nouveau djihad » contre les États-Unis. D'ailleurs, un certain nombre d'entre nous partent avant la fin. Je lui explique que nous sommes « des combattants qui affrontons l'ennemi face à face, presque au corps à corps ».

Le deuxième jour, il nous parle du déclenchement de sa guerre contre les États-Unis, en nous rappelant que le prophète Mohamed, déjà, avait ordonné aux infidèles de quitter la terre sainte d'Arabie. Il rappelle ses initiatives de la guerre du Golfe : il a exigé de la famille royale saoudienne qu'elle interdise le déploiement de troupes américaines sur le sol du royaume, il a suggéré aux Saoudiens que les musulmans devaient déclarer le djihad contre Saddam Hussein après son invasion du Koweït, et que les musulmans sauraient protéger la Terre sainte contre Saddam, mais la famille royale s'y est opposé. Et à la place, elle a permis aux infidèles américains de pénétrer dans la Péninsule arabique.

Enfin, le troisième jour, il s'engage à nous fournir un haut niveau de préparation en vue de cet affrontement avec les Américains. Nous allons avoir, selon lui, les moyens de gagner la bataille au plan international. Il nous présente des vidéos et des documentaires de la BBC, pour nous convaincre que la présence américaine en Arabie est bel et bien une occupation. Ce troisième jour, chacun va rencontrer séparément cheikh Oussama. Il me dit :

– Qu'est-ce qu'il y a dans ta tête ?

– C'est confus, je ne veux pas m'engager.

– Quelle est ton impression sur ce que tu as entendu ici ?

– Je ne te cacherai pas, cheikh, que ce que tu nous as dit est convaincant, mais il y a une chose qui me chagrine : pourquoi dans ton entourage tu n'as recruté personne de la Péninsule arabique ?

– Ce que tu dis est vrai, la plupart de mes frères autour de moi sont égyptiens et nord-africains, c'est pourquoi je t'invite à rejoindre notre caravane.

Je suis frappé de constater que celui qui nous a accueillis est un Égyptien, que son garde du corps est un Égyptien, et que celui qui est venu nous chercher est aussi un Égyptien. Seul Mohanad, autour de lui, est du Yémen, et ce dernier m'a d'ailleurs dit, un peu plus tôt, que « les Égyptiens autour d'Oussama sont comme le bracelet autour de la main », sous-entendu ils le tiennent, ils cherchent à l'exploiter.

Ben Laden ajoute :

– Autour de moi, les Égyptiens d'al-Qaida sont comme le fer du clou dans le bois des arbres.

Il m'explique cette phrase par un proverbe arabe : « Ton frère est obligé, il n'est pas héros. » Ce qui veut dire que les Égyptiens sont contraints de rester en Afghanistan ; ils ne sont pas des héros, ils n'ont simplement pas d'autre pays où aller puisqu'ils sont pourchassés chez eux en Égypte, comme les Libyens, ajoute-t-il.

L'invitation de Ben Laden à rester me fait réfléchir. « Prends du temps en Afghanistan pour voir un peu », me dis-je. Je lui réponds finalement :

– Je ne te donne pas un engagement ferme. Considère-moi comme un bénévole, mais je ne suis pas encore prêt pour le serment d'allégeance.

Cheikh Oussama demande au groupe d'obéir à son tour au message de Dieu d'expulser les infidèles de la Péninsule. C'est un devoir religieux auquel tout musulman se doit de souscrire. En conclusion, il demande au groupe de s'adresser à Mohanad en cas de problèmes. Mais sur ce point, nous sommes réticents. Mohanad cherche à apparaître comme le leader du groupe, et nous le soupçonnons de vouloir prêter allégeance à Ben Laden au nom de tous. Après trois jours à écouter Ben Laden, seuls dix-sept sur les trente-six que compte le groupe au départ restent – la plupart sont de la Péninsule arabique. De leur côté, les jeunes du Bengladesh, du Maroc et de Tunisie optent pour un retour dans leur pays. Mohanad se défend en estimant qu'il est très important que des frères de la Péninsule arabique entourent Ben Laden et ne laissent pas tout le terrain aux Égyptiens. Mais la majorité refuse d'accepter Mohanad comme intermédiaire avec cheikh Oussama, et nous décidons d'approcher ce dernier individuellement. Quelques-uns vont alors lui prêter une « allégeance conditionnelle », c'est-à-dire que si un djihad sur un autre front s'ouvre, ils sont libres d'y aller. D'autres vont prêter un serment total à Ben Laden.

À ces trois jours de discussion sont présents autour d'Oussama Ben Laden ses plus proches collaborateurs : Abou Hafs al-Masri, son adjoint à l'époque, et Saef al-Adel, en charge de la sécurité d'« Abou Abdallah »,

le surnom que ses proches ont donné à Ben Laden. Il y a aussi Abou Mohamed al-Masri, l'un des principaux dirigeants d'al-Qaida, et Hussam al-Deen, un Saoudien.

Aux premiers jours du mois de ramadan 1997, je parle longuement avec les membres du groupe, en insistant sur l'entraînement et sur la préparation. Je leur dis que l'entraînement est bien mieux qu'ailleurs, parce que al-Qaida a des moyens en hommes et en équipements ; qu'ici on sait comment utiliser les armes, et qu'on bénéficie de l'expérience militaire des hauts cadres d'al-Qaida. Mais certains tiennent à rentrer chez eux. Je leur conseille d'attendre un peu : après le mois de ramadan, on partira dans des casernes pour tester la promesse de Ben Laden. Ensuite, nous pourrons décider en connaissance de cause. Finalement, nous acceptons de combattre avec les talibans contre les troupes du commandant Massoud. Et deux jours après le ramadan, cheikh Oussama décide de nous envoyer au camp militaire de Khost.

Mais avant mon départ, un événement dramatique me rapproche de Ben Laden. Pendant le ramadan, le gouvernement saoudien a pris contact avec des mercenaires de Peshawar pour qu'ils attaquent le complexe de « L'étoile du djihad », à Djalalabad, où vit Ben Laden. Un groupe de plusieurs dizaines d'Afghans, financé par le consulat saoudien à Peshawar, doit capturer ou tuer Ben Laden. Peu après minuit, alors que tout le monde dort après la prière du soir, nous sommes réveillés par le bruit des véhicules blindés des talibans dans leur caserne voisine du camp d'al-Qaida et nous

découvrons ce qui se trame. Les Égyptiens qui gardent Ben Laden nous donnent l'ordre de sortir. Ils nous mettent à l'abri dans une maison ; je suis le seul à posséder une Kalachnikov, que m'ont laissée les Égyptiens. Nous installons Ben Laden dans une grande pièce, et c'est moi qui me retrouve chargé de le protéger. Il apprécie ma présence d'esprit durant ces moments à risques.

Les services secrets talibans réussissent à démasquer les agresseurs, qui sont soit tués, soit arrêtés. Les talibans interrogent ensuite les survivants, dont le commandant du groupe des mercenaires, qui avoue que le consulat d'Arabie à Peshawar a financé cette tentative d'assassinat contre Ben Laden. Le commandant dit même qu'il a touché 200 000 dollars. Saef al-Adel, en tant que responsable de la sécurité de l'organisation et de la protection d'Oussama, participe aux interrogatoires.

Toujours pendant le ramadan, le consul saoudien à Peshawar rencontre le mollah Yoyounis Khallis, un chef religieux et ancien combattant contre les Soviétiques, pour lui demander de lui livrer Ben Laden et ses hommes. Mollah Yojounis fait la réponse suivante :

– Nous sommes des Afghans, et si les animaux sacrés de La Mecque sont venus se placer sous notre protection, on ne va pas vous les livrer ! Oussama est notre invité, notre frère. Le cimetière de Torkhom, où reposent les combattants arabes, en est une preuve.

Après le ramadan, Oussama nous raconte cette histoire et me demande :

– Qu'est-ce que tu en penses, Abou Jandal ?

– Laisse-les parler ! Les Arabes disent : « L'acte, c'est ce que tu vois, pas ce que tu entends. »

Oussama apprécie. Cela veut dire aussi que nous sommes prêts à faire la guerre pour lui.

7

Ma préparation pour devenir garde du corps

Quelques jours après la fête de l'Aïd, qui célèbre la rupture du jeûne de ramadan, cheikh Oussama m'envoie, avec quelques autres, suivre une formation militaire au camp d'entraînement de Djihad Wal à Khost.

– Ceux qui ont la tête un peu grosse et des kilos en trop vont les perdre ! nous lance-t-il avant de partir.

Je comprends que ses paroles me sont adressées, et je réponds en rigolant :

– Tu rêves !

Je vais rester quarante-cinq jours à ce stage dit de « sécurité offensive », consacré aux opérations spéciales (assassinats, enlèvements) et à des exercices de tirs au revolver et à la Kalachnikov. Nos cibles portent des uniformes américains. Nous devons faire exploser leurs véhicules. Nous opérons à balles réelles, et les instructeurs sont des Égyptiens, dirigés par Saef al-Adel. La qualité de l'instruction est bien supérieure à celle que j'ai reçue en Bosnie, en raison des armes qui nous sont confiées et de l'expérience de nos instructeurs. En plus,

on a le temps, on peut s'entraîner pendant des mois et des mois.

Nous suivons également un cours de surveillance, de repérage d'objectifs et de collecte de l'information. On nous apprend comment pénétrer clandestinement dans un camp en plein jour. On consacre des journées entières à étudier les habitudes de nos cibles : quand elles mangent, où se trouvent la mosquée et le restaurant, combien de personnes sont de garde pendant la prière ou les repas, comment s'organisent leurs rotations...

À titre d'exercice, Saef al-Adel me demande d'enlever trois djihadistes au camp de Jihad Wal, à 3 kilomètres du nôtre. Je passe des heures à surveiller leur caserne pour comprendre leur mode de fonctionnement. Je choisis une nuit noire, et avec quatre camarades nous capturons les trois hommes, avant de les rosser jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se défendre.

Dans une de nos simulations, il me faut assassiner un Américain ; mais pour cela, je dois sacrifier un de mes hommes. Je réagis :

– Non, j'arrête cette opération, parce que je perds un camarade.

Ce refus me vaut une remarque de Saef al-Adel. Je l'apprends peu après de son adjoint, Assad al-Rahman [1], qui me dit qu'al-Adel a inscrit les mots suivants sur le formulaire d'évaluation du stage : « tempérament de

1. Le fils d'Omar Abdelrahame, le cheikh aveugle emprisonné à vie aux États-Unis pour sa tentative d'attentat contre le World Trade Center en 1993.

leader », « embêtant ». C'est vrai, j'ai tendance à toujours demander des explications supplémentaires, ce qui n'est pas forcément une qualité pour préparer une opération terroriste. C'en est une, en revanche, pour assumer la tâche de garde du corps.

À l'issue de l'instruction, nous revenons à Djalalabad, où cheikh Oussama nous accueille les uns après les autres :

– Est-ce que ta tête est toujours aussi grosse ?

– Elle est comme elle était !

Beaucoup de camarades lui demandent l'autorisation de rentrer dans leur pays.

– Et toi, Abou Jandal ?

– Je veux rentrer pour me marier.

– Oui, tu vas aller te marier. Mais attends un peu, j'ai besoin de toi.

Finalement, sept membres du groupe quittent l'Afghanistan.

– Vous allez participer à des stages spécialisés, lance Ben Laden aux dix restants.

À Djalalabad, on commence par un stage de commandement : comment collecter des informations sur une cible ? Comment changer les traits de son visage ? Comment s'adresser aux voisins de la cible ? Oussama m'a tenté en proposant ces nouveaux stages plus poussés, qui répondent à mes attentes : apprendre le maximum d'al-Qaida pour renforcer ma formation, avant de rentrer au Yémen me marier, ou partir en Tchétchénie y mener la guerre sainte.

Mais ce stage ne dure que deux semaines, en raison du transfert forcé de la direction d'al-Qaida de

Djalalabad à Kandahar, fin mars 1997. Cheikh Oussama vient d'être appelé par le mollah Omar, le principal dirigeant des talibans, à leur siège de Kandahar. Face à l'avance des troupes de Massoud sur Djalalabad, les talibans ont peur pour la direction d'al-Qaida. D'autant que les Saoudiens, déçus que les talibans ne leur livrent pas Ben Laden, ont renforcé la pression. Le mollah Omar craint pour la sécurité de Ben Laden à Djalalabad, qui accueille des organisations de toutes nationalités, dont certaines peuvent très bien être des officines de services secrets. Kandahar lui paraît plus sûre.

À son retour en hélicoptère deux jours plus tard, Oussama demande aux familles de déménager là-bas. Dans l'appareil militaire, prêté par les talibans, prennent place ses trois femmes, ses enfants, tous ceux des membres d'al-Qaida vivant à Djalalabad, mais aussi ses principaux dirigeants, Abou Hafs al-Masri, et tant d'autres. Cheikh Oussama, lui, est parti en voiture, dans un convoi de trois véhicules, escorté par Saef al-Adel.

Dans l'avion survient un incident qui aurait pu décimer al-Qaida. Abdelrahmane, le deuxième fils de Ben Laden, âgé alors de seize ans, porte des grenades à la ceinture. En plein vol, une soupape de sécurité s'accroche au siège ; heureusement la grenade ne se dégoupille pas, Abdelrahmane la retient in extremis. Il montre la grenade à Abou Hafs, qui la lui attache à une main. Tout le monde a eu très peur. On venait d'éviter le pire ! En effet, à l'exception de Ben Laden et Saef al-Adel, tout al-Qaida est dans l'avion, soit près

de deux cent cinquante personnes. Si la grenade avait explosé, al-Qaida aurait été saigné à blanc.

Après son installation à Kandahar, je reparle de mes projets à cheikh Oussama :

– Soit tu me permets de rentrer pour me marier, soit tu m'autorises à rejoindre le camp d'al-Farouk pour aider les instructeurs. Là-bas au moins, il y a de l'action, alors qu'à Kandahar c'est trop calme.

Ben Laden me permet de retourner à Khost, où je reste trois mois à donner une formation en « sécurité défensive », cette fois destinée aux membres des cellules dormantes qui rentreront dans leur pays d'origine. Comment se cacher ? Comment voyager en toute sécurité ? Se raser la barbe pour ne pas attirer l'attention. Comment se conduire au cas où l'on serait interrogé ou simplement surveillé ? Comment protéger sa maison, ses amis, son argent ? Tous les nouveaux arrivants suivent ce stage, qui leur apprend également à rédiger des lettres codées. Comment utiliser des boîtes mortes pour diffuser, en toute sécurité, des informations sensibles entre membres d'un réseau ou d'une cellule ?

À l'issue de cette formation, je demande à aller à Kaboul pour affronter les troupes du commandant Massoud, qui s'approchent de la capitale. Cheikh Oussama a quelque peu modifié sa position sur une participation d'al-Qaida aux côtés des talibans contre l'Alliance du Nord. À son arrivée à Djalalabad, au printemps 1996, il n'était pas favorable à ce que les djihadistes arabes combattent avec les talibans. Et depuis,

on a toujours l'impression que ces derniers sont d'anciens communistes dont il faut se méfier. La rumeur a été propagée par des groupes pro-Massoud. Mais cheikh Oussama ordonne, finalement, la mobilisation d'al-Qaida aux côtés des talibans.

Ma participation à ce premier combat, en compagnie notamment d'Abou al-Faraj al-Libi[1] et de Hossam al-Madani, ne dure que quinze jours. Je suis affecté dans l'artillerie, à 70 kilomètres au nord de Kaboul, avec huit camarades, dont Abou Hafs. Les soldats de Massoud sont des professionnels de la guérilla, ce qui n'est pas le cas des talibans. Après avoir tiré sur les positions ennemies, les talibans se retirent sans nous le dire et Massoud, lui, avance derrière eux. Abou Hafs nous lance :

– Montez dans les voitures, on se replie !

On commence à attaquer depuis nos pick-up, pensant que les troupes de Massoud sont « bouclées ». Mais en fait elles n'ont que reculé dans des vignes, et nous nous retrouvons face à face avec les talibans ! Tout le monde tire, mais, en voyant nos keffiehs rouge et blanc, les talibans découvrent que nous sommes des Arabes. Ils hissent alors des drapeaux blancs. À cette époque, il n'y a pas encore de coordination entre le commandement taliban et al-Qaida, ce qui crée un grand désordre.

À l'issue de cette bataille, qui se solde par une défaite de Massoud, Abou Hafs me demande de revenir à

1. Abou al-Faraj al-Libi est le chef du camp d'entraînement de Khost. Arrêté au Pakistan en 2005, il sera ensuite transféré à Guantanamo.

Kaboul prendre la direction d'une maison d'hôtes, située dans le quartier résidentiel de Wazir Akabar Khan. Je m'occupe surtout des blessés et des malades. Mais parfois, des étudiants en sciences religieuses viennent d'Arabie Saoudite pour convaincre des djihadistes de rentrer chez eux. Je dois faire changer d'opinion ces derniers face à ces poissons pilotes des services de renseignements saoudiens.

Je ne reste qu'un mois dans cette maison d'hôtes. Je brûle de retourner combattre. Mais, à chaque fois que je reviens sur le front, on m'ordonne de rentrer à Kaboul. Alors je trouve une parade en recrutant un adjoint, avec qui je communique par radio. Malheureusement, je suis blessé par un éclat d'obus à la cheville gauche. Je dois me reposer pendant un mois. Mais bien avant la fin de la convalescence, je quitte l'hôpital pour rentrer à la maison d'hôtes.

Un après-midi, Ben Laden visite l'hôpital et commence à compter les blessés.

– Vous m'avez dit qu'il y en avait sept, mais je n'en trouve que six !, s'étonne-t-il auprès du médecin de garde.

– Peut-être que le dernier est dans l'autre pièce ?

Ils cherchent avant de conclure :

– Celui qui est sorti, c'est Abou Jandal !

Oussama se dirige vers la maison d'hôtes, où nous nous croisons dans l'escalier. En me voyant, il dit en rigolant :

– Quel blessé ? Laissez-le ici. C'est le nouvel émir de cette maison d'hôtes.

– Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me nommes émir de cette maison d'hôtes ? Tu n'es pas content de moi ?

– Si, mais fais-le un ou deux mois, c'est tout.

Quelque temps plus tard, alors que d'autres blessés ont été conduits à la maison d'hôtes, Oussama ordonne que tous soient transférés à Khost. J'en profite pour lui rappeler mes intentions :

– Je peux tenir sur mes pieds !

– Non, tu es blessé.

– Pourquoi ne veux-tu pas que j'aille au front ?

– Tu es encore blessé, et puis on va avoir besoin de toi à Kandahar : soigne-toi.

Alors, je me mets à pleurer. Je sens qu'en pleine guerre il n'a plus besoin de moi. C'est juste avant le ramadan de 1998. Je lui dis alors :

– Décharge-moi de mes engagements !

– OK, pas de problème. Tu vas venir avec nous à Kandahar, mais attends encore un peu.

Juste avant son départ pour Kandahar, il me demande de rester à Khost pour former, avec Abou Atta[1], les nouveaux arrivants. Mais je m'enfuis pour Kandahar au début du ramadan. Je vois Oussama et lui parle clairement :

– Je veux rentrer au Yémen !

---

1. Tunisien, Abou Atta était en charge de l'instruction militaire dans les camps d'al-Qaida en Afghanistan, avant sa mort au combat contre les troupes du commandant Massoud . Il a été le « guide » de Nasser al-Bahri.

– OK. Mais passe le mois de ramadan avec nous, et après tu pourras rentrer à Sanaa.

– D'accord.

Abou Atta arrive à ce moment-là à Kandahar pour me reprocher de l'avoir abandonné à Khost.

– D'accord, je vais revenir, mais après ramadan !

Je retourne donc à Khost au camp de Jihad Wal, où, avec Abou Atta, nous supervisons une instruction au maniement d'explosifs. Je sensibilise également les jeunes djihadistes à la propagande d'al-Qaida, même si je ne fais pas encore partie de l'organisation.

Je compte toujours me marier, mais je veux surtout monter au front, pour y tomber en martyr. Et pour cela, je suis arrivé à la conclusion qu'il n'y a pas d'autre solution que d'aller en Tchétchénie. En Afghanistan, le commandement d'al-Qaida a trop tendance à reculer, et cela m'inquiète. Je suis frustré.

Pendant tout le mois de ramadan, Abou Atta essaie de me persuader en me disant :

– Le djihad ne se limite pas au martyr. Moi, je travaille dans les camps depuis 1987, et chaque balle qui sort du fusil d'un djihadiste, où qu'il soit à travers le monde, est une récompense pour moi, le formateur.

Mon dialogue avec Abou Atta se prolonge des nuits entières. Il est riche. Abou Atta prend le temps de m'expliquer les choses, multipliant les citations du Prophète sur les différents aspects du djihad.

Avec Ben Laden, au contraire, il n'y a pas de vrai dialogue. L'échange se limite aux ordres qu'il me donne. Cheikh Oussama n'a pas le temps de me parler en détail. Là encore, je suis frustré.

Heureusement, la routine est brisée par une visite surprise de cheikh Oussama pendant le stage d'avril 1998. Deux jours après son arrivée, on nous prévient qu'il doit tenir une conférence de presse à Khost. Ben Laden nous demande de doubler sa protection face aux médias pakistanais et asiatiques. On vide le camp de Jihad Wal de ses moudjahidine, à l'exception de ceux qui suivent le stage spécial, qu'on habille en commando. Arrivés du Pakistan, les journalistes sont accompagnés depuis la frontière par le Mouvement des partisans pakistanais, Al-Ansar. Cheikh Oussama, lui, arrive du camp d'Assidik en Land Cruiser blindé, et aussitôt après nous entamons un défilé militaire.

Devant la presse, il dénonce l'occupation américaine des lieux saints, à laquelle il faut mettre fin par le djihad. Il appelle à la création d'un front islamique international, ainsi qu'à la guerre sainte contre les Juifs et les croisés. Enfin, il ouvre les portes à tous ceux qui veulent faire partie de ce vaste front.

Après la conférence de presse, Oussama Ben Laden, Ayman al-Zawahiri et Abou Hafs sortent sous un parasol. Le Dr Ayman échange quelques mots en anglais avec les journalistes. Le traducteur officiel de cheikh Oussama est un Jordanien, Abdul Hadi al-Ordoni, qu'on peut voir sur la vidéo de préparation des attentats du 11 Septembre aux États-Unis.

Le lendemain, Oussama donne une interview à un journaliste américain de la chaîne ABC, accompagné d'un traducteur irakien et d'un cameraman canadien. Les trois hommes sont regroupés au camp de Khost.

Avec Salem Khamdane et Khaled al-Massah[1], Oussama m'envoie les chercher. Nous commençons notre cinéma en les fouillant sans ménagement. Puis, après avoir confisqué leur caméra, on les met dans une voiture et on emprunte volontairement un très long chemin pour leur montrer que notre camp n'est pas facile d'accès. Le Canadien et l'Irakien sont à l'avant du pick-up, avec le chauffeur, nous, à l'arrière ; le véhicule doit franchir plusieurs barrages tenus par les moudjahidine pakistanais. À un moment, le journaliste américain veut descendre pour uriner ; il cherche à ouvrir sa portière.

– S'il te plaît, ne bouge pas ! lui dis-je en anglais.

Il obéit, non sans prévenir ses compagnons que l'un des gardes parle anglais et qu'ils doivent faire attention à ce qu'ils disent.

Arrivés au camp d'al-Farouk, Oussama nous y rejoint, au son d'une fusillade si impressionnante qu'elle transforme le ciel en une coupole de feu ! Il est avec Saef al-Adel (qui apparaît dans le reportage d'ABC alors qu'il participe à un exercice militaire), Abou Atta, qui sert de traducteur, et enfin Ayman al-Zawahiri.

En sortant de la voiture, le Canadien fait tourner sa caméra en cachette. Il filme les moudjahidine à visage découvert. Parmi eux figurent les futurs auteurs des attentats de Nairobi et de Dar es Salam. Je demande à mes camarades de remettre les trois journalistes dans la voiture. Puis nous effaçons la séquence filmée sans

1. Actuellement emprisonné à Guantanamo.

autorisation, avant de leur redonner la caméra. Mais lorsque le traducteur irakien rentre au Pakistan, il appelle Khaled al-Fawaz, le directeur du bureau de Ben Laden à Londres, pour se plaindre d'avoir été maltraité par un dénommé Abou Jandal. Al-Fawaz transmet la plainte à Ben Laden, qui me convoque :

– Les gens se plaignent de toi, ce n'est pas bon ; tu t'es très mal comporté avec nos invités.

Je saisis alors le poste de radio et la Kalachnikov. Je les pose devant Oussama et lui dis :

– Ce sont mes équipements, je démissionne de mon poste ! Tu as des dizaines de gardes autour de toi et tu n'as pas besoin d'Abou Jandal.

Plus tard, Saef al-Adel vient me voir :

– Ce que tu as fait est juste à cent pour cent, mais ne te formalise pas, le cheikh te fait des reproches de façon paternelle. Excuse-le !

Je lui raconte alors la scène :

– Quand j'ai vu le cameraman filmer les moudjahidine, j'ai dit au Canadien : « S'il te plaît, arrête ! » Le traducteur irakien a répondu : « Pourquoi tu t'occupes de ça, ce n'est pas ton affaire ! » Je l'ai pris par le col et l'ai poussé dans la voiture en disant à mes camarades : « Faites attention à ce chien ! »

Je demande à Saef al-Adel de préparer une rencontre avec Oussama, et j'y vais avec les deux camarades [1] qui

1. Sourak al-Yemeni sera tué dans les bombardements d'al-Qaida après les attentats de Nairobi et Dar es Salam. Le second, Mosaab al-Taezi, s'est enfui d'une prison de Sanaa en 2006 ; il est aujourd'hui libre.

m'accompagnaient auprès du traducteur. Oussama se rend compte qu'il m'a jugé trop hâtivement. Il s'excuse. Sourak al-Yemeni se met à pleurer en voyant que cheikh Oussama est capable de s'excuser auprès d'un de ses gardes. Je baise le front de Ben Laden et l'incident est clos.

Depuis ce moment, je ne l'appelle plus « cheikh » mais « *khal* », c'est-à-dire « mon oncle »[1].

Un mois plus tard, la direction d'al-Qaida envoie un message à Abou Atta, lui demandant de trouver seize jeunes célibataires qui seront chargés de la sécurité d'Oussama Ben Laden. Abou Atta et moi sélectionnons les quinze autres membres de la nouvelle équipe de gardes du corps du cheikh. Nous sommes en juin 1998, c'est-à-dire quarante jours avant les attentats de Nairobi et de Dar es Salam.

1. Un proverbe yéménite assimile l'oncle au père.

8

Oussama Ben Laden au quotidien

Oussama Ben Laden porte toujours son arme sur lui, même la nuit quand il dort. Il s'agit d'un fusil d'assaut Klinkov 5,45 mm AKSU-74, qu'il a ravi à un officier soviétique après l'avoir tué pendant une bataille dans les années 80.

Cette précaution ne doit pas cacher une autre réalité : le cheikh n'est pas toujours très soucieux de sa sécurité. On le trouve parfois seul, sans garde du corps. Une fois, je le vois sortir du camp avec seulement deux gardes dans son véhicule. Je fais arrêter la voiture et lui demande :

– Où allez-vous ?

– Je sors !

– Avec deux gardes du corps, ça ne va pas !

J'ai alors appelé les autres pour l'accompagner.

Même si al-Qaida est équipé d'Internet ou d'appareils de télécommunication modernes, Ben Laden, lui, se méfie de la technologie. Dans les années 90 au Soudan, il a fait acheter un téléphone satellite Inmarsat. En

Afghanistan, il ne l'utilise plus pour des raisons de sécurité, mais il laisse certains de ses collaborateurs en disposer, et parfois devant lui. Un jour, j'entre dans la chambre de Ben Laden alors que Zawahiri appelle le journal *Al Qods al Arabi* à Londres sur l'Inmarsat pour avertir qu'al-Qaida ripostera aux bombardements américains déclenchés en représailles après les attentats de Nairobi et Dar es Salam. Quand je vois ça, je dis à Oussama :

– Pourquoi vous l'utilisez ? Vous pouvez être localisé, c'est très dangereux de rester à côté de cet appareil !

Ben Laden semble un peu hagard. Il prend conscience des risques encourus et il ordonne à Zawahiri de raccrocher. Trente minutes après, on décide de changer de lieu d'habitation, on redoute d'avoir été repérés.

Après cet épisode, quand Abou Hafs, par exemple, veut utiliser le téléphone satellite, il prend une voiture et un chauffeur pour s'isoler dans le désert.

Tous les djihadistes qui arrivent au camp peuvent rendre visite à Ben Laden. Parfois, il dit à ses gardes du corps :

– Sortez ! Je vais recevoir un nouvel arrivant.

– Vous le connaissez ?

– Non.

– Comment ? Mais on ne va pas vous laisser tout seul !

Un jour, nous refusons son accès à un individu affirmant que tout le monde est mécréant, sauf les membres

de son groupe. Mais le cheikh insiste pour que nous sortions et que l'invité avance jusqu'à lui. Nous déposons nos armes, nos appareils de télécommunication et exprimons notre mécontentement en demandant à Ben Laden qu'il nous envoie au front.

– Mais pourquoi ? répond le cheikh.

– Vous êtes têtu ! Vous ne devez pas rencontrer cette personne tout seul, vous savez à quel groupe il appartient ?

Ben Laden n'est pas un orateur. Il parle peu. Ses phrases sont souvent courtes et il recourt fréquemment aux métaphores pour rendre son propos clair.

Il donne l'impression de toujours se contrôler. Quand nous vivons des moments difficiles, il rigole et rassure son entourage. Je ne l'ai jamais vu ni insulter, ni frapper quelqu'un. Il se met rarement en colère. Quand il est fâché contre son interlocuteur, il ne le regarde pas, il baisse la tête.

Sans être d'un naturel sévère, Ben Laden est toutefois attaché à certaines règles. Si on les transgresse, on peut être réprimandé et parfois puni.

Un jour, je me bagarre avec une recrue que j'ai insultée. Je m'excuse, mais cette personne va se plaindre auprès de Ben Laden en disant :

– Il faut qu'Abou Janbal soit châtié, sinon je vais aller en parler aux talibans !

– Pourquoi aux talibans ? Moi, je suis ici, si tu veux y aller, vas-y, personne ne va t'en empêcher ! répond Ben Laden.

La personne se calme et Ben Laden convoque deux oulémas mauritaniens spécialistes du droit, qui m'interrogent. Ben Laden écoute mes arguments, puis il décide de me suspendre pendant trois jours. On me retire mes équipements de télécommunication et je suis reversé à la protection du camp pendant mes trois jours de suspension. À mon retour auprès de Ben Laden, il me dit :

– Vraiment, je suis très colère contre toi parce que tu as insulté notre ami.

Il lui arrive fréquemment d'ironiser :

– Tu as de la chance, tu vis la grande vie pour un moudjahid !

Ses plaisanteries font rire l'assistance. Par exemple, un Saoudien d'origine yéménite très noir de peau prétend être du Tadjikistan. Ben Laden le regarde et lui dit :

– Si les femmes au paradis sont comme toi, on ne veut pas y entrer.

Un jour, je m'amuse avec deux camarades, mais nos plaisanteries sont un peu lourdes ; Ben Laden passe à côté de nous, nous regarde avant de s'écrier :

– C'est le triangle des Bermudes, ici !

Je garde un cadeau qu'il me fait un matin que nous devons nous rendre à Kaboul. C'est une longue écharpe en cachemire. En sortant du camp, je m'aperçois que je n'ai rien pour me protéger du froid. Ben Laden s'en rend compte :

– Je t'avais dit qu'il faisait très froid !

Je ne réponds rien, puis il se place devant moi :

– Je vais te donner cette écharpe. Elle est très chère, aussi fais-y attention et garde-la pour toi.

C'est le seul souvenir personnel que j'ai du cheikh, je n'ai pas de photo avec lui, car il n'aime pas ça, et je n'y tiens pas pour des raisons de sécurité.

Ben Laden n'a pas un charisme particulier, mais sa légitimité historique fait que tout le monde le respecte. Il est simple. Il mange avec nous. Il bavarde avec nous. Nous partageons tout ou presque avec lui, nos peurs, comme nos joies.

La presse occidentale glose beaucoup sur ses prétendus ennuis de santé. En trois ans de présence à ses côtés, je ne le vois souffrant qu'une seule fois : il n'a rien de particulier, mais il se sent fatigué, au point qu'il doit consulter un médecin. Nous comptons un médecin pakistanais parmi les moudjahidine, mais ce jour-là le Dr al-Aziz n'est pas à Kandahar. Nous faisons donc appel aux talibans, qui nous en envoient un. Nous voulons cacher la venue du médecin auprès de Ben Laden, mais à la fin tout le monde l'a su.

Ben Laden ne souffre pas des reins, comme on le lit. En revanche, il a des problèmes au larynx, liés à l'inhalation de napalm durant le djihad contre les Soviétiques. C'est la raison pour laquelle il boit beaucoup, de l'eau surtout, un peu de thé, mais il préfère le fenugrec, une plante médicinale du désert. En revanche, ni Pepsi ni Coca-Cola, qu'il déconseille, sauf aux ennemis de l'islam.

Ben Laden mange peu. Le lundi et le vendredi, il jeûne, ainsi que dix jours consécutifs du mois précédant l'Aïd et six jours consécutifs après ramadan. Pendant ces périodes, les visiteurs lui posent un problème parce qu'il s'oblige à rompre le jeûne pour manger avec eux. Il nous répète que le jeûne est très bon pour la santé. À quarante-un ans en 1999, il paraissait mieux se sentir que nombre d'entre nous qui étions pourtant beaucoup plus jeunes.

Il mange des dattes immédiatement après la prière du matin. À 8 heures, il prend souvent une omelette. Lors des banquets, il mange de l'épaule de mouton – comme le Prophète. Et souvent, il la découpe en petits morceaux, qu'il distribue à ses convives. Parmi ses autres plats favoris, il y a le mansaf jordanien, à base de mouton et de riz, que les moudjahidine du Royaume hachémite lui cuisinent régulièrement. Il le mange avec du pain au blé rouge. Pour ses déplacements, il emporte une plante du désert très amère et du miel. Comme beaucoup d'Arabes, Ben Laden est persuadé que le miel est un remède contre soixante-dix maladies.

Quand il a le temps, il part pique-niquer dans le désert avec ses femmes et ses enfants, autour d'un mouton. Nous les surveillons à distance. Il aime voyager dans le désert. Une fois, il nous y emmène pour une session nocturne de formation à la manœuvre, qu'il a intitulée « Desert Fox », clin d'œil à l'opération militaire américaine contre l'Irak en 1998.

Une autre fois, alors qu'il fait une chaleur torride, il nous demande de le suivre en marchant pieds nus sur

le sable brûlant, avant de gravir une colline. Cinq d'entre nous seulement peuvent relever le défi. Revenu au point départ, Ben Laden nous déclare :

– Votre parcours a été aussi dur que si vous aviez couru, mais lorsque vous avez conquis le sommet, c'est comme si vous aviez atteint le paradis divin.

Il ne porte pas de tenue militaire, excepté parfois une vareuse. Il préfère la longue tunique traditionnelle afghane. Quand il enroule le turban yéménite autour de sa tête, on devine que la journée va être difficile – c'est en effet une habitude chez Ben Laden. Je ne l'ai jamais vu tête nue ; même quand il joue au football, comme attaquant, ou au volley-ball.

Il est passionné par les chevaux. Il en parle presque comme de l'islam. Il sait tout sur les chevaux, même les petits détails sur les races. Il affectionne particulièrement ceux de couleur noire, très noire, à la robe un peu brillante, une race très rare.

Il en possède douze, qu'il a achetés aux tribus bédouines. Son préféré s'appelle Adham ; seuls lui et son fils Abdelrahmane peuvent le monter, à cru le plus souvent. Quand il repère un cheval à son goût dans le désert, il cherche immédiatement à l'acquérir. Parfois, on lui en ramène du Balouchistan, une région d'élevage au Pakistan. Quand il a découvert que je ne savais pas monter à cheval, il a essayé de m'apprendre, mais je n'étais pas enthousiaste.

Dans les fêtes islamiques ou pour les mariages, Ben Laden organise des courses de chevaux.

Une fois, en 1999, il s'est cassé deux côtes en cherchant à dresser un cheval. Ayman al-Zawahri le soigna dans une maison secrète à Kandahar.

Devant ses proches, il lui arrive d'évoquer les personnalités qui, selon lui, ont marqué leur époque. Ainsi parle-t-il de Castro et de Che Guevara, qui ont réussi à dire non à l'injustice, à affronter la colonisation et l'occupation. Ben Laden a lu de nombreux Mémoires des dirigeants de la planète. Les ouvrages dont il parle le plus sont *Victoire sans guerre*, de Roosevelt et les Mémoires de Henry Kissinger, après ses tournées dans les pays arabes. Il a aussi lu les récits du Viêt-cong d'Hô Chi Minh contre les Américains, et de nombreux ouvrages sur les techniques de guerre pratiquées par la milice juive Irgoun jusqu'à la création d'Israël en 1948.

Ben Laden a également lu les Mémoires de grands militaires, comme le général britannique John Montgomery et de Gaulle. Il considère que ce dernier est un militaire courageux qui n'a épargné aucun effort pour repousser l'invasion allemande. Mais il vivait, selon lui, dans un monde idéal qui n'existait pas réellement. Pour Ben Laden, de Gaulle pensait que le monde était constitué d'une série de valeurs qui se seraient vraiment trouvées en France et dans le monde. Il n'était pas réaliste. Il était très attaché aux valeurs du christianisme, mais malheureusement il vivait dans un monde qui les avait déjà oubliées. Pour le cheick, la France est tombée devant l'armée allemande parce qu'elle avait perdu ses valeurs.

Ben Laden évoque la France à travers son passé colonial en Algérie, notamment. Un jour un visiteur lui dit :

– Si les islamistes prenaient le pouvoir en Algérie, la France interviendrait militairement.

Ben Laden lui répond que c'est impossible parce que le président français aurait peur du Groupe islamique armé algérien.

En Afghanistan, les djihadistes algériens sont plus nombreux que les Égyptiens ou que les autres nationalités, à l'exception des Yéménites et des Saoudiens. Il y a souvent avec eux des Français de souche, dont le nombre ne dépasse pas quinze, alors que quatre-vingts djihadistes possèdent la nationalité française, mais sont d'origine comorienne, marocaine, tunisienne ou sénégalaise. Je les connais bien, notamment Zacarias Moussaoui. Ils sont en général courageux. Les Français de souche ont des problèmes de langue, mais les Maghrébins leur servent de traducteurs. Ben Laden leur parle en arabe, vu qu'il ne maîtrise pas complètement l'anglais, et eux non plus, souvent.

Ces Français viennent parfois avec leurs épouses. En arrivant, ils passent leurs bagues et leurs montres à la main droite comme tous les djihadistes. La plupart quitteront l'Afghanistan après le 11 Septembre pour rentrer dans leur pays ; d'autres s'installeront au Pakistan.

9

La vie au siège d'al-Qaida

La journée type de Ben Laden

À Kandahar, le mollah Omar propose deux lieux à Ben Laden pour y installer son quartier général : un ensemble immobilier près d'une usine électrique, doté d'un confort raisonnable, ou alors Tarnak Farm, un domaine agricole situé à 30 kilomètres de la ville, près de l'aéroport, et dépourvu de toutes commodités. C'est là pourtant que Ben Laden décide d'implanter al-Qaida. Il tient à habituer ses disciples à une vie dure.

– Nous voulons vivre une vie primitive, répète-t-il.

Le confort, de toute façon, lui semble inapproprié à son combat.

Tarnak Farm a servi de caserne à l'armée russe pendant la guerre. Bien qu'elle ait été presque entièrement détruite, de pauvres afghans s'y installèrent au départ des Soviétiques.

À notre arrivée, il n'y a ni eau, ni sanitaires. Les familles doivent vivre sur des tapis. Cheikh Oussama va financer la restauration des habitations existantes et

la construction de nouvelles. Un puits va également être foré. Ben Laden ordonne l'achat d'un générateur électrique, qui fonctionnera deux heures pendant la matinée et de 14 heures à 21 heures. On érige un mur tout autour du camp, et un magasin ouvre ses portes pour que les familles puissent acheter l'essentiel, chaque lundi et jeudi.

Tarnak Farm comprend quatre-vingts logements en brique, une mosquée au centre du complexe, un immeuble de bureaux et un silo à blé. Une cinquantaine de familles – toutes arabes –, soit deux cents personnes environ vont y vivre.

Tout visiteur doit abandonner son arme à l'émir du camp avant d'entrer, sauf s'il dispose d'une autorisation spéciale délivrée par les talibans. En 1999, cheikh Oussama nomme Abou Bashir – Nasser al-Wahayshi [1] – émir de Tarnak Farm.

Al-Qaida dispose de trois autres camps en Afghanistan. Celui d'al-Farouk [2], à quatre heures de route de Kandahar, près de Khost, délivre des entraînements militaires de base aux nouveaux moudjahidine. Les deux autres camps, moins importants, sont Assidik et Djihad Wal [3].

---

1. Caché au Yémen, il est aujourd'hui le chef de la branche d'al-Qaida dans la Péninsule arabique.

2. En 2001, al-Farouk a été transféré à Helmand.

3. Le premier fut dirigé à un moment par l'opposant saoudien, Khaled al-Fawaz, avant qu'il ne parte pour Londres, où il fonda le bureau du conseil et de la réforme avant d'être arrêté puis extradé vers les États-Unis.

Entre 1998 et 1999, les talibans décident de fermer tous les camps arabes d'entraînement, à l'exception de ceux d'al-Qaida. Nous avons dû négocier pour tenir nos camps ouverts et je suis fier d'avoir fait partie de la délégation responsable des pourparlers.

À Tarnak Farm, la maison d'Oussama Ben Laden est située à côté de la mosquée. Nous utilisons une pièce vacante comme salle de garde. Quand Oussama se déplace, ses seize gardiens le suivent.

Avant notre arrivée, sa protection rapprochée était composée de cinq Égyptiens, d'un Mauritanien et d'un Tunisien. Mais, la plupart d'entre eux s'étant mariés, ils n'étaient plus suffisamment disponibles pour assumer cette tâche vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ses nouveaux gardes du corps sont presque tous yéménites. C'est moi qui les ai choisis. Ils me sont proches. Souvent pauvres, les Yéménites savent affronter les difficultés de la vie. Ce sont des guerriers, habitués à porter une arme, et en plus ils ont le culte de la vengeance.

Je passe désormais l'essentiel de mon temps aux côtés du cheikh. Pendant les deux jours de voyage de Khost jusqu'à Kandahar, j'ai longuement réfléchi. Les discussions avec Abou Atta sur les différentes façons de conduire le djihad ont porté leurs fruits. Il est mon véritable guide spirituel en Afghanistan. Mon premier fils se prénommera d'ailleurs Habib, comme lui. J'en suis arrivé à la conclusion que protéger Ben Laden équivaut à adorer Dieu ! Je suis content : après avoir consacré beaucoup de temps à l'instruction des djihadistes, je m'approche du centre de décisions d'al-Qaida.

Cheikh Oussama a l'habitude de se réveiller une heure avant l'aube, pour la prière de la nuit. En faction devant la porte de sa maison, deux gardes, qui se relaient toutes les deux heures, l'accompagnent alors jusqu'à la mosquée du camp. Nous prions avec lui, qui garde sa Kalachnikov. Il reste à la mosquée jusqu'au lever du soleil, lisant des versets coraniques et répétant des hadith du Prophète ou de simples incantations. Ensuite, toujours accompagné de ses deux gardes, il rentre chez lui prendre le petit déjeuner. Il y passe environ deux heures, avant d'en sortir à 8 heures pour se diriger vers son bureau. Là, un garde reste à la porte, deux autres sont en faction en bas dans le hall du bâtiment, et d'autres encore sont dispersés alentour pour une surveillance élargie. Nasser al-Wahayshi, qui a étudié les sciences religieuses, reste très souvent avec lui.

Oussama travaille jusqu'à la prière de midi. Juste avant, il passe dire quelques mots à sa famille, avant de faire ses ablutions chez lui et de se diriger une nouvelle fois vers la mosquée.

Après la prière, si des invités sont là, il parle avec eux, sinon il rentre directement chez lui. L'après-midi, il prie généralement avec les célibataires du camp. Ensuite, il lui arrive de participer à un match de volley-ball, lui dans une équipe et Abou Hafs al-Masri dans l'autre – ils sont tellement grands qu'ils n'ont pas besoin de sauter pour smasher ! Après le match, il peut de nouveau s'entretenir avec des invités jusqu'à la prière du coucher de soleil, à l'issue de laquelle il rentre chez lui pour dîner. Il en ressort pour la prière du soir, qu'il

ponctue d'une promenade, avant de revenir chez lui vers 20 h 30, pour dormir.

Le système de sécurité de Ben Laden

Jusqu'en février 2001 au moins, la sécurité rapprochée de Ben Laden est assurée par une douzaine de membres, et ses déplacements ne se font plus qu'en convoi de trois véhicules, avec au maximum quatre gardes à bord de chacun d'eux.

À Kandahar, la plupart de ses gardes vivent dans la mosquée du camp, aux côtés de ses fils aînés, Saad et Abdelrahmane. Le plus vieux n'a pas plus de vingt-cinq ans.

Voici la liste de mes collègues :
Abou Moussab al-Taezi
Bara al-Taezi
Gharib al-Taezi
Abou Bashir al-Yemeni (Nasser al-Wahayshi)
Abou Subaib al-Taezi
Abou al-Shahid al-Sanani
Saad al-Taezi
Khallad
Sakr al-Madani (Saoudien)
Omar Asem (Marocain)

Chacun d'entre nous a été sélectionné personnellement par le chef d'al-Qaida. Il faut avoir suivi les différents entraînements dans les camps et combattu en première ligne avec les talibans. Ben Laden convoque

ensuite le candidat auprès de lui pendant trois jours, pour tester ses aptitudes, avant de choisir en fonction des critères suivants : fidélité, loyauté et expérience au combat.

Saef al-Adel et Abou Hafs, qui nous ont briefés avant le recrutement, sont nos coordinateurs pour toutes les questions relatives à la sécurité de Ben Laden. Nous disposons de missiles sol-air Sam-7 et de Stinger d'une portée moyenne de 6 kilomètres. Mais nous manquons hélas souvent de batteries, c'est la raison pour laquelle nous ne prenons ces missiles que pour des occasions spéciales, définies par Saef al-Adel et Abou Hafs. En revanche, nous avons toujours en notre possession des fusils d'assaut Kalachnikov, des mitraillettes PK et des roquettes antichars RPG. La défense de Tarnak Farm et des autres installations d'al-Qaida en Afghanistan est assurée par différentes pièces d'artillerie antiaérienne.

Au jour le jour, l'homme en charge des questions de sécurité autour de Ben Laden est Abou Assem al-Maghrebi, un Marocain, sensiblement du même âge que le cheikh mais qui, sans la moindre barbe blanche, sait rester jeune.

Nous escortons Ben Laden dans tous ses déplacements hors de sa maison. Or, il bouge beaucoup, il n'aime pas rester enfermé dans un même lieu, il s'y sent en prison. On est donc souvent sous pression, prêts à partir avec lui. Outre ses passages dans les camps et les installations d'al-Qaida, il voit régulièrement les gouverneurs et les responsables des talibans.

Il rend aussi visite aux oulémas, ainsi qu'à son ami Jalal al-Deen Haqani [1].

La plupart des véhicules utilisés par al-Qaida sont des 4 × 4 Toyota, modèle Hilux, que Ben Laden a fait acheter aux Émirats arabes unis. Il les préfère à tout autre car ils se manœuvrent facilement. Nous disposons également de quatorze autobus pour convoyer les djihadistes. Avant tout déplacement, une équipe de cinq membres de sa sécurité part en éclaireur. Elle est équipée de détecteurs de mines portables de fabrication américaine, que Ben Laden a acquis auprès de Pakistanais, trafiquants ou militaires, je ne l'ai jamais su exactement.

Quand le cheikh visite une maison d'hôtes d'al-Qaida à Kaboul ou ailleurs, les responsables de sa sécurité peuvent autoriser leurs homologues dans cette maison d'hôtes à relever les gardes personnels du cheikh, mais pour cela il faut que Ben Laden soit vraiment en confiance. Et de toute façon, il exige qu'au moins un de ses gardes attitrés soit intégré à l'équipe de protection offerte par ses hôtes.

Sa taille – 1,90 m – est un problème pour ses gardes. Un jour, on a trouvé un Yéménite de la même taille que lui, qu'on a systématiquement placé devant Ben Laden quand ce dernier sortait.

1. Il fut l'un des héros du premier djihad contre les troupes soviétiques dans les années 80.

Régulièrement, l'état d'urgence est décrété par les talibans, qui tirent alors trois coups avec des balles traçantes, suivis d'un coup de mitrailleuse. Deux protections se mettent alors en place autour du cheikh, une rapprochée et une plus large autour des bâtiments. À l'extérieur du camp, les talibans nous offrent également leur couverture. Lors de ces manœuvres, des gardes évacuent Oussama et le mettent à l'abri dans une maison. Cinq autres gardes se chargent d'Abou Hafs al-Masri et l'isolent dans un autre lieu. Deux gardes égyptiens de l'ancien groupe de sécurité sont chargés, quant à eux, de protéger Ayman al-Zawahiri.

À Tarnak Farm, on a également construit six tunnels pour mettre à l'abri les familles des membres d'al-Qaida en cas d'alerte. Situées près du mur d'enceinte, ces cavités doivent nous permettre d'évacuer le camp en toute discrétion. Elles sont longues d'une quinzaine de mètres et leur extrémité donne juste devant la rivière artificielle qui longe Tarnak Farm. On doit nager pour fuir. Nous n'utiliserons ces tunnels qu'une seule fois, lors des bombardements américains après les attentats de Nairobi et Dar es Salam.

Le mur d'enceinte nous offre aussi des échappatoires. Contrairement aux apparences, il n'a pas qu'une seule porte : nous avons percé plusieurs issues de secours, masquées par un léger mur de boue qu'il est facile de faire tomber en cas de besoin et qui peut même laisser passer des véhicules.

Chaque maison du camp possède également une chambre souterraine fortifiée. Enfin presque toutes. Certains ont en effet refusé cette protection, Saef al-Adel,

par exemple, qui estime que ces constructions sont trop coûteuses. Ben Laden, en revanche, dispose d'un de ces abris souterrains, que nous avons mis trois mois à bâtir.

Le fonctionnement d'al-Qaida

Al-Qaida est dirigé par un conseil consultatif composé des principaux associés d'Oussama Ben Laden :
Abou Hafs al-Masri (Égyptien)
Abou Mohamed al-Masri (Égyptien)
Saef al-Adel (Égyptien)
Abou Hafs al-Mauritaani (Mauritanien)
Abou Saed al-Masri (Égyptien)
Ayman al-Zawahiri (Égyptien)
Abou Assem al-Maghrebi (Marocain)

Abou Hafs et quelques autres membres du conseil rencontrent régulièrement le cheikh. J'ai l'habitude de plaisanter :

– Tiens, les vieux se rencontrent, que Dieu les bénisse !

Différentes organisations structurent le fonctionnement d'al-Qaida à la fin des années 90 en Afghanistan.

– Le comité militaire. Ses bureaux sont à l'extérieur mais contigus à Tarnak Farm. Il est dirigé par Abou Hafs, secondé par Yacoub al-Dusari. Abou Ziad al-Iraqi assiste Abou Hafs pour les questions relatives à l'informatique, la topographie et la surveillance. Abdul

Hadi al-Ordoni, un Jordanien qui parle anglais, aide également al-Iraqi. Ce dernier est marié avec une fille du Dr Zawahiri. Abdel Rahim al-Nashiri et Abou Faraj al-Libi en étaient également membres.

– Le comité des opérations spéciales. Il est dans les locaux du comité militaire, mais je n'ai jamais su s'il en faisait partie. Il est lui aussi dirigé par Abou Hafs al-Masri. Saef al-Adel doit être associé à ce comité aux activités secrètes. C'est là que se décident les attentats et les cibles à frapper avant d'être soumis à Oussama Ben Laden.

– Le comité des relations publiques et des médias, situé lui aussi juste à l'extérieur du camp, est dirigé par Abou Hussein al-Masri et Abou Anas al-Yemeni.

– Le comité financier, avec à sa tête Abou Saed al-Masri, directeur des fonds, et al-Fateh al-Masri, responsable des salaires. Y sont traitées toutes les questions financières d'al-Qaida, en particulier les budgets des camps d'entraînement et des émoluments versés aux membres d'al-Qaida.

– La maison d'hôtes de Kandahar (au centre-ville). Elle compte plusieurs émirs : Abou Suhaib al-Taezi (réception), Moussab al-Hashidi (documentation), Abou Kholoud al-Yemeni (relations publiques) et Maysarah al-Taezi (responsable des fonds). Elle accueille les nouveaux moudjahidine.

– Le comité des communications, commandé par Saed al-Masri ; il est situé dans le bâtiment du comité militaire. Il reçoit et envoie les messages militaires ou opérationnels, cryptés.

– La maison des célibataires. Elle se trouve à Tarnak Farm. Son émir est Abou Mahjan al-Taefi, un proche de Khallad. Comme son nom l'indique, elle abrite les moudjahidine célibataires, les logements au camp étant affectés en priorité à ceux qui ont une famille.

– Le comité des fermes, présidé par Abou Hammam al-Saedi, assisté d'Abou Khalil al-Madani et de Khalifa al-Masri. Il gère les champs exploités par al-Qaida autour de Kandahar.

– Le comité des lignes de front, avec à sa tête Abdel Hadi al-Iraqi. Il dépend du comité militaire. Il est en charge des affaires de logistique pour les combattants.

– Les camps d'al-Qaida. Leur responsable est Abou Mohamed al-Masri. L'instruction en artillerie est dirigée par Abou Ibrahim al-Yemeni, et l'entraînement militaire de base, confié à Hamza al-Dousi, Husam al-Din al-Himyari et Talha al-Maki.

Chaque comité transmet des rapports à la direction d'al-Qaida, qui les archive sur des ordinateurs. Ceux-ci se trouvent dans les bureaux du comité militaire et ne sont pas connectés à Internet ni à un serveur Intranet. Les rapports sur la sécurité et les données liées aux personnes sont détenus par Saef al-Adel. Chaque comité a son propre ordinateur et cheikh Oussama rencontre régulièrement ses responsables.

Ben Laden et al-Qaida sont soucieux de sécuriser leurs communications. Ils savent que les Américains les traquent avec leurs satellites ou leurs dispositifs d'écoute. Le cheikh utilise un système radio de transmissions de la marque japonaise Yaesu, fonctionnant

à l'énergie solaire, pour les communications avec les maisons d'hôtes, les camps et les autres installations d'al-Qaida en Afghanistan. Les messages sont chiffrés sur un ordinateur de poche de marque Casio FX-795P. Les lettres anglaises sont recouvertes par des caractères arabes. L'opérateur tape le message sur son clavier modifié et le logiciel le transforme en une série de nombres une fois la touche « entrer » actionnée. Le système demande alors à quelle ville le message est destiné. Une fois que l'opérateur a rentré la ville concernée (Kandahar, Kaboul ou Djalalabad), le logiciel produit une autre série de nombres. L'opérateur les transmet alors sur le réseau Yaesu. À l'autre extrémité, le récepteur entre à son tour ces nombres sur son propre Casio, et grâce à la touche « entrer » il décrypte ainsi le message. Celui-ci est ensuite porté à l'émir de la maison d'hôtes destinataire du message ou directement à Ben Laden.

C'est Abou Tareq al-Tunisi qui met en œuvre le système de transmissions. Les messages sont régulièrement transmis à Kandahar pour cryptage et décryptage. Jusqu'en février 2001, l'opérateur du camp principal d'al-Qaida à Kandahar est Abou Saed al-Masri.

Afin de communiquer depuis ou vers des lignes talibanes sur le front les opposant à l'Alliance du Nord d'Ahmed Shah Massoud, les maisons d'hôtes d'al-Qaida, comme les différentes autres installations d'Oussama Ben Laden, ainsi que ses proches collaborateurs utilisent un autre système Yaesu portable, plus léger. D'où les relais radio établis sur les points les plus élevés entre les installations d'al-Qaida.

Oussama Ben Laden n'utilise pas lui-même les transmissions, étant donné que Saed al-Masri supervise pour lui tous les systèmes électroniques. Le responsable des transmissions à la maison d'hôtes d'al-Qaida à Kaboul est Abou Ammar al-Dhalei. L'organisation dispose de trois centres de transmission en Afghanistan : Djalalabad, Kaboul et Kandahar.

La bande de fréquence utilisée se situe autour des 7 000 kilohertz. Pour les communications privées, l'émetteur bascule sur une fréquence prédéterminée, identifiée par un nom propre. Pour ce faire, il prévient son correspondant en lui précisant, par exemple, « passe sur Mohammed ». En se référant à ce code, le récepteur se cale alors sur la fréquence correspondante afin d'établir le contact avec la station émettrice. Les fréquences et les mots-codes sont définis tous les trois mois par le comité militaire d'al-Qaida. Ces listes sont ensuite confiées aux trois centres cités plus haut.

Lorsque les Arabes et les talibans veulent communiquer, pendant les batailles par exemple, sont alors présents un Taleb parlant l'arabe ou un Arabe familier du pachtou.

Enfin, le comité militaire d'al-Qaida utilise une version commerciale du « Palm Pilot ».

Le bureau de Ben Laden, sa revue de presse

Trois pièces forment son espace de travail : le bureau proprement dit, une pièce occupée par les étudiants mauritaniens du comité de la charia et une bibliothèque.

Un croquis de la Péninsule arabique et du Moyen-Orient orne son bureau, meublé d'une petite table basse à tiroirs, de tapis et de matelas en mousse. Un décor plutôt spartiate. La bibliothèque attenante est encombrée de livres du sol au plafond : des livres d'histoire, d'actualité, mais surtout des ouvrages religieux de référence, que Ben Laden peut consulter pour rédiger un communiqué, par exemple. La troisième pièce, à vivre celle-là, est occupée par les Mauritaniens et abrite les ordinateurs nécessaires aux recherches liées, par exemple, aux fatwas que Ben Laden lance contre les Américains.

Outre un ordinateur portable, le cheikh possède un radio transistor Sony Digital, acheté au Pakistan, que j'ai programmé sur les stations en langue arabe suivantes : Deutsche Welle, Radio Monte-Carlo, BBC, La Voix de l'Amérique, La Voix de La Mecque et Radio Koweït.

Cheikh Oussama écoute la radio surtout le soir, mais à chaque instant il peut être tenu informé, grâce au centre médias dont dispose al-Qaida à Kandahar, qui est équipé de téléviseurs et de lecteurs vidéo et audio modernes.

Chaque jeudi, en provenance du Pakistan, nous recevons un CD qui contient les principales informations

de la semaine écoulée. Hamza al-Ghamdi, notre émir du groupe au Tadjikistan, est le responsable de ces vidéos. C'est lui qui fondera la société de production Al Sahab sur Internet, qui diffuse aujourd'hui encore les messages audio ou vidéo du cheikh.

Cette revue de presse électronique est rédigée au Pakistan par Abou Hafs al-Cindi, qui s'occupe de tout ce qui est presse et médias pour nous là-bas. Il se rend jusqu'à Quetta, où il confie le CD à Nimmatullah, un Afghan, qui me l'apporte à Kandahar. Nimmatullah fait le trajet aller-retour chaque jour pour différents motifs : il transporte des fonds, il accompagne des blessés, il fait sortir des familles ou il fait entrer des nouveaux venus... La revue de presse est traduite en six langues – en français par un frère marocain, dans la langue de Goethe par un Allemand converti, en russe par un Sud-Yéménite, en anglais par des Égyptiens, en espagnol par un Syrien qui a vécu en Espagne et en pachtou par un Afghan.

Imprimé sur papier, son contenu est distribué le jeudi aux chefs : Oussama, Abou Hafs, le Dr Zawahiri, puis à Abou Mohamed al-Masri. Un exemplaire à Khost, un à Kaboul, un à Djalalabad... et un pour moi car ils voient que l'actualité m'intéresse. Le lendemain, un résumé de cette revue de presse est distribué à tout le monde.

En outre, chaque jour, les traducteurs écoutent la radio avant de faire un résumé des informations dans leur langue de travail.

En 1999, Ben Laden nomme Abou Anas al-Maki, alias Hassan al-Bahloul, chef du bureau des médias d'al-

Qaida. Ce dernier enregistre ou filme certains discours de Ben Laden et d'autres leaders d'al-Qaida, comme Ayman al-Zawahiri. Il doit également regarder les chaînes de télévision de différents pays pour repérer les reportages qu'il devra ensuite enregistrer au profit du cheikh. C'est à Bahloul que Ben Laden demandera d'enregistrer le message vidéo qui accompagnera l'année suivante l'opération contre l'*USS Cole* dans le port d'Aden au Yémen. Ben Laden lui précisera bien qu'il doit commencer par un verset du Coran lu par Abou Hajr al-Iraqi. Expert en agriculture, ce dernier travaille pour al-Qaida au Soudan. Il partira ensuite en Allemagne où il sera arrêté puis extradé aux États-Unis où il est aujourd'hui emprisonné.

Pour Bahloul, cette vidéo est la meilleure qu'Al Sahab produit pour gonfler le nombre de ses partisans. Il y met toute sa foi dans le djihad, toute son énergie. Elle est conçue pour réveiller l'ouma (la communauté des croyants), pour qu'elle se révolte contre l'Amérique. À son poste, Bahloul ne connaît rien des opérations d'al-Qaida. La vidéo réalisée par le martyr avant une opération suicide ne dépend pas de lui mais du comité militaire d'al-Qaida. De même, ce n'est pas lui mais Ben Laden qui s'occupe directement de la distribution de la vidéo, jusqu'à son acheminement à la chaîne de télévision panarabe Al Jazeera.

Ben Laden lui demande d'installer un programme Microsoft Windows 98 sur les ordinateurs des talibans. Ceux-ci ont besoin de la version arabe de ce programme pour leur publication *L'Émirat islamique*. Parfois, le cheikh commande à son fils Mohammed des

« vidéos spéciales », mais personne ne sait à quels événements elles sont censées se rattacher.

C'est Ben Laden en personne qui choisit le nom d'Al Sahab pour désigner la société responsable de la diffusion de ces messages d'al-Qaida.

L'instruction dans les camps d'al-Qaida

À son arrivée en Afghanistan, toute recrue doit passer par une séance d'orientation introductive, généralement donnée par le directeur des relations publiques au siège d'al-Qaida à Kandahar. Il insiste sur l'importance de la patience et sur la récompense offerte à ceux qui sauront se montrer disciplinés.

Ensuite, le djihadiste part pour un camp d'entraînement. Il commence par des cours oraux et pratiques, puis aborde la discipline, les questions administratives et les formations militaires. Il suit une première instruction (armes légères, artillerie, missiles antiaériens, topographie, premiers secours, rudiments d'explosifs), qu'il prolonge par un cours avancé de technique de la guérilla. Enfin, il termine par un exercice pratique d'attaques de cibles imaginaires. Ceux qui montrent des qualités particulières (patience et discipline notamment) sont retenus pour des cours spécialisés donnés par des hauts responsables d'al-Qaida.

À Kaboul, Saef al-Adel, par exemple, organise une session spécialisée de sécurisation face à la cible retenue. Il recrute personnellement ses élèves. Yacoub Haroun, lui, enseigne le combat rapproché et le tir à

la Kalachnikov ou au fusil-mitrailleur. Mais ses activités sont entourées du plus opaque des secrets. Personne d'autre que ses élèves, par groupe de trois ou quatre, ne connaît le contenu de ses cours. Abou Yahia al-Kini l'assiste dans ces formations.

Au camp d'al-Farouk, Abed al-Wakeel donne des cours de sabotage et de guérilla urbaine. Des cours spéciaux d'artillerie y sont également proposés par un Afghan, nommé Abdullah.

À Tarnak Farm, trois membres d'al-Qaida dirigent des « entraînements spéciaux » depuis leurs résidences. Abou Tareq al-Tunisi et Abou Khalid al-Habib sont chargés de l'instruction sur circuits électriques pour explosifs, missiles sol-air Sam-7, Stinger et anti-tank Milan. Mais Abdul Rahman al-Muhajir est le véritable expert en fabrication d'explosifs d'al-Qaida. Pour accéder aux cours de ces trois derniers, les djihadistes doivent au préalable obtenir l'accord de Ben Laden.

Pour chaque nouveau djihadiste, le livre de référence est *Étude militaire dans le djihad contre les tyrans*. Mais il y a de nombreux autres livres à lire, sur l'artillerie, la guérilla, les armes chimiques, etc. Ils ont été écrits à l'époque du djihad contre les Russes, par un comité d'experts militaires saoudiens, syriens et égyptiens. Ces ex-officiers ont quitté leurs armées respectives pour rallier al-Qaida.

Le plus célèbre d'entre eux – auteur de douze volumes intitulés *L'Encyclopédie du djihad afghan* – s'appelle Abou Bouran al-Souri. Il a déserté lorsque l'armée syrienne a massacré des milliers d'islamistes à Hama en 1982.

À Kandahar, al-Qaida dispose d'autres installations : Mujama 6 (le compound 6), situé dans la direction de l'école Bayt al-Ruman et des montagnes. Ben Laden et ses proches s'y réfugieront après les bombardements américains en riposte aux attentats de Nairobi et Dar es Salam. Située près d'une station-service, Bayt al-Ruman est une vieille école afghane transformée en institut religieux par al-Qaida. Cheikh Oussama y tient parfois des réunions avec ses disciples.

À Kaboul, al-Qaida gère la maison d'hôtes Khan Ghulam Patsheh, dans le quartier Kart Brown. Elle fait partie du château de l'ancien roi d'Afghanistan. À ma connaissance, la dernière visite que Ben Laden a faite à Kaboul (jusqu'au printemps 2001 au moins) remonte à 1999, quand il s'est rendu dans une maison fournie par les talibans, près du quartier du nouveau marché (Shaher nu). C'est un ancien hôtel de deux étages entouré d'un mur au milieu du souk.

Al-Qaida dispose également de quatre bases militaires, toutes situées en montagne, près des lignes de front. Elles portent les noms des martyrs Abou Atta, al-Baroud, Abed al-Malik et Mohanad.

Les hommes d'al-Qaida

Après ces premiers mois passés avec les principaux leaders d'al-Qaida, je peux vous les décrire.

Abou Hafs al-Masri (de son vrai nom Mohammad Attef) : l'adjoint, à l'époque, de cheikh Oussama. Chef de la branche militaire d'al-Qaida, on le surnomme *al-Komodant* (« le commandant »). C'est le seul parmi les Égyptiens que j'accepte comme chef. Abou Hafs est un guerrier, plus encore peut-être que le cheikh. Il a été blessé à une main. Cet ancien officier de la police égyptienne sait se comporter en leader, mais il cherche aussi à s'entendre avec son entourage, ce qui n'est pas le cas de tous les responsables d'al-Qaida. Abou Hafs connaît Ben Laden de longue date pour avoir participé, à ses côtés, à la guerre d'Afghanistan contre les Soviétiques dans les années 80. Pendant la bataille de Jaji, Abou Hafs a tué un officier russe avant d'appeler le cheikh par talkie-walkie pour le prévenir qu'il avait « un communiste à ses pieds ». Il a combattu ensuite en Somalie. Abou Hafs est un peu plus âgé que nous. Son expérience transpire dans son comportement avec les autres djihadistes. Ses responsabilités militaires l'obligent à une grande discrétion. Il nous arrive de ne pas le voir pendant une semaine.

Il sera tué par un bombardement américain en novembre 2001.

Saef al-Adel : l'homme en charge de la sécurité d'Oussama Ben Laden, celui qui est toujours avec lui. Responsable des archives d'al-Qaida, il est mon supérieur. Parachutiste expérimenté, Saef al-Adel a fait partie des unités spéciales de l'armée égyptienne. Il y a du respect entre nous, mais nous sommes têtus tous les deux. Les djihadistes venus de la Péninsule arabique

ne l'aiment guère, les relations entre eux sont souvent tendues. Al-Adel les menace à plusieurs reprises. Son visage est marqué par une blessure sous l'œil droit ; sa main droite aussi porte les stigmates d'une autre blessure. Il a cinq enfants.

Il fuira en Iran après le 11 Septembre.

Ayman al-Zawahiri : l'émir du groupe djihad islamique égyptien, aujourd'hui numéro deux d'al-Qaida et toujours en fuite. On le dit caché dans les zones tribales afghano-pakistanaises.

Abou Mohamed al-Masri : il prend en main le camp d'al-Farouk à la mort d'Abou Atta. Très religieux, il a étudié la théologie islamique. Il est également en charge de la région de Kaboul. Je me souviens de l'avoir vu quitter Kandahar et l'Afghanistan pour une destination inconnue, avant d'y revenir trois semaines avant les attentats de Nairobi et Dar es Salam. C'est lui le cerveau de ces premiers attentats commis par al-Qaida.

Aujourd'hui en fuite, il serait en Iran.

Hussam al-Deen : il parle avec un accent saoudien prononcé.

Il sera tué durant une bataille face aux hommes de Massoud.

Khallad, de son vrai nom Tawfiq Mohammad Ben Attash, est né en Arabie dans une famille d'origine yéménite. Il est constamment avec Ben Laden. Il est connu pour sa loyauté extrême à l'égard du chef

d'al-Qaida. Khallad a perdu une jambe durant une bataille face à Massoud. Il a reçu les premiers secours de la part d'une ONG en Afghanistan, mais la prothèse lui a causé d'autres problèmes médicaux. Il s'en est fait poser une nouvelle en Malaisie. Cheikh Oussama l'envoie en mission hors de l'Afghanistan. Il l'introduit dans son premier cercle. Khallad a une relation spéciale avec Ben Laden : nul ne lui parle comme il le fait. Khallad me confie un jour qu'« Abou Abdallah » va lui trouver une femme, ce qui représente une indéniable marque de considération de la part de Ben Laden. Khallad jouit d'une influence certaine auprès des djihadistes. Si un moudjahid désire rencontrer le cheikh en privé, il doit passer par Khallad, qui a un accès direct et rapide à Ben Laden. Khallad facilite souvent ce type de rencontre. Par exemple, Ibrahim al-Thaour rencontre secrètement le cheikh grâce à Khallad. J'ignore à l'époque qu'al-Thaour commettra l'attentat contre l'*USS Cole* avec Hassan al-Ghameri, l'émir du camp d'al-Farouk à Khost.

Khallad a au moins deux de ses frères avec Ben Laden, envoyés par leur père, Mohamed Saleh Ben Attash, qui vit aujourd'hui à Sanaa, à se lamenter sur le sort tragique de ses fils.

Khallad sera reconnu coupable d'implication dans l'attentat contre l'*USS Cole*. Il est aujourd'hui emprisonné à Guantanamo.

Mohanad al-Jadawi : un des frères de Khallad. Il a été tué en 1997 avec les talibans à Kaboul face à Massoud – c'est au cours de cette bataille que Khallad a

perdu sa jambe. Mohanad est venu en Afghanistan en 1988. Il s'est entraîné au camp de Khaldan. Il a emmené Khallad en 1994 et ses deux autres frères Omayer et Abou al-Bara en 1996. Un quatrième, Mu'ath, arrive, lui, en 1999 et s'entraînera au camp de Loghar.

Abou al-Bara : autre frère de Khallad, il est très cher au cœur de Ben Laden. Il sera arrêté au Yémen en 1999. Son père l'a envoyé en Afghanistan parce qu'il redoutait qu'il tombe dans la drogue. Il rentre en Arabie en 1997 avec son frère Omayer, avant de revenir l'année suivante en Afghanistan dans les camps de Khaldan et de Jihad Wal pour s'y entraîner. Après les attentats de Nairobi en août 1998, il obtiendra la permission de cheikh Oussama de rentrer une nouvelle fois en Arabie. Il est à Khost pendant les représailles américaines aux attentats d'al-Qaida en Afrique.
Il sera tué au combat en Somalie en 2006.

Abdul Rahman al-Muhajir : l'expert en explosifs du camp de Kandahar. Il a étudié la chimie et la géologie à l'université et donne des cours particuliers dans sa maison de Tarnak Farm. Il ne peut pas marcher très longtemps, en raison d'une insuffisance pulmonaire résultant d'une inhalation prolongée de produits chimiques. Quand il voyage à l'étranger, nul n'ignore, parmi les proches de Ben Laden, que c'est pour des raisons opérationnelles, et seulement avec l'aval du cheikh. Al-Muhajir est marié à une Égyptienne, avec laquelle il a eu deux garçons et une fille.

Il a installé son laboratoire dans l'une des pièces de sa maison. Beaucoup de frères évitent d'entrer chez lui, de peur d'une explosion accidentelle, comme cela a failli arriver en 1999. Al-Muhajir avait emmené sa femme enceinte en consultation dans un hôpital à Kaboul. En leur absence, deux enfants d'un responsable d'al-Qaida ont pénétré dans son laboratoire par une fenêtre ouverte. Un proche de Ben Laden qui passait par là a entendu des rires à l'intérieur. Connaissant le lieu, il est entré et a découvert les deux enfants en train de jouer avec des tubes à essai.

Al-Muhajir quittera Kandahar un mois avant les attentats de Nairobi et Dar es Salam pour y revenir une semaine avant.

Il sera tué en Afghanistan.

Abou Omar al-Masri : en charge de la maison d'hôtes de Kaboul, mais également responsable de l'achat des fournitures pour les lignes de front en raison de ses activités passées de comptable. Il est membre du djihad islamique égyptien, avant de rejoindre al-Qaida en 1998.

On ignore aujourd'hui où il se trouve.

Abou Khalil al-Madani : ce vétéran a combattu avec Ben Laden au cours de la bataille de Jaji à la fin des années 80 contre les Soviétiques ; il accompagne ensuite le cheikh au Soudan puis en Afghanistan. La peau mate, du même âge environ que Ben Laden, al-Madani travaille dans la ferme du chef d'al-Qaida.

À ce jour, son sort est inconnu.

Shaker al-Masri : c'est lui qui appelle à la prière à la mosquée du camp, où il vit avec sa famille.
Il trouvera la mort à Kandahar.

Abou Assem al-Maghrebi : en charge des questions de sécurité secondaires autour de Ben Laden. Il est avec lui depuis le début des années 90 au Soudan. Abou Assem vit au camp, mais avant d'assumer cette tâche il était en charge des fermes de Ben Laden, et notamment de la production de blé dans les champs près de l'aéroport de Kandahar.
Arrêté fin 2001 en Afghanistan, il est aujourd'hui emprisonné au Maroc.

Aws al-Madani, alias al-Hassan : il a vingt-sept ans à l'époque, la peau mate, les cheveux frisés et noirs, le visage rectangulaire et quasiment imberbe. Arrivé en 1997 à Kandahar, il épouse une fille de Ben Laden à l'âge de quatorze ans.
Il sera tué à Kandahar.

Abdullah al-Halabi, alias Abou Hussein : il est également marié avec une fille de Ben Laden, âgée alors de quinze ans. Il a une longue barbe noire et la peau blanche. Il voyage fréquemment à l'étranger pour le compte du cheikh. Venus ensemble en Afghanistan, al-Hassan et Abou Hussein sont de bons amis, qu'Oussama Ben Laden aime beaucoup.
On ignore où il se trouve actuellement.

Abed al-Aziz al-Maki : instructeur au camp d'al-Farouk, il est très apprécié par Ben Laden.
Il sera emprisonné à Guantanamo.

Ahmad al-Hada, surnommé « l'Oncle » : il est âgé, mais il tient à faire les exercices comme les plus jeunes. Il est instructeur au camp d'al-Farouk en 1999. Al-Hada est gêné de me voir parce que je lui ai demandé la main d'une de ses filles, qui a refusé de m'épouser. Il reste cinq mois en Afghanistan, où il envoie trois de ses enfants.
Il vit aujourd'hui à Sanaa.

Yacoub al-Dusari : il assiste Abou Hafs au comité militaire d'al-Qaida. Il offre un entraînement spécial et ultrasecret à certains membres de l'organisation. Il parle anglais, français et arabe. Al-Dusari vient des Comores.
Il sera tué en Somalie en 2008.

Saed al-Masri : il supervise la communication pour Ben Laden à Kandahar. Son bureau est dans le même bâtiment que le comité militaire. La trentaine, barbe frisée, il porte d'épaisses lunettes.
Aux dernières nouvelles, il serait en Iran.

Sakr al-Jadawi, alias Salem Khamdane : il sert longtemps de chauffeur au cheikh. Ben Laden veut que Khamdane et moi-même nous marions au Yémen avec deux sœurs.
Après avoir été emprisonné six ans à Guantanamo, il vit aujourd'hui à Sanaa.

Abdel Hadi al-Iraqi : en charge des lignes de front en Afghanistan. Cet ancien de la garde républicaine irakienne réside à Kaboul.

Appréhendé par la CIA en 2006 alors qu'il se rendait en Irak, il est aujourd'hui emprisonné à Guantanamo.

Suhaib al-Amriki : l'Américain qui s'est converti à l'islam. Il étudie à l'institut religieux de Kandahar, dirigé par Abou Hafs. Calme, il parle peu et est toujours en compagnie d'Ouzbeks et de Turkmènes. Entraîné au camp de Khaldan, Suhaib al-Amriki réside à la maison d'hôtes de Kaboul. Il combat les troupes de Massoud en première ligne aux côtés des talibans. Son passeport a été invalidé par le consulat américain à Peshawar, et si je me souviens bien son prénom est Chris.

Il est toujours en Afghanistan.

Salman al-Mauritani : il est instructeur à l'institut religieux. Il enflamme les foules quand il parle du martyr, tout le monde alors veut devenir kamikaze.

Il sera tué à Kandahar.

Abou Khabab al-Masri : il dirige un camp à Duranta où il cherche à fabriquer des gaz poisons et des armes chimiques. Ben Laden ne soutient pas son combat, car il croit que « les risques sont supérieurs aux bénéfices ». Abou Khabab teste des formules chimiques en vue de fabriquer des explosifs tel le TNT, mais pour Ben Laden : « D'ici qu'il réunisse les ingrédients pour obtenir une cuillerée à café de TNT, on peut en

acquérir sur le marché un plein camion. » Son camp sera fermé début 2000.

Il sera tué au Pakistan après le 11 septembre 2001.

La planification d'une opération terroriste

La planification d'opérations de l'ampleur des attentats contre l'*USS Cole* et du 11 Septembre nécessite de nombreuses réunions et sessions préparatoires. En tant que chef du comité militaire, Abou Hafs al-Masri supervise ces rencontres. Derrière cheikh Oussama et Abou Hafs, les autres commandants militaires d'al-Qaida, notamment Saef al-Adel et Abou Mohammed al-Masri, sont associés aux stratégies de préparation des attentats. Yacoub al-Dusari les assiste pour les détails.

Ben Laden rencontre aussi le conseil consultatif pour discuter de toutes les phases du plan, en vue de l'attentat et de ses implications. En tant que membres de la shura, le Dr Ayman al-Zawahiri, cheikh Saed al-Masri et Abou Hafs al-Mauritaani sont également consultés.

À cette époque, Ben Laden et Abou Hafs sont les cerveaux opérationnels d'al-Qaida, et donc les véritables planificateurs des attentats. Mais Abou Hafs ne peut donner de consignes opérationnelles qu'après avoir reçu le feu vert de Ben Laden. Il est absolument impossible pour Abou Hafs ou pour Khallad d'exécuter une mission sans l'accord préalable d'« Abou Abdallah ». Tous les attentats perpétrés au nom d'al-Qaida doivent être approuvés par Ben Laden.

Dans une opération d'envergure, le rôle d'agents opérationnels comme Khallad consiste d'abord à motiver ceux qui ont été sélectionnés pour la mission. Étant l'un des plus jeunes hauts responsables d'al-Qaida, Khallad ne peut pas faire partie de l'équipe restreinte qui participe à la planification d'une opération. Il lui est demandé, en revanche, de se rendre à l'étranger pour faciliter l'attentat, c'est-à-dire fournir des passeports aux exécutants, distribuer les fonds nécessaires à l'opération et relayer les instructions données par la direction centrale.

Avant une importante opération, les associés de second rang de Ben Laden sont informés des raisons pour lesquelles telle cible a été retenue. Ainsi, avant les attentats de Nairobi et Dar es Salam, cheikh Oussama leur expose les trois raisons suivantes : il s'agit de riposter à l'opération militaire américaine « Restore Hope » en Somalie, qui a fait de très nombreux morts musulmans ; le Kenya est une base de soutien à John Garang, le chef de la rébellion au régime islamiste soudanais ; enfin, Nairobi est le centre névralgique du renseignement américain en Afrique de l'Est.

En principe, Ben Laden reçoit des informations avant chaque attentat suicide de grande ampleur, exécuté par al-Qaida ou tout autre groupe qu'il finance. En Afghanistan, l'organisation dispose d'un réservoir de jeunes prêts à mener des missions suicides au nom de Ben Laden. Je le sais, mais j'ignore qui est candidat pour telle ou telle opération précise.

Il arrive à Ben Laden de s'opposer à des attentats, pour ne pas s'aliéner l'opinion publique des pays où

ceux-ci doivent avoir lieu. Il annule ainsi des opérations prévues à Sanaa, contre les tours de Dubai et dans le métro du Caire. À Sanaa, un complexe où vivent des Britanniques devait être visé. En 1999, certains avaient également planifié d'attaquer simultanément les ambassades de France, des États-Unis, de Cuba, d'Italie et du Royaume-Uni à Sanaa. Ben Laden dit :

– Pourquoi voulez-vous attaquer l'ambassade de Cuba ? Cuba n'a rien contre nous, c'est une opération inutile ! En plus, ces ambassades se trouvent dans des quartiers où vivent des civils, et des Yéménites peuvent mourir.

Le complexe d'habitations des Britanniques, qui se trouve à Hadda, est entouré de maisons occupées par des civils, et il est impossible de cibler le complexe sans porter atteinte au voisinage.

Un jour, al-Zarqaoui décide de cibler la prison centrale à Amman, siège du service de renseignements jordaniens, mais Ben Laden l'en empêche, parce que cette prison se trouve dans un grand bâtiment.

– Dans la prison, il y a des prisonniers islamistes ! lui lance « Abou Abdallah ».

Une fois, cheikh Oussama remercie Dieu d'avoir fait échouer une opération en Arabie. Un groupe qui se réclamait d'al-Qaida avait décidé d'acheter des missiles antiaériens Sam-7 pour les acheminer à La Mecque, mais aucun avion ne survole les lieux saints, seuls les hélicoptères de la sécurité civile ! Heureusement, ses auteurs ont été arrêtés en chemin par les autorités saoudiennes. Ben Laden n'était pas au courant, mais il ne

peut tolérer qu'une attaque ait lieu à l'intérieur du territoire sacré de La Mecque :

– Tu es fou ! On a déclenché cette guerre pour défendre La Mecque !

En fait, les personnes qui ont planifié cette opération ne faisaient pas partie d'al-Qaida.

Ces différents attentats n'ont pas eu lieu pour la seule raison que Ben Laden n'a pas donné son accord à leurs auteurs quand ils sont venus lui soumettre leurs projets. Le comité militaire d'al-Qaida n'est pas au courant de ce type de décisions. Ses membres ne les découvrent qu'après que Ben Laden lui-même leur apprenne qu'il a mis son veto.

Pour les attentats prévus au Yémen, les plans n'étaient pas encore très avancés. En revanche, à Dubai des jeunes avaient déjà repéré les cibles à frapper, collecté des informations sur les tours, et même choisi l'endroit où devaient exploser les voitures piégées ; très enthousiastes, ils sont ensuite venus en Afghanistan pour proposer leur opération à Ben Laden, qui a refusé.

Les armes d'al-Qaida

Dans une montagne proche du camp de Sharsiab, à Kaboul, al-Qaida a creusé un tunnel de 7 kilomètres de long, dans lequel sont entreposées de grandes quantités de munitions et d'équipements. Régulièrement, des camions accèdent à ce tunnel pour y livrer des pièces.

En quittant l'Afghanistan, à la fin des années 80, les troupes soviétiques ont laissé pour les troupes afghanes

de nombreux armements, qui ont ensuite été récupérés par les factions de la guerre civile, les talibans et al-Qaida. Cela explique l'importante quantité d'armes soviétiques dans l'arsenal d'al-Qaida, que je détaille ci-dessous. Mais on y trouve également des armes occidentales, qui ont été livrées à nos ennemis autour du commandant Massoud ou du général Dostom, avant qu'al-Qaida ne parvienne à mettre la main dessus.

Tout d'abord, les armes dites d'infanterie que possède al-Qaida.

1) Les armes de poing :

– L'AKS-74U : la version compacte du fusil d'assaut connu sous le nom de Kalachnikov. Ce pistolet-mitrailleur de calibre 5,45 mm est l'arme personnelle d'Oussama Ben Laden.

– Le HK MP5 : un pistolet-mitrailleur de modèle 5 de fabrication allemande, mis en service dans les années 60. D'un calibre de 9 mm, il arme uniquement al-Qaida.

– L'UZI : un autre pistolet-mitrailleur, de calibre 9 mm, développé par Israël à partir de 1948, et très répandu sur les champs de bataille. Seul al-Qaida en détient en Afghanistan.

2) Les fusils d'assaut :

– La Kalachnikov AK-74 est la plus répandue parmi les djihadistes. Nous l'appelons en arabe *aly* (pour « automatique »).

– Le Dragunov 7.62 : un fusil de précision adopté par l'URSS dans les années 60 pour équiper ses snipers.

Présente en Afghanistan dans une version moderne avec une crosse repliable, cette arme utilise les mêmes munitions que la Kalachnikov.

– Le HK G-3 : on appelle ce fusil d'assaut allemand le G3. Il est très répandu au Pakistan et en Iran.

– Le M 16 : fusil-mitrailleur américain, de calibre 5,56 mm.

– Le Barrett : une arme américaine de tireur d'élite qu'on appelle le sniper américain. Al-Qaida en possède plusieurs pièces dans son arsenal, pas les talibans. Le Barrett tire les mêmes munitions que la Douchka, la mitrailleuse ex-soviétique utilisée par de nombreuses guérillas à travers le monde. Nous en avons perdu deux durant une bataille face aux troupes de Massoud. Nous l'apprécions pour sa capacité à pénétrer des blindages légers et sa portée, entre 1,5 et 2 kilomètres.

– Le lance-grenades *tramblum* (« tremblement »). Al-Qaida a développé cette technique, qui permet à une grenade à main montée à l'extrémité du canon d'une Kalachnikov de profiter du tir simultané d'une munition à blanc ; la grenade se retrouve ainsi projetée jusqu'à 300 mètres. En arabe, cette technique est appelée *kasat al-ganabel*, « le bec à grenades ».

– Le lance-grenades automatique de 30 mm (Naryn-jack). Les membres d'al-Qaida le considèrent comme une arme particulièrement efficace. À l'origine, ce lance-grenades était monté sur des hélicoptères soviétiques. Nos experts militaires ont proposé d'augmenter la capacité de son boîtier d'alimentation à soixante-quinze grenades au lieu de trente.

– Le lance-grenades de 40 mm de type BG 15, monté sur arme légère, en particulier la Kalachnikov.

3) Les armes légères d'appui :

– Le lance projectiles Lacroix, « le serpent » (*tho'aban* en arabe) : utilisé pour se frayer un chemin dans les champs de mines. Al-Qaida et les talibans en sont équipés.

– Le lance-roquettes multiples Katioucha calibre 122 mm. Souple, on peut le monter sur un pick-up ; idéal pour une guérilla.

– Le lance-flammes portable M2A1-7, appelé « dragon » (*al-thanin* en arabe). Seul al-Qaida possède cet armement de fabrication américaine, conçu pour projeter un liquide enflammé.

4) Les armements lourds servis par un équipage ou une équipe :

– La mitrailleuse type 80 de calibre 7,62 mm. Cette Kalachnikov est détenue à la fois par al-Qaida et les talibans.

– La mitrailleuse antiaérienne type 77 de calibre 12,7 mm, appelée tout simplement 12,7. Seul al-Qaida en possède.

– La mitrailleuse antiaérienne type 75-1 de calibre 14,5 mm, *mim ta* et *zukik* en arabe, qu'al-Qaida et les talibans détiennent.

– La mitrailleuse moyenne SQM de calibre 7,62, la « Douchka Maghawir ». Al-Qaida et les talibans possèdent la dernière version de cette arme de fabrication soviétique.

– La mitrailleuse légère SQM de calibre 7,62. Al-Qaida utilise le chargeur de soixante-quinze munitions avec cette arme.

– Les mitrailleuses légères PKM et PKB de calibre 7,62, utilisées aussi bien par al-Qaida que par les talibans.

– La mitrailleuse lourde KPV de calibre 12,5 mm.

5) Les armes antichars :

– Le lance-roquettes RPG 7 portable, largement utilisé tant par al-Qaida que par les talibans.

– Le RPG 18, arme anti-blindage légère, qui équipe uniquement al-Qaida. L'organisation détient également une version américaine, Law M 72.

– Le missile guidé antichar Sagger (*saqr* en arabe, qui veut dire « faucon »).

– Le missile antichar à courte portée Eryx, utilisé contre les blindés, les fortifications et les véhicules. Malgré sa taille réduite, il est efficace selon les militaires d'al-Qaida[1].

– L'arme antichar portable Milan[2] : Seuls les combattants d'al-Qaida utilisent cette arme et d'autres de la même famille contre les forces d'Ahmed Shah

1. Il s'agit d'un missile moderne de fabrication franco-canadienne construit par MBDA (Matra BAE Dynamics Alenia), groupe industriel du secteur de l'aéronautique et de la défense.

2. Utilisable de jour comme de nuit, le missile d'infanterie léger antichar Milan a fait au début des années 60 l'objet d'un développement franco-allemand dans le cadre du programme Euromissile. En Afghanistan, la France en a secrètement livré aux hommes du commandant Massoud.

Massoud. Nous espérons qu'ainsi nos ennemis ne nous attaqueront pas à l'aide de chars et de véhicules blindés. Les instructeurs sur ce système d'arme sont Abou Tareq al-Tunisi et Abou Khalid al-Habib. Ils forment aussi les combattants sur Stinger. La formation s'effectue aux domiciles des deux instructeurs, dans le camp d'al-Qaida à Kandahar.

– Le RBS 56 « Bill », un missile antichar de portée moyenne de fabrication suédoise. Seul al-Qaida en possède en Afghanistan.

– L'arme légère antichar LAW 80 de calibre 64 mm. Comme nous n'en avons que très peu, nous les réservons pour les entraînements.

– Le RBR M80 LAW, calibre 64 mm, construit dans l'ex-Yougoslavie, est utilisé seulement par al-Qaida.

– Le missile guidé antichar 9M14P1, identique au Sagger.

6) Les mortiers :

Al-Qaida et les talibans possèdent dans leur arsenal des mortiers de calibres allant de 45 à 240 mm, c'est-à-dire de toute la gamme de ces armes, du plus léger au plus lourd. Al-Qaida utilise surtout des mortiers de 45 à 120 mm, en incluant des véhicules porteurs variés. C'est une arme très mobile, transportable par un djihadiste à pied.

7) Les grenades à main

Al-Qaida et les talibans détiennent de nombreux types de grenades à main russes. Les deux organisations possèdent également des « petites » grenades chi-

noises (ou grenades à percussion), qui explosent au contact. Parmi celles-ci, il convient de signaler la grenade antichar RKG 3, qu'on utilise avec un petit parachute lui permettant, après lancement, de se poser sur la coupole du char.

8) Les engins pyrotechniques

Nous utilisons des fusées éclairantes à panache blanc et parachute, actionnées par un fil tendu au préalable et associé à la fusée, et qui nous sert de signal d'alerte.

9) Les bombes à sous-munitions

Une bombe à sous-munitions est un conteneur transportant de nombreuses autres bombes, de taille plus réduite, dites « sous-munitions », pour disperser ou libérer des sous-munitions explosives [1].

Les talibans en détiennent dans leurs dépôts. Ils utilisent occasionnellement des aéronefs pour en larguer sur les forces d'Ahmed Shah Massoud.

Al-Qaida détient également différents systèmes d'armes antiaériennes.

1) Les armements sol-air portables :

– AL-RBO et AL-RBS : ces missiles sol-air de fabrication suédoise, basse altitude RPS 70, sont détenus à la fois par al-Qaida et les talibans dans plusieurs endroits d'Afghanistan.

1. L'ONU estime qu'il en reste plusieurs milliards éparpillées sur différentes zones de conflit à travers le monde.

– Le missile sol-air britannique Shorts Blowpipe[1], que nous appelons « Blops », est utilisé comme arme à la fois antiaérienne et antipersonnel. Ils sont stockés à Kandahar, et vraisemblablement à Kaboul, mais je n'en suis pas certain. Je ne sais pas si les talibans en possèdent.

– Les missiles SA 7a et SA 7b sont massivement présents en Afghanistan et dans les stocks aussi bien d'al-Qaida que des talibans. La sécurité rapprochée d'Oussama Ben Laden dispose de ce type de missile portable léger, tirable à l'épaule par un seul homme.

– Les missiles américains Stinger ont été stockés au camp de Jihad Wal. Ben Laden en dispose pour sa protection, mais nous manquons de batteries de rechange. En fait, je n'en ai jamais observé durant mes trois années passées en Afghanistan auprès du cheikh[2].

2) Les systèmes d'arme antiaériens autotractés :

Il en existe de nombreux types dans tout l'Afghanistan ; ceux qui suivent sont les plus courants.

---

1. Ils sont utilisés pour la première fois pendant la guerre des Malouines, et aujourd'hui conçus par Thales Air Defence. Les Occidentaux en ont retrouvé dans certaines caches d'armes en Afghanistan.

2. Au milieu des années 80, la CIA en avait distribué aux moudjahidine afghans et arabes qui luttaient contre les troupes soviétiques qui occupaient le pays, car ses derniers faisaient un grand usage des hélicoptères de combat et de l'appui feu aérien, dévastateur dans les rangs des moudjahidine. Mais si l'opération fut un réel succès, de nombreux Stinger se retrouvèrent bientôt disponibles chez les trafiquants d'armes, alimentant ainsi la crainte de les voir tomber entre les mains des terroristes. Pour autant, aucun tir de missiles Stinger n'a été répertorié depuis longtemps en Afghanistan.

– Un système « similaire » au missile basse altitude Norinco Pl9, que seuls les talibans possèdent à Kaboul et Kandahar.

– Le système SA 6, monté sur véhicules ZIL 136, est dans les stocks des talibans en tant que reliquats du régime communiste. Les lieux, la qualité de ces systèmes et leur disponibilité opérationnelle ne me sont pas connus.

– Le système de missiles antiaériens SA 10 : les talibans en disposent à Kaboul. Ils les ont récupérés en 1998, après la conquête de Mazar-e Charif. Les Soviétiques en ont équipé leurs ennemis regroupés autour du général Dostom. J'ignore leur efficacité opérationnelle.

– Le missile ex-soviétique SA 11 a été utilisé à Kaboul et équipe uniquement les talibans. Ces missiles ont été, là encore, récupérés après la prise de Mazar-e Charif par les talibans.

– SA 12[1] : les talibans ont saisi ces missiles durant l'occupation de Mazar-e Charif.

3) Les mitrailleuses antiaériennes tractées :

De nombreux systèmes ont été observés dans tout l'Afghanistan.

– La mitrailleuse chinoise Norinco 12,7 mm antiaérienne (en affût de quatre mitrailleuses), appelée

1. C'est une famille de systèmes entièrement et réellement mobiles car conçus pour protéger des attaques aériennes les divisions blindées et les unités d'infanterie motorisée ex-soviétiques, véhicules associés à roues ou chenillés.

« Douchka Maghawir ». Équipée d'un appareil de visée de nuit, elle est utilisée en Afghanistan en tant qu'arme à la fois antiaérienne et antipersonnel, par les combattants d'al-Qaida et les talibans.

– La mitrailleuse légère antiaérienne de calibre 25 mm Norinco, détenue tant par al-Qaida que par les talibans. Ben Laden en possède à Kandahar.

– La mitrailleuse antiaérienne de 12,7 mm, en affût de quatre armes, est entre les mains des talibans, dans sa version tant ex-soviétique que chinoise, positionnée autour de l'aéroport de Kandahar.

4) Les systèmes de missiles sol-air statiques ou tractés :

– Le SA 3 monté sur camion ZIL 131. Les talibans se sont emparés de ces systèmes d'armes de fabrication soviétique pendant leur prise de Mazar-e Charif. On a pu les voir en exhiber lors de parades militaires.

– J'ai observé à Kandahar des systèmes analogues en apparence au missile SA 5, mais je ne peux assurer qu'il s'agissait de ce missile de fabrication soviétique à longue distance, destiné à la défense contre les bombardiers stratégiques. De la même façon, j'ai entendu parler du déploiement du missile SA 2, guidé par radar, mais je ne l'ai pas constaté de mes propres yeux.

5) Les radars :

– Observés dans les régions de Loghar, Khost, Kandahar et Kaboul, des radars ont été installés, semblables aux antennes de 34 mètres (de fabrication alle-

mande) montées sur des mâts télescopiques installés sur camions.

– Des systèmes de missiles comportant des radars (antennes tournantes) ont souvent été observés en activité opérationnelle dans les régions de Kaboul et de Kandahar[1]. Je dois toutefois préciser que je ne suis pas familier des radars.

Ces armes de feu nous donnent un avantage important sur les combattants afghans : par peur de mourir brûlés, ceux-ci redoutent les mines, les grenades à main et les lance-flammes. Les djihadistes arabes, eux, n'affichent pas de telles craintes. La peur de mourir par le feu est une superstition qui se transmet de génération en génération en Afghanistan. Les membres d'al-Qaida en profitent dans leurs combats face aux troupes de Massoud : le seul fait d'utiliser des lance-flammes fait reculer les forces de ce dernier. Mais les talibans montrent la même crainte du feu. Nous tournons parfois ces peurs en dérision.

Je ne dispose d'aucune preuve de discussion, de savoir-faire ou d'opérations menées par les membres d'al-Qaida comportant l'utilisation d'armes nucléaire, biologique ou chimique. Toutefois, tous les proches collaborateurs d'Oussama Ben Laden et de nombreux moudjahidine connaissent l'existence et l'emplacement d'un complexe nucléaire au Turkménistan, à proximité

1. Selon des experts, les radars mentionnés par Nasser al-Bahri correspondent vraisemblablement aux radars des sites de tir sol-air par les armes antiaériennes dont disposent al-Qaida et les talibans.

de la frontière afghane, dans la ville d'Ashkabad. Les membres d'al-Qaida font aussi couramment allusion à une base de missiles capables d'emporter des charges nucléaires au Turkménistan, près de la frontière nord de l'Afghanistan. Imaginez que les talibans s'emparent un jour de cette base, tout deviendrait possible pour eux et leurs alliés al-Qaida !

Même si certaines des armes de l'organisation ne sont certainement plus opérationnelles aujourd'hui, faute de pièces de rechange ou de batteries, cet arsenal démontre une réelle cohérence, notamment en ce qui concerne les armes d'infanterie, légères et lourdes.

10

Été 1998 : les premiers attentats

Je suis le garde du corps d'Oussama Ben Laden depuis un mois quand les attentats de Nairobi et Dar es Salam frappent, le 7 août 1998, les ambassades américaines dans ces deux capitales africaines [1].

La nuit précédente, Abou Hafs al-Masri s'adresse aux frères arabes depuis la mosquée du camp à Kandahar. Il lit une liste de noms : il s'agit de ceux qui doivent être évacués immédiatement avec leurs familles. Les familles concernées vont se refugier dans des maisons secrètes à Kandahar, choisies par al-Qaida. À 7 heures du matin, les principaux leaders de l'organisation évacuent à leur tour le camp pour un endroit qui nous est alors inconnu. Parmi eux, cheikh Oussama, Abou Hafs al-Masri, Ayman al-Zawahiri, Saef al-Adel et cheikh Saed al-Masri. C'est étrange de voir tous ces responsables quitter le camp, au volant de leurs voitures avec

1. Au Kenya, 213 tués, dont 12 Américains, et 4 500 blessés ; en Tanzanie, 11 tués et 855 blessés.

leurs familles à l'arrière. Ben Laden n'emmène avec lui qu'une poignée de gardes, pour ne pas attirer l'attention. Les attentats auront lieu trois heures plus tard, à 10 h 30 et 10 h 39, un vendredi.

Lorsque Saef al-Adel revient me voir dans la matinée, je lui demande :

– Qu'y a-t-il ?

– Des mesures de prévention ! Vous allez peut-être recevoir le premier coup !

– OK. On attend.

Ben Laden se retrouve dans une maison secrète voisine de celle du mollah Omar dans la ville de Kandahar. Il n'est entouré que de quelques responsables. Ne restent au camp qu'une quarantaine de djihadistes arabes et afghans. Saef al-Adel me charge de creuser des tranchées tout autour de l'enceinte, notamment près des postes des gardiens. Il me dit que les Américains vont nous bombarder.

– Tu seras l'émir général de toute cette zone.

– De tout le camp ?

– Oui, c'est comme ça !

Vers 13 heures, un flash d'informations de la radio du Koweït annonce les deux attentats de Nairobi et Dar es Salam. Puis, deux heures plus tard, Khalifa al-Masri, un Égyptien, nous confirme les faits et vient nous avertir qu'Oussama a « frappé » le Kenya et la Tanzanie. Il baise le sol pour remercier Dieu. Quant à moi, je me remets à écouter des radios internationales : il ne faut pas perdre de vue les ripostes américaines. J'ordonne aux jeunes de creuser des tranchées-barils, c'est-à-dire des sortes de puits étroits d'1,80 m de

profondeur dans lesquels une personne peut se glisser. La nuit suivante, certains d'entre nous dorment à la belle étoile.

Trois jours après les attentats, je reçois un appel radio de Kandahar : je dois aller voir Ben Laden.

– Abou Jandal, tu es prêt ?

– Bien sûr que je suis prêt, cheikh !

– Choisis deux jeunes, il va y avoir une opération.

Je choisis Hamam al-Saydi, un Égyptien, et Moua'ad al-Saanani, un Yéménite. Ben Laden ajoute :

– Vous allez intervenir dans un camp américain où il y a des dizaines de soldats et vous n'allez pas en revenir.

– Alors, cheikh... j'ai enfin mon rendez-vous avec le paradis !

Mais le soir, Ben Laden change de plan et me demande :

– Ta valise est toujours prête ?

– Oui.

– Alors viens avec moi !

Je comprends que l'opération contre le camp américain est annulée. Je n'ai pas le temps d'être déçu. Je reste auprès de lui : c'est le principal. D'autant qu'après les attentats, Ben Laden va insister pour que Salem Khamdane, Fayyad al-Madani, Mu'awiyah al-Madani et moi-même soyons ses gardes du corps personnels.

Quelques jours plus tard, en feuilletant *Al-Sharq Al-Awsat*, un journal arabe publié à Londres, je reconnais al-Baloushi, un djihadiste saoudien, présenté comme l'un des participants à l'attentat de Nairobi mais qui en

a réchappé. La première fois que je l'ai rencontré, c'était un an plus tôt à Djalalabad avec le cheikh. Al-Baloushi adore Ben Laden. Ce dernier et moi-même le considérons comme un combattant de première catégorie, qui a livré bataille aux côtés des talibans contre les troupes du commandant Massoud. Très pieux, al-Baloushi, de son vrai nom Mohammed Rashid al-Awahli, est capable de réciter le Coran par cœur. J'ai développé une relation de proximité avec lui[1].

Je connais bien les deux kamikazes de l'attentat de Nairobi. Abou Obeydah al-Maki, de son vrai nom Jihad Mohammad Ali al-Harazi, faisait partie de mon groupe de djihadistes pour le Tadjikistan en 1996. Je l'appelais familièrement Jawa, parce qu'il ressemblait à un Indonésien. Il était proche d'Abdel Rahim al-Nashiri. Fin 1997, Obeydah al-Maki avait quitté l'Afghanistan pour une destination inconnue. Le second kamikaze, on l'appellait Ahmad Abdallah l'Allemand, un Égyptien qui ressemblait à un Allemand et qui vivait au camp de Khost, où il entraînait les recrues au maniement des explosifs. Il apparaît sur les images de la chaîne de télévision américaine ABC lorsque celle-ci est venue interviewer Ben Laden, un mois avant l'attentat de Nairobi. Je l'ai rencontré en 1997 lorsque Ahmad instruisait des aspirants djihadistes à Khost. Pour l'anecdote, Ahmad enrageait quand il entendait d'autres djihadistes ironiser sur sa morale et son goût supposé pour les jeunes enfants. La dernière fois que je l'ai vu, c'était

1. Il est aujourd'hui emprisonné aux États-Unis.

encore à Khost, lorsque Ben Laden l'a raccompagné jusqu'à sa voiture, avant son départ pour l'Afrique de l'Ouest. Mais j'ignorais où il se rendait.

Quelques jours après les attentats, j'accompagne Ben Laden et la direction d'al-Qaida à Khost. Notre convoi se compose de trois Hilux Trucks. Je suis dans la voiture du Dr Zawahiri, Saef al-Adel, dans celle de Ben Laden, et Abou Hafs, dans la troisième. Pour des raisons de sécurité, chaque leader occupe une voiture différente. Hamza al-Ghamdi, Abdel Rahim al-Nashiri, le Jordanien, Abou Tourab, un interprète du cheikh, Saad et Abdelrahmane, ses fils, et quelques autres djihadistes font également partie du voyage. Arrivé au carrefour de Wardak, le cheikh nous demande sur son talkie-walkie :

– Qu'en pensez-vous, les jeunes ? On se dirige vers Khost ou Kaboul ?

Nous préférons la capitale afghane :

– Allons à Kaboul. Là-bas, avec les combats qui s'y déroulent, nous serons plus près de Dieu.

– C'est une bonne idée ! répond Oussama.

En optant pour Kaboul, sans le savoir, nous venons d'éviter un malheur à al-Qaida. En effet, vingt-quatre heures plus tard, les Américains bombardent Khost, en représailles aux attentats de Nairobi et Dar es Salam. Un espion les a informés de notre départ. Nous le démasquerons à notre retour. Il s'agit de l'un des deux cuisiniers afghans de Ben Laden. Nous avons emmené l'autre, Mourad, avec nous. Il nous racontera avoir confié à son frère, sans arrière-pensée, qu'il devait

accompagner la direction d'al-Qaida à Khost. Le frère a alors averti les Américains que notre convoi se dirigeait vers Khost. Si nous y étions allés comme prévu, il est probable que la direction d'al-Qaida aurait été décimée dans les bombardements américains.

Pendant le voyage entre Kandahar et Kaboul, nous écoutons les bulletins d'informations qui nous apprennent le nombre très élevé de victimes civiles. Pendant les pauses, je demande des explications au cheikh :

– Est-ce qu'on avait besoin d'un aussi grand nombre de victimes ?

Ben Laden rigole :

– Abou Jandal ! On a déjà lancé un communiqué, et on a averti le monde entier de ce qui arriverait aux amis des Américains.

Il fait allusion à sa déclaration de guerre contre les Américains un an auparavant. Il poursuit :

– Nous ne sommes pas responsables des victimes, à partir du moment où on a averti les pays.

– Et les musulmans ?

– On a bien choisi l'instant, parce que le vendredi, à cette heure, les musulmans sont tous dans les mosquées en train de prier.

Je connais bien Nairobi, je m'y suis rendu pendant mon séjour en Somalie, deux ans plus tôt. Je sais qu'il y avait nécessairement beaucoup de musulmans près du lieu de l'attentat. Mais Oussama insiste sur l'impossibilité de maîtriser tous les effets collatéraux d'une telle opération.

– Lorsque les Américains ont bombardé Hiroshima et Nagasaki, penses-tu qu'ils avaient contrôlé tous les effets collatéraux ?

– Je suis d'accord avec toi. Mais sommes-nous comme les Américains ?

– Ce que tu dis est vrai. Les jours à venir apporteront la réponse exacte à ta question.

– Non, je n'attends pas, je veux que tu me répondes maintenant ! On a tué douze Américains à Nairobi et près de deux cents Kényans.

– Combien sont les victimes des Américains en Irak et en Palestine ? Beaucoup plus !

– Oui, tu as raison, mais les lois de la guerre, chez nous, sont différentes de celles des Américains !

– Oui, mais le temps te fera comprendre, Abou Jandal.

– Ce qui est arrivé, c'est du passé. Tu seras responsable de cela dans l'au-delà, et moi j'en porte aussi la responsabilité, parce que je suis impliqué avec toi.

Cheikh Oussama me répond alors du tac au tac :

– Tu seras impliqué quand tu seras membre d'al-Qaida !

Et au fond de moi, je me dis : « Mais de quel droit parles-tu ainsi à Oussama Ben Laden ? » Je n'ai même pas encore prêté serment au cheikh, je n'appartiens pas officiellement à al-Qaida.

Peu après, Saef al-Adel me rappelle que pendant la première évaluation il a écrit : « Abou Jandal embêtant »... un euphémisme ! Je suis le seul à protester. Les autres me disent :

– Mais tu es fou ! Tu critiques cheikh Oussama !

Je réponds :

– Attention, il n'est pas prophète. Aucune inspiration du ciel ne descend sur lui. Le devoir d'un musulman est de conseiller son frère ; et moi, en lui posant des questions, je le conseille.

Lorsque nous arrivons à Kaboul, les informations nous apprennent que les Américains viennent de bombarder les casernes d'al-Qaida à Khost. Cheikh Oussama sort de la maison où il vient de descendre ; je lui cours après, les voitures me suivent et on l'emmène dans une autre maison secrète.

Cheikh Oussama est convaincu que les Américains vont également bombarder sa maison. Mais curieusement, pendant cette période de tension, la sécurité autour de lui se fait plutôt discrète, pour ne pas éveiller l'attention. Nous sommes huit gardes à veiller sur lui. Nous ne le quittons pas un seul instant. Zawahiri et Abou Hafs al-Masri occupent la même pièce qu'Oussama et nous, nous sommes en faction dans le couloir, ou à côté de la porte. Je dors mon arme à la main, le fameux révolver que Ben Laden m'a confié pour le tuer en cas d'encerclement par les Américains.

La direction d'al-Qaida n'est pas pour autant coupée du monde. Avec les talkies-walkies, nous appelons les autres sites à Kaboul, mais aussi à Kandahar et Khost, grâce à des moyens de communication plus puissants. Installée dans un véhicule, une machine de transmission et de télécommunications nous sert de téléphone, de fax et de radio – un équipement moderne que nos amis pakistanais d'Al-Ansar nous ont fourni. Au cours de ces quinze jours que nous passons repliés à Kaboul,

les talibans et Al-Ansar vont également nous informer des derniers développements de l'actualité à ce moment crucial de notre existence.

Le 20 août 1998, les Américains lancent une cinquantaine de missiles sur les camps d'entraînement de Khost. Ben Laden s'attendait à des ripostes plus dures. À ce moment-là, Abou Atta, l'émir du camp, est à Kaboul, pour des achats. Il rentre aussitôt à Khost, avec son adjoint, Abou al-Faraj al-Libi pour établir un premier bilan et enterrer les martyrs. Puis il revient faire son rapport à Kaboul :

– Six morts : un Saoudien, un Égyptien, un Turkmène et trois Yéménites. Et 30 000 dollars de dégâts.

Devant un bilan si faible, la direction d'al-Qaida ne cache pas sa satisfaction. Certains missiles n'ont même pas explosé : ils se sont cassés au sol. Ce sont les talibans qui les ont donnés à l'armée pakistanaise. Contrairement à ce qui a été écrit aux États-Unis, nous ne les avons pas vendus aux Pakistanais : nous avons livré ces missiles aux talibans, qui les ont donnés gratuitement aux Pakistanais. Les discussions se sont déroulées devant moi ; les talibans ont demandé à Oussama ce qu'ils devaient faire de ces missiles. Oussama a dit :

– En Afghanistan, on n'a pas d'usines susceptibles de fabriquer des missiles comparables, alors qu'au Pakistan ils en ont, il faut en profiter !

Deux semaines après les attentats, mollah Omar appelle Ben Laden pour l'inviter à venir à Kandahar étudier la situation créée par les violences et les ripostes américaines. Les talibans sont en colère contre Oussama. Je redoute que les Américains prennent contact

avec eux pour s'entendre dans notre dos. La direction d'al-Qaida, elle, affiche une certaine confiance envers les talibans. Mais pour ne pas les braquer davantage, immédiatement après les attentats, elle préfère évoquer une mystérieuse armée islamique.

À l'époque, il existe deux courants chez les talibans : l'un contre les djihadistes arabes, l'autre pour. Heureusement, les Américains ont préféré bombarder l'Afghanistan plutôt que d'ouvrir un canal de discussions avec les talibans. Cela a radicalisé certains modérés.

Au début, les talibans ne veulent pas d'un affrontement avec les Américains. Oussama les met devant le fait accompli, mais ils peuvent difficilement l'abandonner :

– On est contre ce que tu as fait, mais on ne peut pas te laisser seul, on sera avec toi jusqu'au dernier djihadiste ! nous disent certains.

Les talibans veulent exercer une pression pour que Ben Laden cesse ses déclarations à la presse. Il n'y a pas de négociations directes entre cheikh Oussama et le mollah Omar ; ce dernier se fait représenter par trois de ses proches : le mollah Jalil, Ahmad Moutawaqil et le gouverneur de Kandahar, mollah Mohammad Hassan. Officiellement, Ben Laden s'est excusé de ne pouvoir assister aux rencontres, mais il a en fait refusé de rencontrer les trois émissaires du chef des talibans.

Mollah Jalil est le conseiller politique du mollah Omar. Pour lui, les talibans doivent protéger Ben Laden, c'est un devoir religieux. Moutawaqil, de son côté, déteste les Arabes, il est persuadé qu'ils vont provoquer une catastrophe pour les Afghans. Le débat fait

rage parmi les talibans. Grossièrement, on peut dire que leurs autorités religieuses nous soutiennent. Chez les politiques, la situation est contrastée : le mollah Omar est en notre faveur, ce qui n'est pas le cas de nombreux responsables, en particulier les civils qui n'ont jamais participé au djihad. Cela étant, il y a une réelle volonté des talibans de dire à Ben Laden : « Calmez-vous maintenant, ça suffit, sinon on vous livre. » Se sentant en danger, cheikh Oussama active ses réseaux de soutien chez les oulémas pakistanais, par l'intermédiaire de leur haut dignitaire cheikh Shams al-Diyine Shamssi. Les oulémas font pression sur leurs collègues afghans, ces derniers faisant eux-mêmes pression sur les talibans. Chacun se neutralise. Les talibans promettent à Ben Laden de ne pas le livrer aux Américains, en contrepartie de quoi le chef d'al-Qaida doit se taire pour atténuer les pressions internationales sur le nouvel État afghan. Au final, Oussama accepte de ne plus faire de déclarations.

11

La chasse aux espions est ouverte

L'enchaînement des événements – les attentats, les ripostes américaines, la présence d'un traître – me fait réfléchir. Beaucoup de jeunes du groupe de protection d'Oussama Ben Laden lui ont déjà prêté allégeance, pas moi.

Deux semaines avant le mois de ramadan 1998, Abou Ossama al-Wayili, un frère du Yémen, vient nous parler. Après la prière du coucher de soleil, nous avons une longue discussion dans laquelle il multiplie les critiques contre les Égyptiens. Je lui réponds :

– Quoi que tu dises, je ne vais pas te croire. Eux ont déjà accompli beaucoup de choses pour le djihad, et nous, qu'avons-nous fait ? Les Égyptiens dont tu parles appartiennent à al-Qaida, nous, nous n'en sommes même pas encore membres.

– Alors, quelle est la solution ? me demande-t-il.

– La solution, c'est de faire allégeance auprès d'Oussama Ben Laden. Tu as beaucoup d'amis dans ton parti au Yémen, influence-les pour qu'ils viennent avec toi.

Mais à condition que tu ne provoques plus les Égyptiens !

– Je ferai allégeance demain après-midi. Si Dieu me guide dans la prière de ce soir, je le ferai.

Le lendemain après-midi, il vient me voir, en disant qu'il est prêt. Nous rencontrons le cheikh, alors en compagnie d'autres jeunes, et je lui dis :

– Cheikh, on a besoin de te parler seul à seul.

Nous nous isolons et Oussama nous dit :

– Je vais vous lire le serment d'allégeance. Mais toi, Abou Jandal, tu n'as pas besoin de le faire.

– Si, j'ai besoin de prêter serment pour m'engager officiellement auprès de toi.

Ben Laden me tend alors un texte, et je prête allégeance. Même si, jusque-là, j'agissais comme un membre à part entière d'al-Qaida, je tiens à ce rituel, qui se déroule sans cérémonial. Je lève la main devant Ben Laden, en déclarant :

– Je jure devant Dieu de t'assister et de te soutenir, sans tenir compte de mon intérêt personnel ou de mes propres idées, pour le meilleur et pour le pire, en oubliant mon bien-être personnel, et je promets de ne pas remettre en cause ta direction.

Habituellement, prêter serment se fait lors de l'instruction au camp. Une jeune recrue demande à rencontrer Ben Laden. Une semaine plus tard, quarante jeunes de la Péninsule arabique ont, à leur tour, prêté serment à cheikh Oussama.

Si cette étape ne change rien à ma vie quotidienne, elle modifie en revanche mon état d'esprit. J'appartiens

désormais à al-Qaida. Ayant appris la nouvelle, Saef al-Adel vient me voir :

– Qu'as-tu fait hier avec cheikh Oussama ?
– Qu'est-ce que j'ai fait ?
– Tu as fait quelque chose !
– Je n'ai rien fait !
– Si, tu as prêté serment.

Et il me tend le formulaire pour devenir membre d'al-Qaida. Je remplis un questionnaire, qui contient des informations personnelles retraçant mon parcours, et c'est là que Saef al-Adel découvre mon vrai nom. Le document, conservé dans les archives d'al-Qaida, qu'il gère, mentionne également les objectifs généraux de l'organisation : 1) travailler pour fonder un État islamique ; 2) œuvrer pour appliquer la charia de Dieu sur terre ; 3) participer à l'unification des musulmans et de leurs idées ; 4) faire renaître l'esprit d'un khalifa islamique.

Après avoir renforcé la sécurité autour de lui, dans la foulée des attentats de Nairobi et Dar es Salam, cheikh Oussama nomme Salem Khamdane, Fayyad al-Madani, Mu'awiyah al-Madani et moi-même ses gardes du corps personnels. Nous sommes ceux en qui le cheikh a le plus confiance. À partir de l'automne 1998, Ben Laden, même s'il souhaite rester accessible à toute nouvelle recrue, ne nomme dans les camps d'al-Qaida, ses maisons d'hôtes ou les principaux comités que des gens qui lui ont déjà prêté serment. Désormais, il faudra être membre de l'organisation pour accéder à des postes de responsabilités.

À l'automne 1998, Saef al-Adel propose à Oussama de me promouvoir parmi les responsables de la sécurité, aux côtés d'Abou Hafs al-Masri et de lui-même. Al-Adel publie alors des bulletins d'avertissement en matière de sécurité, qu'il affiche dans les maisons d'hôtes, l'institut religieux de Kandahar et les autres installations d'al-Qaida. Ces bulletins nous demandent de ne pas parler de nos activités, et aux djihadistes de faire attention à leur environnement proche. En outre, Saef al-Adel prodigue des conseils précis pour ceux qui voyagent : ne pas porter sa montre au poignet droit, comme le veut la tradition chez les moudjahidine, ne pas voyager avec sa femme, se raser la barbe avant de se déplacer, etc.

C'est encore à cette époque qu'al-Qaida va créer un service de renseignements interne. Il nous faut en effet tirer les leçons du passé, pour éviter qu'un traître puisse se glisser parmi nous. Nous devrons désormais disposer de rapports quotidiens sur les activités dans chaque camp. Nous devons également collecter le maximum d'informations sur tous leurs membres. Quand on repère un inconnu qui nous semble suspect, on l'interroge. Cinquante frères sélectionnés pour leur aptitude au renseignement suivent un stage animé par Saef al-Adel. Ils sont placés ensuite dans différents secteurs d'al-Qaida, pour nous informer de ce qui s'y passe.

La création de ce mini-service de renseignements ne tarde pas à porter ses fruits. Quelques mois plus tard, nous démasquons un espion que les services du Royaume hachémite voulaient infiltrer parmi la direction

d'al-Qaida[1]. Jordanien d'origine palestinienne, Abou Moubtassem était venu faire le djihad contre les Soviétiques en 1986 à l'âge de dix-sept ans, avant de rentrer à Amman, où sa famille possède un petit commerce de viande. Il avait combattu aux côtés d'Abou Hareth al-Salti, un autre Jordanien, ainsi qu'auprès de Jalal al-Deen Haqani, un des principaux guerriers afghans contre les Soviétiques. À l'automne 1998, Abou Moubtassem revient passer deux semaines avec nous, avant de rentrer en Jordanie, pour revenir quatre mois plus tard à Kaboul. Mais rapidement son comportement paraît bizarre. Il possède de l'argent qu'il distribue aux djihadistes jordaniens, ce qui rend d'autres camarades suspicieux. En plus, il a un visa afghan sur son passeport, ce qui est rare pour un moudjahid. Abdel Hadi al-Iraqi me confie qu'Abou Moubtassem est un espion.

Je suis à Kaboul lorsque ce dernier revient. Un jour, je lui propose de venir m'aider à nettoyer des chambres de la maison d'hôtes dont j'ai la charge pour discuter avec lui. En sortant, j'appelle Abdel Hadi al-Iraqi :

– Que l'on me coupe les deux bras si ce gars-là est un djihadiste !

Nous le testons en l'envoyant au front contre les troupes de Massoud, non loin de Kaboul. Dès le lendemain, le rapport qui nous parvient indique qu'Abou Moubtassem ne semble pas « normal ». Ce gaillard, grand et presque obèse, ne sait même plus manier une

1. Le 30 décembre 2009, un soi-disant agent jordanien, docteur Humam al-Balawi a tué sept membres de la CIA en Afghanistan. C'était en fait un agent double resté fidèle à al-Qaida.

arme. En rentrant à Kaboul, il commet l'erreur de téléphoner à son agent traitant en Jordanie depuis une cabine. Juste à côté, deux djihadistes égyptiens, Abou al-Hassan et Abou al-Samah, l'entendent parler en langage codé. Immédiatement, ils rendent compte de la scène à Abou Mohamed al-Masri et Saef al-Adel. Al-Masri l'interroge, et rapidement Abou Moubtassem reconnaît travailler pour les services de renseignements jordaniens :

– Oui, je travaille pour les services secrets jordaniens. Je suis prêt à tout déballer, à condition que vous me garantissiez un procès juste.

Après lui avoir dit qu'il va rencontrer cheikh Oussama, al-Masri conduit l'espion jordanien au camp de Loghar, au sud de Kaboul. Saef al-Adel le rejoint, accompagné d'un groupe de moudjahidine qui veut se venger. Mais en les voyant arriver, Mohamed al-Masri pique une colère contre al-Adel :

– Qui t'a demandé d'amener ces gars ici, ce sont des criminels !

Al-Masri confine Abou Moubtassem dans une pièce du camp, avant de s'adresser de nouveau violemment à Saef al-Adel :

– Tu ne te souviens pas que cette bande de criminels a battu à mort le gars à Peshawar, après qu'on l'a soupçonné d'être un espion ? Tu ne te souviens pas de la manière dont ces gars ont exécuté le fils d'Abou al-Faraj al-Sharei ?

Sur instruction de Ben Laden, Mohamed al-Masri dit alors à Saef al-Adel que la meilleure chose à faire est de remettre l'espion jordanien aux talibans :

– Parce que al-Qaida ne veut surtout pas être accusé de faire la loi en interrogeant des suspects ou, pire, en les tuant sans en référer au préalable aux talibans.

Al-Adel approuve, et finalement Abou Moubtassem est livré aux talibans.

Une semaine plus tard, Saef al-Adel m'appelle pour que nous nous rendions au bâtiment des services secrets des talibans. Dès que j'entre, je sens la marque des anciens communistes afghans, alliés des Soviétiques dans les années 80 : un long couloir, de très épaisses portes aux cellules, qui ne se font pas face pour que les prisonniers ne se voient pas en sortant. Seul dans sa geôle, Abou Moubtassem est stressé, il lit les versets du Coran. Depuis l'extérieur, Saef al-Adel l'appelle :

– Abou Moubtassem ! J'ai une surprise pour toi aujourd'hui !

Il parle de moi. Nous l'interrogeons en présence d'un Afghan très costaud, mais Abou Moubtassem cherche à gagner du temps, il finasse :

– Saef al-Adel, est-ce que tu te souviens de moi en 1987, en Afghanistan ?

– Non.

– Moi, je me souviens bien de toi, tu t'étais blessé au bras, à Khost.

En réalité, Saef al-Adel a été blessé au bras en Somalie dans les années 90. Je ne supporte pas ses mensonges, je me lève et lui flanque deux gifles. Tout de suite, il lâche :

– Les Jordaniens et les Israéliens m'ont recruté...

Et il dit toute la vérité. Les services de renseignements jordaniens l'ont repéré au retour de son premier séjour en Afghanistan. Instable, aimant l'argent, Abou Moubtassem prétendait qu'il était guérisseur. Les moukhabarats (police secrète) l'ont trompé en lui envoyant une fille pour qu'il la soigne avec ses ventouses. En fait, il s'agissait d'une prostituée avec laquelle Abou Moubtassem a eu des rapports sexuels, sous le regard des caméras de la sécurité jordanienne. Bref, ils avaient de quoi le faire chanter. Pour laver son honneur, il n'a eu qu'une option : accepter l'offre jordanienne et se rendre en Afghanistan pour espionner al-Qaida.

Les Jordaniens l'ont même testé sur les djihadistes arabes de retour d'Afghanistan. Et parmi eux figurait Abou Moussab al-Zarqaoui, qu'Abou Moubtassem avait interrogé alors qu'il était en prison à Amman. Mais le monde est parfois petit. Al-Zarqaoui se trouvait maintenant avec nous en Afghanistan, et il nous a aidés à le démasquer, en livrant des informations sur sa vie en Jordanie.

Sa mission était précise. Les services secrets jordaniens voulaient savoir où se cachaient Ben Laden et Abou Hafs, si al-Qaida avait des laboratoires chimiques, quelles étaient les relations entre Ben Laden et les djihadistes jordaniens, si cheikh avait un plan pour attaquer des cibles en Jordanie à l'occasion du passage au nouveau millénaire ; ils voulaient aussi former « des petits groupes de résistance », qui devaient semer la division au sein d'al-Qaida ; collecter des informations sur certains membres d'al-Qaida, notamment Hatib al-

Libi, Abou Assem al-Magrebi, Abdel Majid al-Tabouki et moi-même. Enfin, ils souhaitaient obtenir des informations sur la sécurité dans les maisons d'hôtes d'al-Qaida en Afghanistan.

Après l'avoir livré aux talibans, ceux-ci l'ont condamné à une peine de prison, qu'il commença de purger dans le centre pénitencier des services secrets à Kandahar. Mais il fut relâché au bout de quelque temps. Sa mère, très âgée, et son frère sont venus de Jordanie pour implorer la mansuétude de l'Émir des croyants (le mollah Omar). Jalal al-Deen Haqani est aussi intervenu en sa faveur, et même Abou Hareth, son compatriote jordanien, ce qui m'a fortement déplu

– Oui, mais en Jordanie, il y a des tribus, et son emprisonnement peut causer des troubles entre elles, m'a-t-il répondu.

Quelques mois plus tard, je retrouve mon nom dans une interview qu'Abou Moubtassem donne depuis Amman au journal *Al-Sharq Al-Awsat* dans laquelle il déclare avoir été torturé par « un Saoudien très sévère du nom d'Abou Jandal ». La clémence dont il a bénéficié a soulevé la colère de nombreux djihadistes. Mais cheikh Oussama nous explique le jugement de la charia. En le livrant aux talibans, il lui a en tout cas rendu un sacré service : on aurait tué Abou Moubtassem s'il était resté entre nos mains.

Il n'est pas le seul à être démasqué par nos services. Une bonne demi-douzaine d'autres le sont également peu après lui. Abou Djihad le Syrien, Abou Islam l'Irakien, Mou'ad de Taef en Arabie Saoudite. Un Omanais

encore, dont je ne me souviens plus du nom, qui est chargé de mettre des bombes sales – contenant des déchets radioactifs – au coin de notre complexe pour que tous les Arabes, y compris Ben Laden, soient touchés. Il travaille pour les Américains (Abou Islam aussi) via les Nations unies, pour lesquelles il est officiellement enregistré à Kaboul. Mais ses tentatives d'infiltration sont maladroites et grossières, on voyait tout de suite qu'il ne connaissait rien au djihad.

L'immense majorité de ces espions a été livrée aux talibans, avant d'être libérée lors de l'arrivée des forces internationales en Afghanistan en décembre 2001. Tous sauf Khythama, un Yéménite qui a avoué au cheikh qu'il travaillait pour le compte de services étrangers.

– Va au Yémen et reviens avec ta femme vivre avec nous, lui a lancé cheikh Oussama.

Khythama est reparti à Sanaa, où il s'est remarié – j'ai d'ailleurs assisté à ses secondes noces.

Une fois, nos frères à Khost ont capturé un jeune Ouzbek du nom de Sidi Ahmed qui avait été envoyé par le prince Salman Abdel Aziz, l'émir de Ryad, pour tuer Ben Laden. L'émir lui avait promis une prime de 5 millions de rials (1 million d'euros) et l'octroi de la nationalité saoudienne s'il parvenait à tuer le cheikh.

– Tu crois que si tu avais tué Ben Laden, on t'aurait laissé sortir vivant pour que tu touches l'argent ?

Lui aussi était naïf.

Le chef d'al-Qaida fut la cible de plusieurs tentatives d'assassinat pendant que j'étais auprès de lui en

Afghanistan. La première eut lieu peu après son arrivée en 1996 à Djalalabad. Les services de renseignement talibans démasquèrent leurs auteurs, et c'est une des raisons qui les poussa à demander à Ben Laden de transférer al-Qaida à Kandahar.

Mais la tentative la plus sérieuse d'attenter à la vie du cheikh se produisit le lendemain de son mariage avec sa quatrième épouse, l'été 2000. Le cheikh se déplaçait du camp près de l'aéroport vers la ville de Kandahar, lui dans une voiture qu'il conduisait – ce qui était rare – et sa jeune épouse dans une autre. J'avais fait les repérages préalables, et pour protéger le véhicule du chef d'al-Qaida, une moto le précédait, et deux autres l'encadraient de chaque côté. Nous roulions sur une simple piste en sable quand, soudain, quatre autres motos sont apparues ! Elles se sont intercalées dans notre convoi et les motards se sont mis à regarder Ben Laden en dépassant la voiture. L'un d'eux l'a reconnu. J'étais dans un pick-up derrière le convoi, et j'ai vu Ben Laden se saisir de son talkie-walkie pour appeler Saef al-Adel : « Avance un peu ! ». Saef était aux côtés de l'épouse du cheikh dans le second véhicule.

Il a doublé la voiture d'Oussama, qui lui a dit d'avancer encore. Mais Saef n'a pas vraiment réagi, alors le cheikh a insisté pour qu'il aille beaucoup plus vite afin de libérer un espace pour que je m'interpose et que je neutralise le motard. Son plan était de faire exploser sa moto en percutant le véhicule du cheikh. Nous avons découvert que deux des passagers des quatre motos ennemies avaient dissimulé de l'explosif

sur chacune des motos. Nous avons réussi à intervenir avant qu'ils ne mettent leur plan à exécution.

Il s'agissait d'anciens réfugiés afghans au Pakistan que l'armée américaine avait recrutés en leur procurant une couverture auprès des Nations unies.

Nous les avons arrêtés, interrogés, et le lendemain matin, ils ont tout avoué. Ils n'étaient pas armés. Les quantités d'explosifs qu'ils comptaient utiliser contre la voiture de Ben Laden n'étaient pas très importantes, mais elles auraient suffi pour faire des dégâts. Nous les avons remis eux aussi aux talibans.

12

Al-Qaida sans le sou à Kandahar

Un mois après les attentats de Nairobi et Dar es Salam, nous commençons à souffrir de l'étranglement financier auquel al-Qaida est soumis dans son fief de Kandahar. Cheikh Oussama ne subvient plus qu'aux dépenses indispensables ou prioritaires comme celles liées à l'entretien des camps d'entraînement. Aux familles qui recevaient chaque mois 200 dollars, il n'en donne plus que 50.

Je vais vivre la période la plus difficile de mes trois ans avec le cheikh. Financièrement, al-Qaida est littéralement assiégée par les autorités pakistanaises, elles-mêmes soumises aux pressions américaines. Elles ne laissent rien filtrer à Kandahar. Notre représentant au Pakistan, Abou Hafs al-Cindi, est surveillé par les services de sécurité. Quant aux menaces de bombardements qui planent sur nous à tout instant, elles rendent les conditions de vie à Tarnak Farm déplorables.

Je ne mange plus qu'une seule fois par jour, du blé, souvent de très mauvaise qualité. On n'a même pas de quoi acheter du yaourt. Alors on se rend dans le village

voisin pour en troquer contre du blé. Les célibataires, eux, vont chasser le lapin pour se nourrir.

Des membres d'al-Qaida commencent à se plaindre auprès de Ben Laden. Un jour, des Égyptiens se dirigent vers son bureau et lui disent :

– Donne-nous quelque chose à manger !

– Moi-même, je n'ai rien, que puis-je vous offrir ?

Cheikh Oussama leur cite en exemple la vie ascétique du Prophète, pendant l'hégire[1].

– Nous souffrons, mais avant nous, le Prophète a aussi souffert.

Toutes ces difficultés lui rappellent celles qu'ont rencontrées Mahomet et ses compagnons. Il n'y a donc là rien d'extraordinaire à ses yeux, et pour rassurer les plus inquiets, il leur répète ces épisodes douloureux de la vie du Prophète. Moi-même, je vais le voir pour lui dire que ses hommes n'ont plus rien à se mettre sous la dent.

– Mais, mon fils, nous n'avons pas encore atteint de situation semblable à celle des compagnons du Prophète, qui attachaient une pierre à leur ceinture.

– D'accord, mais ces hommes avaient la force de la foi, et Dieu cherchait à les mettre à l'épreuve. Nous ne sommes que des pécheurs, et Dieu ne nous met pas à l'épreuve.

Ben Laden se contente de rire. Puis, en trempant son pain dans de l'eau, il ajoute :

---

1. *Hijira* en arabe : la rupture des relations avec sa tribu, c'est-à-dire le départ de Mahommet de La Mecque en 622.

– Des millions de gens rêveraient d'avoir quelque chose comme ça à manger !

– Pourquoi ne gardes-tu pas une partie de l'argent pour nous ? Ceux qui restent méritent davantage que ceux qui partent.

– Ne t'en fais pas, notre gagne-pain va venir jusqu'à nous.

De toute façon, même si on avait eu de l'argent, qu'en aurions-nous fait ? Il n'y a rien à acheter dans cette région, et puis on s'attend à être bombardés d'un instant à l'autre ou, pire, à être tués.

L'ambiance au camp devient pénible. Quand on s'y est établi huit mois plus tôt, il n'y avait rien non plus, mais la bonne humeur régnait. On était heureux parce qu'on construisait, l'avenir était à nous. Une quinzaine de djihadistes, surtout des nouveaux, vont quitter le camp durant l'automne 1998. On voit sur leurs visages qu'ils ne sont pas faits pour cette vie ponctuée d'épreuves.

Heureusement, mi-décembre 1998, notre calvaire prend fin. Une semaine avant le ramadan, Ben Laden reçoit de nouveau de l'argent. En sortant de chez le cheikh, Abou al-Faraj al-Libi vient me voir en lançant :

– J'ai un cadeau pour toi.

– C'est quoi ?

Il me donne 400 dollars. D'où vient cet argent ? De la fortune personnelle de Ben Laden, investie dans le monde entier et qui nous parvient grâce à des canaux tenus secrets. Mais surtout des bienfaiteurs musulmans et de généreux hommes d'affaires, saoudiens en particulier, que des jeunes vont solliciter, non sans leur avoir

expliqué auparavant dans quelles conditions nous menons la guerre sainte. D'autres aspirants djihadistes leur réclament 20 000 dollars pour les munitions et l'instruction, et souvent ils reviennent avec cet argent. Ou alors c'est Nimmatullah qui s'en charge depuis le Pakistan. D'autre part, en 1999, Saad, un fils du cheikh, est allé se marier à Khartoum avec une Soudanaise, originaire, comme les Ben Laden, de l'Hadramaout, au Yémen. Il s'y est rendu avec un passeport yéménite, et là-bas il a vendu les dernières affaires que son père possédait. Par des canaux secrets, Saad a réussi à rapatrier à Kandahar l'argent de cette vente, qu'il a remis à Oussama.

La crise financière surmontée, Oussama Ben Laden va accorder une interview à la chaîne de télévision Al Jazeera, au troisième jour du mois de ramadan, en décembre 1998. Une vingtaine de dirigeants d'al-Qaida et de gardes du corps du cheikh assistent à l'entretien, sous une tente.

Une semaine après, je demande à Ben Laden la permission de retourner au Yémen parce que mon passeport va expirer et qu'il me faut enfin rentrer me marier avec ma cousine, que j'ai délaissée depuis nos fiançailles. Ben Laden, lui, croit que je veux aller en Tchétchénie. À la mosquée, j'en parle à Saef al-Adel :

– Marie-toi et reviens, me dit-il en m'offrant 2 500 dollars.

– Mais ce n'est pas uniquement pour me marier que je rentre.

Saef al-Adel appelle Oussama, à l'autre extrémité de la mosquée :

– Tu as entendu ce qu'Abou Jandal dit ?

– Prends cet argent et va te marier. Mais avant, tu dois nommer un remplaçant à ton poste, m'avertit Ben Laden.

Je choisis Souhaib al-Dari, un Yéménite. Oussama me donne un délai de trois mois.

– Ce n'est pas suffisant !

– Tu as trois mois pour te marier, et après, tu reviens chez nous ! insiste-t-il, avant de m'offrir, lui aussi, 2 500 dollars.

Le cheikh me conseille d'aller chez plusieurs Yéménites, dont il me donne les noms.

– Ces gens-là ont combattu avec moi contre les Soviétiques. Ils ont des filles à marier. Si le premier s'y oppose, tu vas chez le deuxième, et ainsi de suite. Mais à chacun d'eux, tu dis bien que tu es mon djihadiste et que tu vas ramener sa fille avec toi en Afghanistan. Tu ne mens pas !

Juste avant de partir, je retourne le voir :

– Cheikh, tu m'as confié quelque chose il y a quelques mois, tu ne veux pas le récupérer ?

– Garde ça avec toi, dit-il en rigolant.

– Non, prends le revolver et cherche quelqu'un d'autre !

– C'est à toi. Ne t'en fais pas. Ce sera une période calme, il n'y aura pas beaucoup de risques, anticipe Ben Laden.

En fait, une autre raison me pousse à quitter l'Afghanistan. Je suis déçu que cheikh Oussama ait prêté serment aux talibans. Il est passé sous leur coupe. C'en est fini de l'indépendance de son djihad contre les Américains, dont il vient pourtant de parler sur Al Jazeera.

En 1997, le cheikh a secrètement prêté allégeance au mollah Omar et aux talibans, mais il ne nous l'annonce que maintenant, un an plus tard. À partir de là, je vais songer à quitter l'Afghanistan.

Quand je me suis ouvert de ces regrets à Saef al-Adel, il a cherché à justifier le geste de Ben Laden envers les talibans par la situation extrêmement difficile que nous vivions alors, comme si le cheikh y était contraint. Mais pour moi, un serment d'allégeance est d'abord une question religieuse.

13

Ben Laden et les talibans

La relation entre al-Qaida et les talibans est marquée par une forte méfiance à l'arrivée de Ben Laden en Afghanistan en 1996. Le cheikh et le mollah Omar ne se connaissent pas. Ben Laden ne parle pas le pachtou couramment, et le chef spirituel taliban comprend un peu l'arabe mais ne peut pas soutenir une conversation. Il faut donc passer par un traducteur, fourni en général par al-Qaida, en l'occurrence Abdel Magid al-Tabouki.

Parmi les djihadistes et la direction d'al-Qaida, le sentiment dominant est que ces étudiants en religion sont fortement imprégnés de marxisme et qu'ils ne sont en fait que des néo-communistes. Lorsque nous voyons les talibans conquérir plusieurs villes, notamment Djalalabad, nous redoutons d'être une nouvelle fois livrés aux communistes. À cette époque, cheikh Oussama est même hostile à ce que des djihadistes arabes rejoignent les talibans, qui affrontent les troupes du commandant Massoud.

Pour tenter de mieux appréhender la situation, al-Qaida dépêche des émissaires auprès des talibans,

notamment cheikh Abdel Rassoul Sayaf. Ces contacts permettent de dissiper le malentendu. En fait, al-Qaida a été trompé par certains membres de l'Alliance du Nord, qui répandent cette légende sur les talibans.

Entre 1996 et 1999, les déclarations de Ben Laden à la presse et les attentats d'al-Qaida constituent les deux principales sources de tension avec les talibans.

Après leur conquête de Djalalabad, au printemps 1996, les talibans veulent nous rendre visite à notre camp. Sur ses gardes, Ben Laden demande à ses partisans d'être prêts à les combattre. Mais les talibans arrivent en brandissant des drapeaux blancs et nous saluent chaleureusement :

– Comment allez-vous, les Arabes ? Nous sommes frères, nous sommes tous des musulmans, nous sommes tous des djihadistes !

Derrière ces démonstrations d'amitié, la méfiance n'a pas disparu. On voit que le mollah Omar demande immédiatement à Ben Laden d'installer son organisation à Kandahar, le siège des talibans. De son côté, au début, Ben Laden refuse de rencontrer les émissaires du mollah, préférant leur envoyer des proches.

En août 1998, les attentats de Nairobi et Dar es Salam constituent le premier conflit entre les talibans et nous. Ces derniers, au cours des mois précédents, ont été agacés par les entretiens que le cheikh a donnés aux médias internationaux. Le mollah Omar ne le contrôle pas. Ben Laden ne les a pas non plus prévenus que des attentats allaient avoir lieu.

Quelques semaines après les opérations en Afrique de l'Est, une délégation talibane conduite par mollah Mohammad Hassin Rabani se rend en pèlerinage en Arabie Saoudite. Peu avant leur départ, le gouvernement saoudien les rencontre pour les mettre en garde :

– Oussama Ben Laden, que vous abritez, a été mis hors la loi islamique et de l'État saoudien ; ce sont les Égyptiens qui nous ont forcés à le faire, il faut que vous nous le livriez, vous devez le lâcher, cessez de le protéger.

Comme la plupart des responsables autour de Ben Laden sont des Égyptiens, les talibans pensent que les Saoudiens disent vrai.

La même délégation sous l'autorité de mollah Rabani est venue en parler avec Ben Laden, qui est entouré des autres dirigeants d'al-Qaida[1]. Et lorsque le cheikh leur présente ses principaux collaborateurs – Abou Hafs, un Égyptien, Saef al-Adel, un Égyptien, Abou Mohamed al-Masri, un autre Égyptien –, les talibans lui disent :

– C'est sûr, les Saoudiens ont raison !

Ben Laden se met alors en colère, m'appelle pour me demander de faire entrer les autres et nous présente :

– Ce gars est de Riyad, celui-ci, d'Aden, celui-là, de Sanaa...

1. Il s'agit de la première rencontre entre Rabani et le cheikh ; Ahmed Wakil Moutawaqil et mollah Jalil y participent aussi côté taliban.

De nombreux djihadistes se montrent alors. Puis Ben Laden dit aux talibans :

– Vous voyez : je ne suis pas seul, il n'y a pas que des Égyptiens autour de moi ! Au contraire, presque toutes les tribus de la Péninsule arabique sont à mes côtés !

Les talibans sont surpris, apparemment ils l'ignoraient.

Ému, Ben Laden commence à se défendre :

– Non, je ne suis pas seul ! Chacune de ces personnes a sa tribu derrière elle ! Nous sommes tous contre les États-Unis et l'occupation américaine dans la Péninsule arabique et les lieux sacrés de l'islam en Arabie Saoudite.

Cette explication franche permet de briser un premier malentendu, et finalement les talibans s'excusent auprès de Ben Laden.

Mollah Jalil, conseiller du mollah Omar, s'adresse à Ben Laden :

– Sois sûr, Ben Laden, que tes ennemis n'arriveront à te tuer qu'après nous avoir tués ! Même si tu as tous ces gens pour te protéger, nous allons nous aussi te protéger, jure le responsable taliban.

À l'automne 1998, l'administration Clinton envoie un émissaire, Bill Richardson[1], porter un message aux

1. Secrétaire à l'Énergie, Richardson était lié aux intérêts pétroliers. Or, jusqu'aux attentats de 1998, les sociétés américaines discutaient avec les talibans de la construction d'un pipeline à travers l'Afghanistan.

talibans : « Ben Laden nous a attaqués. Vous êtes un petit État, nous avons l'intention de vous aider à faire de l'Afghanistan un État moderne. Faites en sorte que Ben Laden garde le silence, sinon nous utiliserons la force ! » Mais les talibans prennent mal cette menace. Peu après, le mollah Omar délègue mollah Jalil chez Oussama Ben Laden pour lui donner carte blanche. Mais en décembre, nouveau rebondissement : Oussama accorde à des journalistes deux entretiens[1] dans lesquels il s'en prend sévèrement aux Américains. Chaque fois, il dénonce l'occupation américaine de l'Arabie Saoudite et sa spoliation des richesses pétrolières. Ben Laden sait pertinemment que ce thème est populaire, au-delà d'al-Qaida.

La réaction des talibans ne se fait pas attendre. Peu après, le mollah Omar, accompagné de mollah Jalil et Moutawaqil, rencontre Ben Laden et son entourage à l'aéroport de Kandahar pour le mettre en garde :

– Tu as prononcé un discours très fort qui a énervé les Américains, et maintenant le monde entier est contre nous. S'il te plaît, arrête !

– Ta décision est définitive ?

– Oui ! répond le mollah.

– Merci pour la protection que nous avons trouvée chez vous, mais dès ce soir je vais quitter l'Afghanistan. S'il te plaît, je vais laisser ici les enfants et les femmes, car je ne peux pas quitter l'Afghanistan avec eux.

---

1. L'un avec Jamal Ismaël pour Al-Jazzeerah dans le désert, et l'autre, le lendemain, avec Youssef Zeid de la BBC en arabe.

Al-Qaida a mis au point son plan d'évacuation en Somalie au cas où les relations se dégraderaient avec les talibans, mais il n'est pas encore complètement finalisé, puisque je serai envoyé là-bas un mois plus tard seulement.

À peine rentré chez lui à Kandahar, le mollah Omar renvoie mollah Jalil chez Ben Laden, porteur du message suivant : « Fais les discours que tu veux, nous sommes tous des soldats engagés derrière toi ! On va tout faire pour te protéger, on va risquer la vie de nos enfants, de nos femmes, de tous les talibans. »

Que se passe-t-il pour que le chef taliban change ainsi d'avis ? Moutawaqil a influencé le mollah Omar avant sa rencontre avec Ben Laden. Mais au retour, le guide spirituel des talibans est accompagné du mollah Jalil, qui nous est beaucoup plus favorable et qui réussit à convaincre le mollah Omar de revenir sur sa décision.

Après l'avertissement lancé par mollah Omar, Ben Laden n'est pas resté inerte. Au cours d'une réunion avec une quarantaine d'oulémas afghans et pakistanais d'un comité islamique, chapeauté par mollah Nidam aldin Shamzi, qui constitue sa couverture religieuse, Ben Laden explique sa position :

– Je défends la cause arabe et islamique. J'ai dénoncé la présence américaine en Arabie Saoudite. Le mollah Omar m'a demandé d'arrêter mes discours, d'arrêter de critiquer les États-Unis et le monde occidental, et ensuite il m'a envoyé mollah Jalil, qui m'a de nouveau autorisé à faire ce qu'on voulait. Je pense que le mollah Omar peut être influencé. C'est à vous de prendre une

décision sur mon sort ! Suivez-vous le mollah Omar, ou souhaitez-vous que je reste votre hôte ?

Les savants religieux estiment que Ben Laden a raison. Et ils transmettent ce message au chef taliban : « Mollah, vous devez défendre Ben Laden même si les talibans, les Afghans et les Pakistanais sont tués ; on ne va pas remettre Ben Laden aux autorités américaines ou saoudiennes. Parce qu'il défend la cause islamique, c'est notre dernière défense. »

Ben Laden a habilement manœuvré en affolant un peu ses amis oulémas.

Jusqu'à l'été 1998, Ben Laden n'a pas formellement prêté allégeance au mollah Omar, mais les commandants d'al-Qaida, si. Les attentats de Nairobi et de Dar es Salam ont fait réfléchir beaucoup de gens. Peu après, le cheikh prête serment au chef taliban. Ainsi ne peut-il théoriquement plus prendre de décisions stratégiques sans en référer au préalable à la direction talibane. Cet acte d'allégeance le restreint donc.

En février 1999, les talibans peuvent annoncer officiellement avoir privé Ben Laden de tous ses moyens de communication. Sous la pression internationale, ils se sont engagés à empêcher Ben Laden de faire de nouvelles déclarations. Même si cela provoque des remous au sein d'al-Qaida, le cheikh, ayant prêté serment aux talibans, doit en tenir compte.

Un tragique événement va renforcer les relations entre al-Qaida et les talibans. Le 25 août 1999, un attentat vise la maison du mollah Omar à Kandahar. Un véhicule piégé explose contre sa porte principale. Peu après, Oussama rend visite au mollah Omar, qui

a perdu une épouse et un de ses fils dans l'attaque. À côté de la maison du mollah Omar, al-Qaida possède une maison d'hôtes, où se trouvent des combattants et des dirigeants, Abou Hafs et Saef al-Adel notamment. Ceux-ci seront parmi les premiers à porter secours aux victimes de l'attentat, tandis que les moudjahidine de la deuxième maison d'hôtes d'al-Qaida vont établir des check points autour de Kandahar. Cette entraide permet d'établir la confiance entre les talibans et nous.

Les relations, ensuite, vont se renforcer, en matière de sécurité notamment. Ben Laden propose au chef taliban que son service de sécurité forme des talibans à la même tâche de protection de leurs dirigeants. Mollah Omar accepte l'offre du cheikh. De leur côté, les talibans renforcent la protection autour des combattants arabes à Djalalabad et Kaboul.

Cette coopération porte rapidement ses fruits. Le commanditaire de l'attentat contre le mollah Omar est identifié. Il s'agit de l'Iran, qui cherche à se venger, après la mort de huit de ses diplomates tués par les talibans à Mazar-e Charif deux ans plus tôt. L'analyse des pièces de la voiture utilisée pour l'explosion a montré que le véhicule venait d'Herat, ville afghane proche de la frontière avec l'Iran. Des personnes présentes sur les lieux de l'attentat témoignent que deux passagers sont descendus d'une voiture avant de s'enfuir. Les talibans les ont retrouvés au bout de trois jours : ils ont avoué. Il s'agit d'Afghans réfugiés en Iran, envoyés par Téhéran pour attenter à la vie du mollah Omar. Ils avaient réussi à pénétrer le service de renseignements taliban, qui était encore faible à

l'époque ; les talibans n'avaient pas encore eu le temps de complètement purger l'appareil sécuritaire, hérité des Soviétiques. Deux de nos responsables, Saef al-Adel et Abou Hafs al-Masri, ont été associés à l'enquête menée par les talibans.

Après l'attentat, nous conseillons au mollah Omar de ne plus se déplacer en convoi composé de voitures luxueuses ou dernier cri, comme il le faisait avec ses 4 x 4 ou ses Toyota, trop visibles. Nous lui recommandons d'utiliser des véhicules banalisés, pour se mélanger à la population afghane. Chez le mollah Omar comme chez Ben Laden, cet attentat manqué a considérablement accru les craintes d'une attaque. Dès lors, nous redoublons de prudence.

Incontestablement, cet attentat pousse le mollah Omar à se rapprocher d'al-Qaida. Peu après d'ailleurs, Moutawaqil vient voir le cheikh pour lui transmettre un message du guide spirituel des talibans :

– Le mollah Omar te fait dire que tu peux dire ce que tu veux !

Pourtant, Moutawaqil[1] ne porte pas les Arabes dans son cœur. Malgré ces assurances, toute méfiance n'est pas écartée. Pour l'éliminer, al-Qaida offrira deux ans après aux talibans la tête de leur ennemi numéro un, le commandant Massoud, qui sera tué par deux kamikazes envoyés par al-Qaida, le 9 septembre 2001. Ainsi, Ben Laden a écarté tout risque de se voir un jour contraint de quitter son sanctuaire afghan.

1. Il s'est ensuite rendu aux soldats américains.

J'ai assisté à plusieurs entretiens entre le mollah Omar et Ben Laden. Borgne de l'œil droit, le dirigeant taliban est aussi grand que le cheikh. Il porte une veste sans manches, noire et bleue, des chaussures sans chaussettes, et une longue chemise tombe sur ses genoux. Il recouvre sa tête d'un turban de la région de Kandahar. Il parle peu, même pendant les rencontres, et, comme Ben Laden, il use de phrases courtes, prononcées d'une voix grave. En général, leurs entretiens dans la cour du camp d'al-Qaida ne durent pas plus d'une demi-heure.

Les deux délégations se font face. Je me tiens debout derrière Ben Laden. Parfois, les deux dirigeants se rencontrent seul à seul dans une sorte de serre.

Au fil des rencontres, l'appréhension d'avoir affaire à des ex-communistes disparaît chez les dirigeants d'al-Qaida. Même si nous continuons d'avoir de vives réserves à l'encontre de Moutawaqil, le plus hostile à al-Qaida parmi les responsables talibans, et ce, même s'il parle couramment l'arabe. Il n'est pas forcément contre nous, mais il estime que les bénéfices de l'État afghan doivent primer sur la cause arabe. Il n'aime guère Ben Laden, mais sa capacité d'action est réduite en raison du soutien du mollah Omar à Ben Laden. En revanche, le mollah Jalil est notre plus sûr allié parmi les responsables talibans.

14

Mon retour au Yémen

Quelques mois avant l'attentat loupé contre mollah Omar, je suis rentré au Yémen pour me marier, avec la bénédiction de cheikh Oussama. Dès mon arrivée à Sanaa, j'appelle un ami à Aden et lui demande d'aller chez mon oncle, Salam al-Bahri, voir si sa fille est toujours « disponible ». Ma cousine germaine, avec laquelle je me suis fiancé quatre ans plus tôt, s'est mariée. Il est vrai que je n'ai pas donné la moindre nouvelle pendant ces années d'absence. Je vais devoir appliquer le « plan Ben Laden » pour trouver une épouse. Ce qui ne me déplaît finalement pas trop.

Je me rends chez les amis dont il m'a donné les adresses. Mais les trois que je vois refusent : ils ont aimé faire le djihad avec Ben Laden, mais ils n'estiment pas raisonnable que leurs filles aillent en Afghanistan.

Peu de temps après, j'entends dire que deux Yéménites viennent de rentrer d'Afghanistan ; je passe les voir à leur hôtel et, à ma grande surprise, je retrouve Abdel Malek al-Rahabi et Salem Khamdane. Ce dernier me dit :

– Le cheikh m'a demandé de me marier avec la sœur de ta femme. Il faut donc que nous trouvions deux sœurs avec qui nous marier !

Ainsi, la tribu de nos deux futures épouses s'alliera avec al-Qaida, et nous pourrons, s'il le faut, bénéficier de sa protection. Ce sont des mariages stratégiques, une pratique répandue parmi les tribus du Moyen-Orient. Mais cela complique la mission : si un père accepte de marier une fille pour qu'elle parte en Afghanistan, il n'est pas forcément prêt à en marier deux. Nous achetons le cadeau et tout le nécessaire pour les noces ; et le soir même, nous écumons nos contacts avec ses cousins. Deux sœurs acceptent de se marier avec Salem et moi. Elles signent le contrat, et vingt-cinq jours plus tard c'est la nuit de noces. Ma mère, que je n'ai pas vue depuis des années, est très contente d'assister au mariage de son fils aîné.

Deux semaines après notre mariage, tandis que ma femme, Tayssir, est dans sa famille, je passe voir des jeunes à leur maison d'hôtes du quartier d'Habra à Sanaa. Abdelaziz Ben Attash, le frère de Khallad, et Samir al-Maktari, un de mes compagnons de Bosnie, s'y trouvent, ainsi que des étrangers, des Irakiens, Marocains et Saoudiens, que nous cachons. Certains ont planifié de revendre des voitures de location volées pour acheter des armes et monter une opération visant à faire libérer Zain al-Abidin al-Midhar [1]. Mais

1. Il a créé l'Armée islamique d'Aden-Abyane (AIAA). Al-Midhar a été arrêté par le gouvernement yéménite et exécuté ensuite.

les autorités yéménites découvrent le plan et arrêtent tous ceux qui sont impliqués dans le réseau.

Après les attentats de Nairobi et Dar es Salam, la police renforce la surveillance des djihadistes étrangers dans le pays et en arrête même certains. D'autant qu'à cette époque, un moudjahid a tué trois missionnaires indiennes dans la ville de Hodeïda, et des djihadistes étrangers ont été en relation avec les ravisseurs. Autour du quartier d'Habra, tout le monde s'espionne. Tout cela finit par paraître suspect.

Après être sorti du commissariat, où j'ai été brièvement interrogé, je reviens à Habra récupérer les nombreux passeports destinés aux étrangers auxquels on doit délivrer de nouvelles identités. Nous dissimulons également de faux documents : répertoires commerciaux, contrats de mariage, tampons officiels. Je jette tout cela dans deux sacs et prends un taxi pour rentrer chez moi. J'appelle Ibrahim al-Thaour [1], mais il est nerveux, inquiet ; il m'avoue qu'une rumeur dit la police à mes trousses. Je lui confie les deux sacs, passe chez ma belle-famille chercher ma femme et décide de rentrer sur-le-champ en Afghanistan, car il n'y a que le cheikh pour me protéger finalement. On reprend avec nous les jeunes qui ont réussi à s'enfuir, et on les cache dans la maison de Salem Khamdane. On leur distribue de faux passeports, et ainsi ils peuvent quitter le Yémen pour l'Afghanistan.

Je pars avec onze camarades, après avoir changé de nom et m'être légèrement vieilli. Nos visas pour le

1. Celui qui fera exploser le navire *USS Cole*.

Pakistan doivent nous être délivrés à l'ambassade à Sanaa, mais nous avons réussi à en établir nous-mêmes grâce à de faux stickers qu'on nous a envoyés du Pakistan. Nous avons des complices parmi le service de sécurité. Le responsable des passeports à l'aéroport de Sanaa m'a reconnu :

– Tu es de Shabwa et ta femme, de Sanaa. Comment êtes-vous ensemble ?

– C'est l'amour qui nous a réunis !

– OK... passe le bonjour au cheikh !

Pour chaque personne sollicitée, on verse un bakchich de 100 dollars environ.

Au Pakistan aussi, nous corrompons de nombreux agents. À l'aéroport de Karachi, il nous suffit de prononcer avec enthousiasme le mot de code, *salamalekoum* (« que la paix règne »), devant tout policier qui veut nous chercher des noises. À notre arrivée, je crie donc « *Salamalekoum !* » de tout mon cœur, mais le policier réclame les passeports et je prends peur. Finalement, il les tamponne tous.

Oussama m'avait donné trois mois, mais j'en ai passés cinq au Yémen. Il faut dire que je n'ai pas fait que chercher une épouse : cheikh Oussama m'a confié plusieurs missions au nom d'al-Qaida.

L'une d'elles concernait l'île de Socotra, située en face des côtes yéménites. Je devais y vérifier s'il y avait une quelconque présence américaine. J'ai inspecté l'île, après mon arrivée au Yémen, et j'ai constaté qu'il n'y avait aucune présence américaine. En rendant compte de ma mission à mon retour à Kandahar, je dirai à Ben Laden que Socotra n'est pas un endroit sain pour les

étrangers, et que les Américains ne s'y installeraient certainement pas.

Les autres missions visaient la Somalie, l'Arabie Saoudite, mais surtout le Yémen : je devais y mobiliser des tribus en faveur d'al-Qaida. J'ai donc fait de la propagande auprès des chefs de tribus de la région de Shabwa ainsi que des oulémas, dont le cheikh Abdelmajid Zendani, un ancien compagnon de route de Ben Laden en Afghanistan. Mon contact à Quetta était Abdel Majid al-Tabouki, l'interprète d'Oussama pour la langue afghane. Je l'ai appelé à six reprises pendant mes cinq mois d'absence. Il se rendait à Kandahar, qu'il ralliait après cinq heures de route environ, avant de revenir le lendemain à Quetta pour me transmettre les instructions du cheikh.

À mon retour en Afghanistan, en juillet 1999, Abou Hafs al-Masri me nomme émir de la maison d'hôtes de Kaboul, dans le quartier Card Brown. Je vais y rester jusqu'à la fin de l'année. Je suis payé 64 dollars par mois par Ben Laden. Durant cette période, je circule dans les camps d'entraînement autour de Kaboul, où je rencontre beaucoup de recrues. Je leur explique la raison principale de notre combat : le djihad contre les Américains.

Après la maison d'hôtes, je vais suivre une formation militaire de deux mois, dédiée au combat rapproché. Elle se tient au camp de Loghar, avec une trentaine de camarades, dont plusieurs autres gardes du corps du cheikh et Khaled al-Midhar, l'un des auteurs du 11 Septembre. Elle est animée par un instructeur

pakistanais, connu sous le nom de Farouk, qui est spécialisé en combat à mains nues, genre taekwondo, et en entraînement de groupes. Début 2000, à la fin du stage, je rentre à Kandahar, où Ben Laden reçoit les trente diplômés du stage. Il nous livre à cette occasion les détails des opérations de Nairobi et Dar es Salam : les véhicules utilisés, les explosifs, la planification et « les raisons » qui justifiaient, selon lui, ces attaques.

Mais quelques jours après mon retour, je suis frappé par la malaria. Comme je ne veux pas être admis dans les hôpitaux afghans qui reçoivent tous les blessés de guerre, je me soigne moi-même, mais au bout de quinze jours je vomis du sang. Je sollicite le Dr Zawahiri, qui m'emmène dans la cuisine de la maison d'hôtes, située près de la maison du mollah Omar. Il me sert une pleine tasse de bouillon de viande, bien grasse, puis il me dit de la boire. J'avale la potion, mais je ne sens pas bien du tout, j'ai envie de vomir. Zawahiri me demande alors de couper du bois, histoire de bien transpirer. Je suis fatigué, j'ai de nouveau envie de vomir. Il m'encourage :

– Encore un effort, va vomir et reviens.

Il me fait absorber ensuite un yaourt, qui me fera dormir pendant trois heures, envelopper dans une grosse couverture pour transpirer encore plus. Miracle : à mon réveil, je ne ressens plus rien. Zawahiri me conseille de manger des fruits, des légumes, du lait et du miel, mais surtout pas de viande ni de plats cuisinés. Je dois reconnaître que son traitement est efficace. Je peux alors reprendre mon poste de garde du corps,

pour lequel Ben Laden me verse 94 dollars chaque mois.

Le cheikh veut rejoindre les talibans pour combattre auprès d'eux à Kaboul. Je pense que ce n'est pas une très bonne idée :

– Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu ne dois pas aller là-bas ; on a besoin de toi, ne prends pas ce risque !

– Je dois me retrouver auprès de ceux qui se battent, pour renouveler mon engagement spirituel envers le djihad, me répond Ben Laden.

Il me promet qu'il n'ira au front que pendant trois jours ; mais les trois jours écoulés, il me réclame auprès de lui à Kaboul, avec ma famille. Il me demande de régler de graves problèmes qui ont surgi à la maison d'hôtes de Kaboul entre combattants de différentes nationalités, à cause d'Abou Moussab al-Souri, un intellectuel syrien du djihad. Ce dernier impose ses idées aux autres, il n'écoute pas. Il n'est pas fait pour gérer un groupe. En plus, il traite les talibans comme des infidèles, parce qu'ils se prosternent et prient devant les tombeaux, dans les cimetières.

Avec Abdel Rahim al-Nashiri, je propose un plan pour remettre de l'ordre dans cette maison d'hôtes et ressouder ses quelque cent quatre-vingts membres, dont une quarantaine de djihadistes d'al-Qaida, mais aussi des Égyptiens, des Libyens, des Algériens qui appartiennent à la Jamaa Islamiya, l'organisation d'Ayman al-Zawahiri. À cette époque, je vois chaque jour ou presque Ben Laden pour lui rendre compte de la situation à la maison d'hôtes, qui finalement retrouve son calme au bout de quelque temps.

15

Ben Laden, ses enfants, ses femmes

Ses enfants

Oussama Ben Laden a neuf fils : Abdallah, Mohammad, Abdelrahmane, Saad, Othman, Omar, Khaled, Hamza et Laden. Ils vivent tous avec nous à Kandahar, à l'exception de l'aîné, Abdallah, qui a préféré quitter son père au milieu des années 90 lorsque ce dernier était installé à Khartoum au Soudan, et d'Omar, parti en 2000. Les plus âgés habitent dans la mosquée du camp et possèdent un lopin de terre qu'ils cultivent pour gagner un peu d'argent.

Les deux fils les plus précieux aux yeux de Ben Laden sont Mohammad et Saad. Ils en sont les plus proches. Mohammad est celui qui lui ressemble le plus physiquement, et Saad a un caractère similaire à celui du chef d'al-Qaida. À chaque instant, Mohammad et Saad sont à la disposition de leur père.

Je les connais bien. Mohammad épouse Khadija, une fille d'Abou Hafs al-Masri, l'un des plus proches collaborateurs du cheikh. Quant à Saad, il se marie au

Soudan en 1999 à l'âge de vingt et un ans avec une Yéménite d'origine soudanaise. Il avait des affaires au Soudan, non pas avec Hassan Tourabi[1] mais avec d'autres dirigeants et, grâce à un faux passeport yéménite, il y a effectué un deuxième voyage, six mois après le premier, pour solder ses activités et revenir avec de l'argent pour son père. Quand Saad était rentré de son premier voyage, Oussama lui avait offert une maison au camp de Kandahar.

Au sein de la famille, Saad et Mohammad ont des attributions précises. Saad est responsable des affaires financières. Il distribue l'argent de poche à ses frères et aux femmes du cheikh. En marge du camp, il possède son propre commerce ainsi qu'un terrain qu'il cultive. Il achète également les denrées alimentaires pour nourrir la famille.

Mohammad, de son côté, est en charge des affaires administratives. Si une épouse de Ben Laden veut sortir pour un pique-nique ou aller au souk, Mohammad la conduit. Quand un de ses frères est fiancé, c'est à Mohammad que la future épouse s'adresse pour venir voir son promis. Quand le cheikh ordonne au cuisinier d'égorger un mouton pour recevoir des invités, c'est Mohammad qui est chargé de l'approvisionnement, une tâche qui peut être lourde – Ben Laden fait en effet venir chaque fin de mois plusieurs camions de moutons.

---

1. Chef idéologique de la révolution islamique soudanaise de 1989, il a contraint Ben Laden à quitter Khartoum en 1996.

Othman, lui, est le militaire de la fratrie. Il a suivi des formations militaires spéciales à Kandahar et Kaboul et, plus jeune, je l'ai entraîné au maniement des armes. Il est un vrai soldat, sans doute le plus dévoué à la cause du djihad. Il faut dire qu'à l'époque les autres fils de Ben Laden sont encore jeunes.

À tous, Ben Laden impose un certain nombre de tâches, notamment les prières et les instructions militaires. Sinon, ils sont libres de faire ce qu'ils veulent, sauf d'utiliser des jeux électroniques requérant de l'électricité. En général, après la prière du matin, ils suivent un cours de Coran à la mosquée, avant d'aller s'occuper de leur parcelle de terre ou de leurs commerces.

Comme leur père, les fils Ben Laden sont de bons cavaliers, et ils jouent au football ou pratiquent la natation dans la rivière qui longe le camp.

Toujours le sourire aux lèvres, Saad est le plus espiègle. Il adore faire manger du hérisson à ses copains, qui l'ignorent, bien sûr.

On ne peut pas dire qu'Oussama Ben Laden soit dur avec ses enfants.

S'il arrive que l'un d'eux commette une faute, il l'appelle :

– Va voir Oum Hamza (une de ses femmes) et dis-lui de préparer la chambre de punition et le fouet.

L'enfant revient :

– La chambre et le fouet sont prêts, mon père.

Après la prière, les deux se dirigent vers la chambre d'Oum Hamza et Ben Laden le menace du fouet. Mais

c'est seulement une réprimande, il exécute rarement ses menaces.

Ses enfants se mêlent aux autres fils des djihadistes. Comme eux, ils restent la plupart du temps à Kandahar. Seul Abdelrahmane, qui souffre du foie, va à trois ou quatre reprises au Pakistan pour des traitements médicaux. Il y accompagne une des épouses de Ben Laden qui sort contacter sa famille en Arabie Saoudite. Une fois, également, Oum Khaled s'est déplacée au Pakistan pour rencontrer sa mère et des sœurs.

Abdelrahmane est aussi grand que son père (1,90 m). Un jour, alors que la sécurité ne nous semble pas optimale autour du camp, nous l'habillons comme Ben Laden et nous l'utilisons comme leurre dans un déplacement, alors qu'Oussama emprunte un autre itinéraire.

Les filles du cheikh sont moins visibles. Dès que l'une est en âge de se marier, des garçons viennent demander sa main. Ben Laden propose à deux djihadistes (Aouss al-Madani et Abdullah al-Halabi) d'épouser ses filles. Je suis présent au mariage, qui se termine par des chants religieux et des danses populaires des régions du Yémen, d'où proviennent les gendres du cheikh.

Qu'est-il advenu des enfants Ben Laden après le 11 Septembre ?

Saad est parti en Iran, puis il est revenu en Afghanistan. Hamza, Khaled, les jeunes enfants sont restés

au Pakistan. Les autres, Mohammad et Othman, sont demeurés avec leur père.

Ses épouses

Oussama Ben Laden a trois femmes avec lui à Kandahar. Oum Abdallah, une Syrienne qui est la mère de presque tous ses enfants, Oum Hamza (de son vrai nom Najwa al-Ghanem) et Oum Khaled, deux Saoudiennes. Une quatrième, la jeune Yéménite Amal Al-Sada, arrivera au printemps 2000. C'est moi qui serai chargé d'aller remettre la dot à ses parents. Oussama a eu une fille avec elle, après mon départ.

Chacune occupe un appartement. Ma connaissance des épouses de Ben Laden s'arrête à la porte de leur maison, mais ma femme, qui m'a suivi en Afghanistan, elle, les a très bien connues.

Oum Abdallah, sa première épouse, est comme sa mère, syrienne. Ils se sont mariés jeunes, Ben Laden était encore étudiant. Elle est venue avec le cheikh pendant sa guerre contre les Soviétiques. C'est une belle femme qui a eu sept fils avec Oussama et au moins une fille, Fatima, que je connais bien. Quand Fatima se marie, ma femme et moi sommes invités aux cérémonies. Elle épouse Aouss al-Madani, un des gardes du cheikh, qui sera tué dans des combats autour de Kandahar.

Oum Abdallah rend visite tous les ans à sa famille en Syrie, d'où elle ramène de nombreux objets pour décorer sa maison.

En 2000, elle en aura assez de la vie rude à Kandahar, et rentrera en Syrie, où Omar la rejoindra quelques mois après. Elle a grandi dans un univers différent de celui des autres épouses. Elle était habituée à la vie moderne et n'a pas supporté Kandahar.

À ses épouses comme à ses enfants, Ben Laden a fixé un budget, qu'il n'est pas disposé à dépasser. Ben Laden dit un jour à ses fils :

– Ma fortune n'est pas pour vous, c'est pour l'islam !

Ils se plaignent parfois de ne pas avoir assez d'argent. C'est l'une des raisons pour lesquelles Abdallah le quitte au milieu des années 90, suivi d'Omar en 2000, qui veut goûter lui aussi à une vie dorée dans le Golfe. Le cheikh ne cite jamais leurs noms devant nous, mais on devine que leur départ est douloureusement ressenti par leur père, surtout celui de son aîné, Abdallah.

Aux autres, Ben Laden répète souvent :

– Mes fils, les millions de dollars de votre père dont vous entendez parler n'appartiennent pas à votre père. C'est l'argent des musulmans. Je le consacre à Dieu, et vous, vous ne devez pas avoir un seul rial.

Un jour, Saad vient le voir pour lui annoncer qu'il a l'intention de se marier.

– En quoi cela me concerne-t-il ? lui répond cheikh Oussama. Travaille la terre que je t'offre, et ainsi tu économiseras pour ton mariage.

Séduisante mais peu instruite, Oum Abdallah est volontiers jalouse d'Oum Hamza, la favorite de Ben Laden en raison de son érudition en sciences islamiques.

Le cheikh consulte de temps en temps cette femme, issue d'une famille aisée de La Mecque (Al-Kindi), de huit ans son aînée. Oum Hamza a moins de charme, mais elle est unanimement respectée. Elle est un peu la mère de tous les djihadistes ; elle enseigne le Coran à tous les fils du cheikh. Moi-même, quand je m'interrogeais sur l'islam, je lui ai envoyé ma femme pour avoir un conseil. Elle règle les problèmes de couple, elle prépare les activités religieuses, elle accueille nos épouses. Comme elle n'a qu'un fils, Hamza, elle a du temps à consacrer aux autres.

Originaire de La Mecque elle aussi, la troisième épouse, Oum Khaled (la mère de Khaled), enseigne l'arabe et elle a un emploi du temps bien rempli. Elle est la sœur d'un compagnon de djihad d'Oussama.

Toutes les femmes de Ben Laden savent manier les armes. Elles ont suivi une instruction militaire lorsque al-Qaida était au Soudan. Une semaine après notre arrivée en Afghanistan, ma femme, elle aussi, a appris à se servir d'une Kalachnikov !

Les trois femmes de Ben Laden ne quittent pas mon épouse au moment de la naissance d'Habib, notre premier fils. Ce sont elles qui apprennent à Tayssir le métier de mère, en particulier Oum Hamza, avec qui elle a noué de solides liens d'amitié. Ma femme garde d'elle le souvenir d'une femme sévère mais pleine de bonté.

Avec ses différentes épouses, Ben Laden se veut juste, leur réservant une stricte égalité de traitement, comme l'exige l'islam. Quand il part en pique-nique en famille, par exemple, il emmène ses trois femmes et tous ses enfants.

L'ambiance entre elles est plutôt bonne, sauf avec Oum Abdallah, dont le style a fini par trancher avec celui des autres épouses. Mais les trois premières femmes du cheikh prendront surtout mal l'arrivée de la jeune épouse yéménite d'à peine dix-sept ans. Oum Khaled est même furieuse.

Pour avoir porté la dot à sa famille, je me retrouverai exposé aux critiques. Mes camarades penseront que c'est moi qui suis allé la chercher. Mon épouse, elle, se fera insulter par Oum Abdallah :

– On vous a donné de l'argent, vous vivez bien grâce à nous, et maintenant ton mari va chercher une femme pour mon mari ! Ce n'est pas bien.

Ces critiques compteront dans ma décision de quitter plus tard l'Afghanistan.

Les enfants les plus âgés de Ben Laden, Saad, Mohammad et Othman, ne seront eux non plus pas contents. Quand Saad me questionnera, je lui répondrai :

– Je n'ai rien à voir avec cette histoire, j'ai juste porté la dot à la famille.

Les fils ne savent pas que le mariage était déjà arrangé. Ils ont de quoi enrager : leur belle-mère est plus jeune qu'eux ! Pourtant, Oussama a dit à ses femmes et à ses enfants qu'il s'agit d'une femme « mûre » de trente ans, qui connaît le Coran par cœur,

bref, d'une femme adulte. L'imam yéménite qui a arrangé le mariage s'est trompé. Il a menti pour faire plaisir à Oussama, qui a traîné comme un boulet ce quatrième mariage.

L'éducation des enfants

Ben Laden donne des cours de physique à ses enfants, mais il ramène surtout un Mauritanien spécialiste de la lecture du Coran, cheikh Abdelatif, pour les initier au Livre saint. D'autres personnes leur enseignent des rudiments de géographie ou d'administration des affaires.

Dans le camp, deux écoles pour garçons sont ouvertes : l'une consacrée aux études islamiques et dirigée par un Yéménite, la seconde pour les autres matières sous la responsabilité d'un Saoudien.

Nous disposons d'une troisième école, militaire celle-là, dans laquelle les jeunes s'habituent au maniement des armes. À leur sortie, Ben Laden peut envoyer certains jeunes se former au sein de l'armée pakistanaise, aux termes d'un accord très peu connu entre al-Qaida et l'armée d'Islamabad, qui les accueille pour une période allant de six mois à un an. Quarante aspirants suivent ainsi une formation à la guérilla, et cinq autres, un stage commando. Quand ils rentrent, ils forment à leur tour des djihadistes d'al-Qaida.

La relation entre al-Qaida et les services secrets pakistanais constitue un sujet de controverse en Occident. Formellement, l'organisation d'Oussama Ben Laden

n'entretient pas de liens directs avec les services pakistanais (ISI). Ce qui n'est en revanche pas le cas de la police secrète des talibans. Pour le Pakistan, l'Afghanistan constitue une base arrière dans son face-à-face avec l'Inde au Cachemire.

Cette absence de liens officiels entre nous et l'ISI n'interdit pas pour autant des accords tacites. On l'a vu à propos des jeunes djihadistes qu'al-Qaida envoyait se former au sein de l'armée pakistanaise. De son côté, l'ISI dépêche dans nos camps des instructeurs pour entraîner des djihadistes, afin qu'ils puissent servir ensuite à contrer une attaque indienne contre le Pakistan ou au Cachemire.

Les services d'Islamabad fournissent également à al-Qaida des équipements modernes et des informations. Un jour, les Américains décident de cibler Ben Laden sur le territoire afghan. Livré par les services pakistanais, le renseignement nous parvient trois heures avant l'opération prévue contre le cheikh.

En parallèle, le Pakistan offre des facilités de déplacement aux membres d'al-Qaida qui veulent entrer ou sortir d'Afghanistan. Comme je l'ai signalé auparavant, nous avons nos réseaux de fonctionnaires pakistanais que l'on a « achetés » dans les aéroports ou ailleurs ; grâce à eux, les dirigeants d'al-Qaida ne sont jamais inquiétés quand ils transitent par le Pakistan[1].

Je n'ai jamais entendu parler de rencontre entre Oussama Ben Laden et le chef des services pakistanais de

1. À ma connaissance, jusqu'à fin 2000, Ben Laden ne s'est jamais rendu au Pakistan.

l'époque, mais à un échelon inférieur des messages d'al-Qaida leur parviennent grâce à des émissaires, en général des talibans ou des membres du Mouvement islamique pakistanais (Al-Ansar).

Les services de renseignements pakistanais ont également convaincu les talibans de demander à al-Qaida de rendre à ces derniers le contrôle de nos camps d'entraînement en 1999. Ainsi, Islamabad peut y exercer davantage son influence, via les talibans.

La détention de l'arme nucléaire par le Pakistan ne satisfait pas tout le monde, c'est évident. Face à leurs ennemis, les autorités pakistanaises sont obligées d'avoir des partisans, donc d'aider les talibans et al-Qaida. Sans oublier que de larges segments de la population pakistanaise – et elle est très nombreuse, cent soixante-dix millions – partagent les thèses d'al-Qaida. Je me souviens qu'en 1998, lorsque le Pakistan a effectué des essais nucléaires, al-Qaida a envoyé un message de félicitations au président pakistanais ainsi qu'à son chef du service des renseignements.

Tous les garçons des camps d'al-Qaida sont donc éduqués. Pour les filles en revanche, nous rencontrons un problème, étant donné que les talibans s'opposent à ce qu'elles soient envoyées à l'école. Nos épouses insistent auprès des responsables d'al-Qaida pour qu'une éducation leur soit donnée, au fur et à mesure qu'elles grandiront. Ainsi, il est décidé d'ouvrir une école pour filles indépendante de celle des garçons. Les hommes choisissent Oum Hamza pour la diriger. C'est dans cet établissement que ma femme commence à

enseigner l'arabe. Au camp, de nombreuses épouses de moudjahidine ont suivi des études supérieures, à l'image de l'épouse d'Ayman al-Zawahiri. Grâce à cette école, elles peuvent sortir leurs filles de la marginalisation.

Devant nous, Ben Laden n'évoque pas que sa famille l'a renié. En revanche, il parle parfois de son père, qui a contribué à la restauration des trois grandes mosquées de La Mecque, ainsi que celle de Jérusalem dans les années 60. Il chérit sa mère mais en parle peu. En 1998, le gouvernement saoudien envoie sa mère et un demi-frère à Kandahar pour le convaincre de renoncer au djihad et revenir en Arabie Saoudite.

– C'est impossible ! Je te respecte et t'aime comme une mère, mais je ne peux pas te suivre, lui répond Oussama. J'ai promis à Dieu de ne pas L'abandonner, je suis comme un compagnon du Prophète qui dit : « Je ne dévierai jamais de ma route. »

Une autre fois, les autorités saoudiennes dépêchent le prince Turki al-Fayçal, le chef des services de renseignements auprès de Ben Laden, mais là encore sans succès.

16

Somalie : la rupture avec Ben Laden

En février 2000, Ben Laden me convoque dans son bureau pour me dire qu'il a une mission stratégique à me confier. Je suis enthousiaste. J'imagine qu'il va m'envoyer quelque part dans le monde pour y perpétrer une opération suicide contre des intérêts américains. À la place, le cheikh me donne 5 000 dollars, que je dois remettre à Sanaa à un dénommé Abou al-Battar (de son vrai nom Abou al-Fida Rashad Mohammad Sayid). En fait, c'est la dot que Ben Laden veut offrir à la famille de sa quatrième femme, qu'il compte faire venir du Yémen, grâce à moi. Je suis plutôt flatté. Je commence à m'occuper de tâches importantes au sein d'al-Qaida, ce qui correspond à la volonté de Ben Laden de promouvoir les moudjahidine d'Arabie Saoudite et du Yémen.

– Si un jour al-Qaida a des problèmes en Afghanistan, on pourra retourner au Yémen, me répète souvent le cheikh.

Pour lui, la tribu de sa jeune épouse, près de Taëz, devra lui accorder l'asile s'il venait à le lui réclamer. Il élargit ainsi son réseau d'alliés au Yémen.

La mission a été bien préparée. Sur place, Abou al-Battar a négocié l'accord de la famille. Il a acheté les billets d'avion pour l'épouse et ses accompagnateurs légitimes, sa sœur et son beau-frère, qui devront conduire la promise auprès de Ben Laden jusqu'à Kandahar. Prédicateur à la mosquée de Ibb, Abou al-Battar est venu nous rendre visite quelques mois plus tôt en Afghanistan, avant de rentrer au Yémen. C'est un ouléma respecté, qui sera emprisonné puis libéré par les autorités de Sanaa en 2002. Il revient donc à Kandahar, mais avec Amal al-Sadah, la quatrième épouse de Ben Laden, qui n'est alors âgée que de seize ans. Je dis au cheikh qu'elle est bien jeune pour lui. Il m'avoue que lui aussi est surpris par son âge :

– La personne qui m'a parlé d'elle m'a dit quelle avait vingt-huit ans, donc ce n'est pas ma faute. Et maintenant, puisqu'elle est avec nous, je suis obligé de me marier avec elle. Je ne peux pas la chasser et la faire rentrer chez elle !

Grâce aux épouses yéménites des djihadistes, Amal s'habituera vite à la vie rude au camp [1].

En fait, la dot n'est qu'un prétexte à mon départ pour le Yémen. Ma véritable mission concerne la

1. Nasser al-Bahri estime qu'elle est encore auprès de Ben Laden, d'autres sources la situent dans la tribu de Taëz.

Somalie, où je dois étudier la possibilité de construire un port et un aéroport, pour pouvoir, le cas échéant, y transférer al-Qaida et ses moudjahidine. Après les attentats de Nairobi et Dar es Salam, la direction d'al-Qaida a réfléchi à une relocalisation possible de l'organisation. Nous devons envisager que les talibans nous lâchent et nous demandent de quitter l'Afghanistan.

En fait, dès 1997, alors que nos relations avec les talibans étaient chaotiques, al-Qaida a élaboré un plan d'urgence pour s'installer en Somalie. Et en cas d'échec, c'est au Yémen que nous transférerons l'organisation. Ce plan a été conçu en collaboration avec deux tribus somaliennes, dont les chefs (Hassin Harsi et Hassin Tahir Owaiss) ont donné leur accord pour qu'al-Qaida s'installe sur leur territoire. Cette phase préparatoire s'est déroulée durant le séjour que cheikh Hassin Harsi a effectué auprès d'al-Qaida à Kandahar.

– Vous pouvez considérer la Somalie comme un deuxième Afghanistan, m'a alors confié Hassin Harsi.

Ce plan consiste à transférer quatre cents combattants d'al-Qaida en Somalie, à bord d'un ou deux avions gros porteurs russes que les talibans sont prêts à mettre à notre disposition pour que nous quittions l'Afghanistan. Mais quand nos relations se tendent avec eux après les attentats de l'été 1998, Ben Laden modifie ce plan :

– Ce n'est pas quatre cents soldats, c'est tout al-Qaida que nous devons transférer en Somalie, avec nos armes et les moudjahidine arabes qui gravitent autour. Les femmes et les enfants, eux, resteront en Afghanistan.

Un tel déplacement concerne environ mille deux cents personnes, deux cent cinquante membres d'al-Qaida et près d'un millier de partisans arabes. Ce n'est pas rien ! Les talibans sont d'accord pour mettre à notre disposition plusieurs de leurs avions russes. L'objectif de Ben Laden est de créer une base militaire pour al-Qaida à Kambouni, près de Kismayo, au sud de la Somalie. Cette installation doit comprendre une piste d'atterrissage et un port voisin. Le cheikh veut détourner l'attention des Occidentaux de l'Afghanistan pour orienter leur regard vers la guerre que nous allons mener en Somalie, à partir de notre nouvelle implantation. Oussama nous dit souvent à cette époque :

– Nous, on va se taire, et c'est l'armée basée au sud de la Somalie qui va prendre le relais.

Arrivé à Sanaa, je recrute donc quatre Yéménites originaires de Somalie qui parlent la langue locale. Ils ne sont pas membres d'al-Qaida : c'est une cellule que je constitue moi-même, en appliquant un des principes de base d'al-Qaida, la centralisation de la décision et la décentralisation de son exécution[1]. Étant connu en Somalie, je ne veux pas m'y rendre pour des raisons de sécurité. Je garde auprès de moi un des quatre Yéménites. Quant aux trois autres, ils resteront un mois sur place, avant de me rendre compte de leur mission à leur retour.

Je leur indique mon contact, Hassin Harsi, chef tribal dans la zone maritime près de Kambouni. Il doit nous

1. La cible est choisie par le comité militaire et Oussama Ben Laden, l'exécution est laissée aux auteurs.

aider à rénover la piste de l'ancien aéroport militaire de Kambouni, pour que les avions talibans puissent nous y conduire. Mais rapidement, nous devons renoncer à ce plan, dont le coût est évalué par ma cellule à 2,5 millions de dollars, avec les frais liés à l'aménagement d'un port clandestin non loin de là. Hassin Harsi n'est pas fiable. Mes hommes sur place se sont en effet aperçus qu'il a revendu les armes qu'al-Qaida lui avaient laissées après la guerre de 1993-1994 contre les Américains – il a préféré empocher l'argent plutôt que de stocker cet arsenal en vue de combats futurs. Au nom d'al-Qaida, je ne peux pas lui faire confiance.

D'autre part, la Somalie regorge d'agents américains, et au large, les pirates commencent à proliférer. Al-Qaida ne peut pas y transférer, même en un seul vol – comme je le pensais au départ –, tous ses membres. Au retour de mes hommes de Somalie, je transmets les conclusions de ma mission à Ben Laden.

Avant mon départ de Kandahar, le cheikh m'a également demandé de m'intéresser au Yémen, cette autre terre de refuge pour al-Qaida. Son message est le suivant :

– Essaie d'obtenir un soutien tribal aussi large que possible pour le cas où il nous arriverait un problème en Afghanistan. Abou Jandal, je te charge de nouer de bons contacts avec les tribus yéménites.

Un an après ma précédente visite à Socotra, j'entends parler d'un plan américain pour y installer une base militaire qui regrouperait quelques-unes de leurs forces dispersées, jusque-là, dans le Golfe. Je me rends sur

l'île durant une semaine. Je vais voir l'aéroport civil construit par l'État yéménite, qui peut tout à fait recevoir des avions américains. Je mesure la piste d'atterrissage et je vois qu'elle est beaucoup plus grande que celle de Sanaa. Le port, qui est en construction, paraît également plus grand que celui d'Aden. Ces premiers repérages m'amènent à la conclusion qu'un projet est effectivement en cours à Socotra. J'en fais part là encore à la direction d'al-Qaida en Afghanistan. Puis je repasse voir les chefs de tribus proches d'al-Qaida que j'ai démarchés l'année précédente. Mais Ben Laden m'a bien précisé d'en contacter de nouveaux, notamment dans la province de Shabwa, où nos appuis laissent à désirer.

J'en approche huit. Nous leur distribuons des films documentaires sur nos entraînements et les discours d'Oussama sur le djihad contre les Américains. Nous leur parlons des visées américaines pour déstabiliser le Yémen ou le diviser en plusieurs entités, de la présence des forces étrangères dans la Péninsule arabique. Pour les attirer vers al-Qaida, nous insistons sur le fait que s'ils ne rejoignent pas l'organisation, ils vont finir par perdre leur statut de chef tribal et les importants avantages qui en découlent. Sans leur promettre d'argent en contrepartie de leur soutien, nous les flattons en leur rappelant le rôle important joué par certains de leurs membres, il y a dix ans, dans le djihad contre les Soviétiques en Afghanistan.

À Aden, nous demandons aux cheikhs et aux imams dans les mosquées de nous soutenir dans leurs discours. Nous faisons en sorte que les cellules locales

d'al-Qaida qui manquaient de matériel – notamment vidéo – en soient équipées ou qu'elles reçoivent de l'argent pour s'en procurer.

Au retour de mes hommes de Somalie, j'envoie de nombreux messages, mais la direction d'al-Qaida ne me répond pas. Les lettres codées parviennent à Abou Hafs al-Cindi, notre émir à Karachi, au Pakistan, par des porteurs que j'ai sélectionnés. Je lui adresse également des fax dans lesquels je me contente de résumer mes conclusions sur nos projets en Somalie. Ce silence persistant finit par me mettre en colère, à tel point que dans le dernier message que j'envoie, je dis clairement : « Si vous ne me répondez pas dans les trente jours qui viennent, le trente et unième je rentre en Afghanistan ! »

Que peut-il se passer autour de Ben Laden à Kandahar ? Faute de réponse, je finis par rentrer avec un ami yéménite et sa femme. Alors que nous venons d'arriver à Karachi, nous sommes accueillis par deux membres d'al-Qaida, Walid Ben Attash et Abdullah al-Halabi, qui est marié avec une fille de Ben Laden.

– Pourquoi es-tu rentré ?

– Parce que je n'ai jamais reçu de réponses à mes courriers !

– On allait l'envoyer !

– Vous me répondez après trente et un jours, c'est un peu tard, non ?

Ben Attash et al-Halabi ont la réponse sur eux, mais elle émane de Saef al-Adel, non de Ben Laden. Je suis furieux de ne pas avoir de réponse du chef d'al-Qaida. C'est pourtant lui qui m'a envoyé en Somalie, donc

c'est à lui de me répondre. Et quand je lis le message laconique qui m'est adressé, ma colère ne fait que grandir. « Débrouille-toi, tu n'as pas donné satisfaction ! ».

Je décide d'aller tout de suite à Kandahar. Au camp, je vais voir Ben Laden, mais je note que l'atmosphère n'est pas comme d'habitude. Il me regarde, j'essaie de lui parler mais il ne me répond pas. Je vais passer presque trois semaines sans pouvoir établir un vrai dialogue avec lui. Je suis quand même invité à son mariage avec Amal, mais je refuse d'y assister. Finalement, je croise Ben Laden cinq minutes à la fin de sa journée de noces. Il me lance :

– Pourquoi tu n'es pas venu ? S'il y a un problème entre nous, c'est comme entre un père et son fils.

Nous nous séparons sans avoir pu nous expliquer. Le lendemain après-midi, le cheikh m'approche :

– On t'a envoyé au Yémen pour une mission confidentielle, mais tu n'as pas été à la hauteur. Tu as dévoilé l'opération, tu as raté ta mission.

– Je ne pensais pas que tu me ferais ce reproche, lui dis-je en larmes.

Je veux m'expliquer, mais le cheikh quitte la salle. C'est la première fois en trois ans de collaboration qu'il ne veut pas entendre mes arguments. Profondément déçu, je décide de quitter l'Afghanistan dans les quarante-huit heures.

Le lendemain, je demande à Youssef al-Dossari, le Comorien responsable de la documentation d'al-Qaida, de m'obtenir auprès de l'ambassade yéménite au

Pakistan un acte de naissance pour mon fils, Habib. Il est né quelques mois plus tôt à Kandahar, pendant mon séjour à Sanaa, mais je préfère que sa naissance soit inscrite au Pakistan, pays plus neutre au regard de mes activités. Je rencontre également Hassan al-Bahloul et Abou Kholoud et, énervé, je leur annonce que j'en ai marre, que je rentre au Yémen. Les deux vont voir Oussama et lui disent qu'« un moudjahid important » va rentrer, qu'il va quitter l'Afghanistan. Oussama devine qu'il s'agit de moi. Il envoie Abou Hafs al-Masri pour me convaincre de rester. Je lui réponds :

– Passe un grand bonjour de ma part à Oussama et dis-lui que je lui reste fidèle. Je suis au Yémen. S'il a besoin de quelque chose, qu'il me contacte.

– On va régler ça demain après-midi !

– Peut-être, mais moi, je quitte Kandahar à l'aube.

Je tiens parole : je pars le lendemain, ce qui surprend tout le monde. Oussama enverra deux personnes pour tenter de m'intercepter avant mon départ du Pakistan.

Arrivé à Karachi, je demande à Othman al-Pakistani de me préparer trois billets d'avion pour le Yémen – pour moi, ma femme (et Habib) et un frère yéménite. Au sein d'al-Qaida, le rôle d'Othman al-Pakistani est de faciliter les déplacements et les voyages de ses membres. Il est sous ma responsabilité. Quand je vais le voir, il ne veut pas que je parte, mais je lui dis :

– N'oublie pas que tu es mon subordonné, fais ce que je te demande.

Il obtempère, me propose une liste de vols et je choisis de partir le lendemain. Le départ de Karachi est

fixé à six heures, pour Manama puis Sanaa. La dernière nuit, je la passe à l'hôtel Ambassador à Karachi. Au cours d'une discussion, ma femme me demande :

– Pourquoi tu es triste ?

– Ce n'est pas ton affaire !

Je ne veux rien lui dire, mais je pleure et ma femme insiste pour savoir pourquoi.

– Je suis triste parce que je quitte Ben Laden et le djihad.

Une page de ma vie se tourne, mais un peu contre mon gré. Je suis vraiment triste, je m'interroge : n'est-ce pas un péché, n'est-ce pas une faute, ce que je suis en train de faire ? Je repense alors à ce qui s'est passé. Et j'en reviens toujours à la même conclusion : non, je n'ai pas commis d'erreur durant ma mission au Yémen. Mes messages étaient codés. Les messagers avaient été soigneusement sélectionnés. Qui plus est, je n'adressais pas ces messages à Ben Laden. Comment peut-il alors m'accuser ? Et pourquoi ne m'a-t-il pas laissé répondre à ses accusations ? Ce qui me fâche encore plus, c'est qu'il n'a pas reçu mes messages, il a uniquement entendu des gens parler de ce que j'avais fait et pour moi, c'est vraiment insupportable. Je n'ai jamais eu de véritable explication avec lui.

Pourtant, j'ai fait tout ce que j'ai pu. Avant de partir, j'ai passé des journées à Kandahar à travailler comme un maçon sur de gros chantiers. En les avertissant, ensuite, des risques liés à un transfert d'al-Qaida en Somalie, je leur ai épargné peut-être de gros problèmes. Je suis également allé voir Abou Hafs pour lui expliquer

ce qu'il s'est passé, mais il lisait un livre et n'a pas prêté attention à ce que je disais. En dernier recours, je suis allé voir Saef el-Adel ; la discussion a été plus ouverte mais il s'est comporté comme un juge. Il m'a dit avec agressivité :

– Tu n'as pas fait grand-chose dans cette mission.

– Ce n'est pas toi qui me l'as donnée, c'est cheikh Oussama !

La discussion dure une heure environ, mais ses questions ne sont que des reproches.

C'est vrai, j'ai reçu cette mission de Ben Laden en personne, mais en vertu du principe de la décentralisation de l'exécution d'un projet, c'est à moi de prendre les décisions pour l'appliquer. En fait, Saef al-Adel a retenu les messages que j'adressais à Ben Laden. Les Égyptiens lui ont ensuite fait comprendre que ses copains yéménites faisaient n'importe quoi, qu'ils n'étaient pas fiables. Ce n'est pas al-Qaida qui m'a trahi, ce sont les Égyptiens autour de Saef al-Adel et d'Oussama. A posteriori, je n'en suis pas surpris. Je me souviens de ce que l'un d'entre eux m'a dit une fois, en parlant des djihadistes de la Péninsule arabique :

– Nous sommes avec Ben Laden depuis quinze ans et vous allez le prendre tout d'un coup, comme ça ?

Puis en se retournant vers Salem Khamdane, mon beau-frère, il a ajouté :

– Vous, les Yéménites, vous n'êtes pas solides !

Mon différend avec Ben Laden est symptomatique d'une constante au sein d'al-Qaida : les Égyptiens n'ont jamais vraiment accepté que d'autres s'approchent du cheikh.

Un jour, pourtant, où des tirs visaient Kandahar, personne n'a bougé pour sauver Ben Laden sauf les Yéménites. Parmi les djihadistes égyptiens, seuls Saef al-Adel et Abou Hafs al-Masri n'ont pas eu peur d'intervenir. Après l'incident, Ben Laden l'a dit clairement aux Égyptiens :

– Regardez ! Ceux qui sont venus me sauver sont Abou Jandal, Salem Khamdane, al-Taezi... des Yéménites ! Et vous, vous êtes restés chez vous !

Cela étant, dans mon affaire, Ben Laden s'est rangé à l'avis de Saef al-Adel et Abou Hafs al-Masri, ses plus proches collaborateurs.

Pourtant, peu de temps après mon départ, il réalise qu'il est sans doute allé trop loin, puisqu'il dépêche Salem Khamdane au Yémen, pour me supplier de revenir auprès de lui en Afghanistan.

– Oussama te demande de revenir en Afghanistan ! me dit mon beau-frère. Retourne en Afghanistan, pourquoi tu restes ici ? Oussama te demande de repartir !

Mais je suis toujours sous le coup de la déception :

– Pourquoi Oussama m'a fait ça ? Même un voleur ne mérite pas une telle réaction de sa part !

Je retournerai une dernière fois en Afghanistan, pour y chercher une explication. Mais les choses ne seront plus pareilles et je n'y resterai qu'un mois, avant de rentrer définitivement au Yémen. Tout est allé si vite que la plupart des membres d'al-Qaida n'ont pas su pourquoi je quittais Kandahar et l'organisation. A posteriori, je crois que j'ai eu beaucoup de chance. Si j'étais resté avec Ben Laden j'aurais peut-être été tué, ou alors

envoyé pendant des années à Guantanamo comme Salem Khamdane[1].

Aujourd'hui avec le recul, je ne dirais pas que j'ai été trahi par le cheikh, mais plutôt que j'ai eu un différend important avec lui. J'ai interprété le fait qu'il m'envoie mon beau-frère à Sanaa comme une espèce de pardon, comme des excuses déguisées.

1. Arrêté fin 2001 au Pakistan, emprisonné ensuite à Guantanamo, il est libéré en décembre 2008 et vit aujourd'hui à Sanaa.

17

Prison et prise de conscience

Une nouvelle vie ?

À l'escale de Manama, à Bahreïn, j'appelle la famille de mon épouse au Yémen pour les prévenir que nous passerons les voir, mais je n'en dis pas plus. Ils sont bien sûr contents de nous retrouver. Dans la foulée, je rends visite à des amis djihadistes. L'un d'eux, Abdel Rahmane al-Shaami, vient d'arriver d'Afghanistan pour assister à un mariage dans sa famille.

– Je viens de te voir à Kandahar, que fais-tu ici ?

– Je ne retourne pas en Afghanistan, je vais essayer de trouver du travail. J'ai une famille, je dois m'en occuper, je renonce au djihad.

En apprenant que je suis là, d'autres combattants cherchent eux aussi à comprendre pourquoi je suis rentré soudainement au Yémen. Après que je leur ai raconté mon différend avec le cheikh, un certain nombre ne veut plus retourner auprès d'al-Qaida. Mais je leur conseille de « rester toujours prêts, au cas où quelque chose arriverait ». J'ignore qu'un attentat se

prépare au Yémen contre un navire de guerre américain.

Deux semaines après mon retour, Salem Khamdane vient me voir, envoyé par Ben Laden, pour que je rentre à Kandahar. Mais je campe sur mes positions et c'est lui qui voudra rester auprès de moi, après avoir écouté le récit de ma mésaventure avec al-Qaida.

J'apprendrai quelques mois plus tard, par le biais d'un ami, ce qu'a dit Ben Laden de toute cette affaire :

– Allah pardonnera Abou Jandal.

Cet ami, Abdel Rahmane al-Shaami, n'a pu s'empêcher de crier son mécontentement devant Ben Laden et de nombreux autres membres d'al-Qaida, accusant le cheikh :

– C'est à cause de toi, ce qui lui est arrivé !

Les Égyptiens autour de Ben Laden ont alors essayé de calmer al-Shaami. Mais il a continué :

– Vous savez bien qu'Abou Jandal est une personne honnête, il sait ce qu'il fait, on doit pouvoir compter sur lui.

Ben Laden, ne sachant pas quoi répondre, s'est tu.

Me voilà prêt à m'installer à Sanaa. Je trouve un petit appartement à côté de celui de ma belle-famille, et je décide de me lancer dans le commerce de vêtements avec un ami. Dans ma tête, les choses sont claires : j'ai renoncé au djihad. Je compte désormais dissuader les jeunes aspirants à la guerre sainte. En effet, j'ai compris qu'avant d'aller livrer bataille, il y a des priorités. Le djihad, ce n'est pas simplement aller mourir pour

défendre l'islam ou les musulmans s'ils sont attaqués. Ce n'est pas le premier pilier de notre religion.

Je romps tous mes contacts avec al-Qaida. Mais quelques jours après, un combattant saoudien, Fawaz al-Maki, vient me mettre en garde :

– Fais attention, il va y avoir une attaque organisée et très douloureuse au Yémen.

Le 12 octobre, l'attentat contre le navire *USS Cole* a lieu[1]. Je jeûne ce jour-là. À 19 heures, alors que je rentre de la foire du livre de Sanaa, Salem Khamdane m'annonce qu'un navire américain a été attaqué dans le port d'Aden. Lui non plus, arrivé d'Afghanistan un mois et demi plus tôt, n'est au courant de rien. Tout de suite, je lui demande :

– L'attaque a provoqué une explosion vers l'extérieur ou vers l'intérieur du bateau ?

Dans le premier cas, c'est un attentat, dans le second, un accident. Il se tait, mais en regardant la télé je constate qu'il s'agit bel et bien d'un attentat. Je suis surpris, Ben Laden nous disait souvent qu'il ne fallait pas commettre d'opération au Yémen : cela aurait des conséquences graves pour nous, car le Yémen est une terre de refuge et de recrutement.

Deux jours après l'attentat, par prudence, je quitte Sanaa avec ma femme et notre fils, Habib. Avec

1. Il a été préparé par Abdel Rahim al-Nashiri, un de mes compagnons de djihad au Tadjikistan, avant de devenir membre du comité militaire d'al-Qaida. Arrêté en novembre 2002 aux Émirats Arabes Unis, il est emprisonné aux États-Unis. Il avait organisé, un mois plus tôt, l'attentat contre le tanker français *Limburg* au large du Yémen.

al-Shaami, nous allons à Mukalla dans ma belle-famille observer la suite des événements.

Une semaine plus tard, je décide de revenir à Sanaa où je contacte un camarade d'al-Qaida, qui m'apprend que désormais la police me recherche. Je décide donc de m'installer dans un secteur où personne ne me connaît : à Shabwa, non loin de la région natale de mon père, où les forces de sécurité sont faibles face aux tribus. Je vais y bénéficier de la protection du cheikh Mansour Ben Saied. Mais je continue de m'interroger : al-Qaida aurait-elle changé de stratégie ? Jusqu'alors, l'organisation cherchait à épargner un certain nombre de pays considérés comme utiles pour al-Qaida : le Yémen, mais aussi le Pakistan, l'Iran, la Syrie et le Qatar. J'ai entendu Ben Laden lui-même énoncer la liste de ces pays. Sur le Yémen, il disait :

– Nous n'avons pas un pays qui nous protège et permette l'acheminement de nos troupes comme le Yémen !

La Syrie est également considérée par Ben Laden comme un pays où le passage des djihadistes est aisé. Ceux-ci pénètrent ensuite en Irak, puis en Iran, avant d'arriver en Afghanistan. Le Qatar présente peu ou prou les mêmes avantages : il n'y a pas de bureau du FBI aussi actif qu'à Dubai, par exemple. Enfin, les Iraniens soutiennent les islamistes égyptiens contre le régime de Moubarak. Et à partir de l'Iran, les moudjahidine évitent le Pakistan pour entrer directement en Afghanistan[1].

1. Un groupe islamiste a organisé un attentat contre l'ambassade égyptienne au Pakistan, à Islamabad, en 1996, et ils ne pouvaient plus entrer dans ce pays.

Peu après l'attentat contre l'*USS Cole*, on découvre que l'opération est le résultat d'une faute technique commise par l'un des exécutants : Ben Laden voulait attaquer un pétrolier américain dans les eaux internationales au large du Yémen, mais le concepteur qu'il avait nommé pour cette opération, Abdel Rahim al-Nashiri, et surtout ses auteurs ont dû changer de plan au dernier moment pour frapper finalement dans le port d'Aden.

Je reste quatre mois à Shabwa en compagnie d'al-Shaami avec ma famille et la sienne. La police locale connaît mon identité, mais elle n'a aucune autre information sur moi, ignorant ce que j'ai fait auparavant. Mais après avoir arrêté trois personnes qui me connaissent (Jamal al-Badawi, Faad al-Qousso et Mohammad Tarbiyi), elle réussit à dresser mon portrait-robot. Et il est ressemblant !

Sans travail, traqué, c'est alors que je décide de retourner en Afghanistan. Non par plaisir ni par conviction, mais par nécessité. Je convaincs al-Shaami, moins connu, de partir avant moi. Il réussit à rentrer en Afghanistan, via la Syrie et l'Iran. À mon tour, je prends la direction de Mukalla, sans ma famille. Mais ce jour-là, il n'y a pas d'avion pour Abou Dhabi. Je suis contraint de remonter vers Sanaa, et c'est en débarquant à l'aéroport que je suis arrêté. On est en février 2001.

Emprisonné

Je suis jeté dans une prison souterraine de la Police Security Organization, le principal service de renseignements yéménite de l'époque. Puis un gardien me conduit les yeux bandés jusqu'au bureau de Mohammad Rizik al-Sormi, responsable de la sécurité intérieure.

– Comment tu t'appelles ? Quel est ton nom de guerre ?

– Abou Jandal.

– Où voulais-tu aller ?

– En Afghanistan.

– Pourquoi ?

– Parce que j'en ai marre d'être recherché par la police !

– Qui est avec toi ? Avec qui es-tu en contact ?

On m'enlève le bandeau. Le général me demande de descendre dans ma cellule et de raconter ma vie par écrit. Je m'attarde sur mon enfance, mais je résume la période afghane en une demi-page.

La nuit suivante, je remonte dans le bureau du général al-Sormi. Je comprends que les Yéménites ne connaissent que peu de choses sur moi, mon passé de garde du corps du cheikh et de directeur de la maison d'hôtes d'al-Qaida à Kaboul. Je ne panique pas. Les cours que j'ai donnés aux djihadistes sur l'attitude à adopter en cas d'interrogatoire me reviennent à l'esprit. Première consigne : rester calme, paraître normal. Ensuite chercher à comprendre ce que l'on veut de moi. Et pour cela ne pas hésiter à être un peu naïf.

Sachant qu'il y a trois sortes d'enquêteur : celui qui pose les questions d'une façon sympathique sans élever la voix, celui qui est dur, dans l'espoir de trouver la faille, et celui qui est là pour créer des liens, peut-être celui dont il faut le plus se méfier.

Je reste seul dans une cellule pendant sept mois, sans voir le jour une seule fois. La prison est au quartier de Hadah, au siège de la Police Security Organization. Mais je ne suis pas torturé et mes geôliers me traitent correctement.

À mon arrestation, ma femme est enceinte pour la deuxième fois, de quatre mois. Je veux pouvoir lui écrire pour avoir des nouvelles, surtout après la naissance de notre fille. Grâce au pécule que j'ai gardé, je réussis sans trop de difficulté à soudoyer un ou deux gardiens, qui font passer des missives à ma femme. Théoriquement, les journaux et les livres me sont interdits, mais là encore je réussis à m'en procurer grâce à des gardiens « compréhensifs ». L'un d'eux possède une radio qu'il me laisse de 23 heures à 9 heures le lendemain matin.

Je ne peux voir Abrar, ma fille, que quatre mois après sa naissance. Après un mois d'interrogatoire par le FBI au printemps 2001, mon régime est amélioré. Je peux alors recevoir des visites de ma famille deux fois par semaine jusqu'à la fin de ma détention en 2002. Je suis aussi placé dans une grande cellule en compagnie d'une quinzaine d'autres djihadistes, yéménites pour la plupart, avec lesquels j'entre en conflit à propos du djihad. À tel point que certains menacent de me tuer. Quand

ils voient que les gardiens me traitent correctement, ils s'écrient :

– Tu es un espion ! Tu fais partie d'al-Qaida, pourquoi on te traite comme ça ? C'est parce que tu as vendu al-Qaida, tu as vendu l'islam, donc tu es un traître, et tu mérites d'être tué !

Ils ont dû être influencés par les Égyptiens d'al-Qaida en Afghanistan, qui projettent régulièrement des films montrant les tortures subies par les prisonniers égyptiens dans les geôles du Caire. Ces documentaires soutiennent que « toutes les prisons du monde arabe sont truffées d'espions disséminés parmi les détenus, même parmi les islamistes ». Leur conclusion est donc que l'un d'entre nous est une taupe du régime yéménite, et que c'est moi « l'infidèle ».

La plupart de mes codétenus ont été avec moi en Afghanistan, avant d'être arrêtés à leur retour forcé au Yémen, après les attentats du 11 Septembre aux États-Unis.

11 Septembre 2001

Je ne l'ai pas vécu en tant que membre actif, mais voilà ce que je sais de ces attentats.

À partir de l'automne 1999, cheikh Oussama commence à évoquer devant nous « un événement qui va bouleverser le monde ». Mais il ne nous en dit pas plus.

– Peut-être allons-nous tous disparaître, ajoute-t-il mystérieusement.

Je me souviens très bien de la remarque qu'il me fait alors que je suis chargé de régler le différend qui a éclaté à la maison d'hôtes d'al-Qaida à Kaboul entre moudjahidine égyptiens et yéménites. Tandis que j'ai pris position en faveur de mes compatriotes, Ben Laden me conseille de « rester neutre, parce que nous sommes tous des musulmans ».

– Figure-toi qu'il y aura un événement qui va nous faire exploser en petits morceaux, un événement qui va faire exploser la Terre et nous, nous serons dispersés sur toute sa surface.

Je ne peux pas lui poser de question, parce qu'on nous a appris à « ne pas chercher d'informations indiscrètes ». Et puis, plus on se rapproche des attentats, moins Ben Laden parle de cet énigmatique « événement », sauf lorsqu'il doit apaiser la discorde entre djihadistes, ou lorsqu'il interprète nos rêves, comme cela lui arrive régulièrement, après la prière de l'aube, quand il lance :

– Qui a fait un bon rêve ?

Quelques mois avant le 11 Septembre, un de ses gardes du corps, Abou Mouslim al-Adani, qui est aussi son gendre, rêve qu'un astéroïde est tombé sur la Terre. Le lendemain, il se rend auprès du cheikh et lui raconte ses visions. Oussama répond immédiatement :

– Avec ce rêve, tu vas dévoiler nos opérations !

En août 2001, Ben Laden décrète une alerte générale et ordonne une mobilisation autour du camp d'al-Qaida à Kandahar. Il sait qu'une opération va avoir lieu en septembre aux États-Unis, mais en connaît-il la date précise, généralement laissée à l'appréciation du

commando chargé d'exécuter les attentats ? Je n'en suis pas sûr.

Le 2 septembre, les leaders talibans appellent Ben Laden pour s'entretenir du déplacement en Europe du commandant Massoud, qui va récolter des soutiens dans sa lutte contre les alliés d'al-Qaida. Les talibans interrogent Oussama :

– Quelle est la solution face à Massoud ?

– On doit le tuer ! Et attaquer les Américains ! répond cheikh Oussama.

Il ajoute :

– Laissez-nous faire, c'est nous qui allons nous occuper de Massoud, on va l'exécuter.

Cet assassinat est très important pour Ben Laden et al-Qaida. Dès le djihad contre les Soviétiques, la question s'était posée, mais Massoud disposait alors en Abdallah Azzam d'un partisan parmi la direction d'al-Qaida. À la question de savoir si Massoud était un agent de l'Occident, la direction d'al-Qaida avait répondu par l'affirmative, mais Azzam avait convaincu Ben Laden de « le laisser pour le moment ». Après le départ des Soviétiques d'Afghanistan, al-Qaida découvrit les relations de Massoud avec l'Occident et finalement sa trahison. Il devint alors un obstacle pour les moudjahidine. Mais à la fin des années 90, après des relations parfois tendues avec les talibans, le cheikh devait écarter tout risque de devoir quitter un jour ou l'autre l'Afghanistan, et pour cela al-Qaida devait éliminer le principal ennemi des talibans. C'est pour cette raison que Massoud est tué.

Cheikh Oussama connaît le jour de l'attentat contre le chef de l'Alliance du Nord. À partir du 2 septembre, ordre est donné aux cellules d'exécuter l'opération contre lui. Deux soi-disant journalistes vont assassiner Massoud [1].

Le jour de l'attentat contre Massoud, Oussama Ben Laden se déplace en toute liberté dans Kandahar. Mais trois jours après, le 11 septembre, le chef d'al-Qaida fait évacuer les familles dans des maisons secrètes. Est-ce directement lié aux opérations aux États-Unis ou plutôt à l'environnement afghan après l'assassinat de Massoud ? Des habitants de Kaboul viennent en effet d'égorger deux djihadistes arabes en signe de colère contre la liquidation de Massoud. Il s'agit d'éviter d'autres représailles.

Le 11 septembre, Ben Laden va se mettre à l'abri dans une maison secrète de Kandahar avec ses gardes du corps et d'autres dirigeants d'al-Qaida. Sa famille, elle, est dans une autre maison.

Un élément supplémentaire me fait dire que Ben Laden connaît la date exacte des attentats commis par ses partisans aux États-Unis. Le 11 septembre, en effet, « Abou Abdallah » demande à Hassan al-Bahloul, en charge des médias autour de lui, d'installer une connexion satellite :

1. Deux Tunisiens, Dahmane Abd el-Sattar et Rachid Bouraoui al-Ouaer, munis de faux passeports belges, l'approchent avant de commettre un attentat-suicide contre Massoud au nord-est de l'Afghanistan.

– C'est très important que nous puissions voir les informations aujourd'hui, lui affirme-t-il.

À partir de ce moment-là, ce dernier est convaincu qu'une opération est en cours.

Mais en raison du relief montagneux autour de Kandahar, Bahloul ne peut établir la liaison satellite réclamée par Oussama. Ce dernier lui a bien précisé qu'il veut pouvoir regarder, ce 11 septembre, toutes les chaînes de télévision, y compris les networks américains.

Quand, le 11, les talibans apprennent la nouvelle des attentats, mollah Jalil appelle immédiatement Saef el-Adel, lui disant qu'il veut rencontrer Oussama le jour même. Ben Laden et les talibans se voient dans une maison secrète à Kandahar. Dans un souci de discrétion, le chef d'al-Qaida s'y rend à bord d'un convoi composé de seulement deux véhicules. Ben Laden et le mollah Omar discutent des mesures à prendre pour éviter les ripostes américaines. Les talibans ont été mis au courant d'une attaque contre les États-Unis, mais en des termes assez vagues.

La première décision est d'évacuer tous les camps d'entraînement des moudjahidine d'al-Qaida, des talibans et des Pakistanais, ainsi que les bâtiments d'al-Qaida à Kandahar et ailleurs en Afghanistan. Ensuite, des armes sont distribuées aux différents groupes de moudjahidine. Enfin, les talibans et al-Qaida contactent les oulémas et les savants religieux du Pakistan afin qu'ils préparent un lieu de repli pour la direction d'al-Qaida, avant les ripostes américaines.

Dans un premier temps, le commandement d'al-Qaida ne s'éparpille pas. Le cheikh repart dans sa maison secrète avec ses gardes du corps. Certains d'entre eux, comme Hassan al-Bahloul, montent dans le fourgon qui abrite les équipements médias, y compris la télévision par satellite. De leur côté, les talibans se rasent la barbe, ils mettent le chapeau des Afghans et se dispersent parmi la population.

Quelques jours après le 11 Septembre, Ben Laden demande à Bahloul d'effectuer une recherche dans la presse sur l'impact économique des attentats commis contre les États-Unis. Il veut avoir une synthèse des retombées. Bahloul télécharge sur un CD-rom un résumé de différentes études économiques sur le sujet qu'il remet à cheikh Oussama. Le chef d'al-Qaida veut préparer l'enregistrement vidéo qui sera diffusé le 7 octobre sur Al Jazeera. Ben Laden y insiste sur les pertes économiques subies par les Américains : « Vos plus grands édifices sont détruits. Louons Dieu pour cela. Voilà l'Amérique prise par la peur du nord au sud, de l'est à l'ouest. Ces événements ont divisé le monde en deux camps : celui des croyants et celui des infidèles. Dieu vous tienne à l'écart de ceux-là. Chaque musulman doit s'empresser d'apporter la victoire à sa religion. Les vents de la foi se sont levés. »

Mais sur place à Kandahar, depuis les attentats, un désordre absolu règne au sein d'al-Qaida. Tous les combattants doivent se protéger, se cacher. La méfiance est grande. Chacun redoute une attaque aérienne surprise.

Fin septembre, Ben Laden décide de transférer de Kandahar à la région de Quetta toutes les femmes des combattants, y compris les siennes. Zawahiri, de son côté, évacue sa famille de Kaboul à Peshawar, après avoir été visé par des missiles américains. Les plus jeunes des enfants d'Oussama suivent leurs mères, mais d'autres, parmi lesquels Saad, restent avec lui.

Quelques jours plus tard, début octobre, alors que les bombardiers américains et britanniques frappent les positions talibanes, le commandement d'al-Qaida quitte Kandahar pour les montagnes de Jaji, dans la région de Khost, où Ben Laden s'est déjà réfugié pendant son premier djihad contre les Soviétiques. À Jaji se trouve en effet une petite caserne qui sert de camp militaire à al-Qaida. Oussama Ben Laden est hébergé à Khost dans la maison de son ami, Jalal al-Deen Haqani, un chef afghan du djihad contre les Soviétiques. À ce moment-là, le chef d'al-Qaida prend la décision de disperser ses partisans pour laisser repartir les combattants arabes chez eux. Beaucoup sortent d'Afghanistan en passant par l'Iran. Quand je dis Iran, ce n'est pas avec l'aide du gouvernement iranien : des Iraniens sunnites des tribus du Balouchistan ont aidé les djihadistes à fuir clandestinement, jusqu'au détroit d'Ormuz, où d'autres personnes les ont pris en charge.

Mais certains proches collaborateurs de Ben Laden, comme Bahloul, lui demandent de rester avec lui dans la maison d'Haqani, le temps d'organiser leur retour au Yémen, par exemple, comme c'est le cas de Bahloul. Ce dernier est resté chez Haqani, mais Ben Laden, lui, reprend sa route. Juste avant, le chef d'al-Qaida

demande à un autre de ses gardes, Saad al-Taezi, de rentrer au Yémen.

Dans sa fuite vers les grottes de Tora Bora, où il affrontera douze jours de bombardements américains, Ben Laden ne veut garder auprès de lui qu'un petit nombre de fidèles, pour limiter les risques d'être repéré. Le chef d'al-Qaida serait resté avec Ayman al-Zawahiri, Nasser al-Wahayshi et Hamza al-Ghamdi, ainsi qu'une poignée de gardes saoudiens. Ils auraient ensuite quitté l'Afghanistan pour se diriger vers le Pakistan, où ils seraient demeurés quelques mois. Ensuite, leurs traces disparaissent. Entre-temps, Nasser al-Wahayshi a fui en Iran, sans passer par l'Afghanistan, pour y rejoindre sa femme.

Pendant toute cette période, chacun a un poste de radio (Sony), et ils écoutent, l'un La Voix du Koweït, l'autre la BBC en arabe, me diront plus tard d'ex-gardes du corps du cheikh aujourd'hui en liberté. Ils me racontent leurs conversations avec Oussama Ben Laden, notamment sur les attentats de New York. Le chef d'al-Qaida paraissait dépassé par leur ampleur. Il voulait frapper les tours, mais il leur confia ne pas avoir imaginé que les opérations feraient autant de victimes. Son but était d'attaquer les États-Unis pour qu'ils déploient des troupes sur le terrain d'al-Qaida en Afghanistan, mais les conséquences semblent l'avoir pris de court.

Il me faut dire un mot de certains des membres du commando du 11 Septembre que j'ai connus en Afghanistan.

En novembre 1999, les quatre membres de la cellule d'Hambourg[1] arrivent à Kandahar pendant le ramadan. Trois d'entre eux habitent en ville, et non pas au camp d'al-Qaida. Je m'occupe de leurs formations, sans savoir qu'ils vont commettre deux ans plus tard des attentats. Il s'agit de formations classiques, la première consacrée à la sécurité et au renseignement, la seconde, à des « opérations spéciales » (enlèvement, assassinat, attentat à l'explosif) en milieu urbain, avec une instruction au maniement d'armes. Je les suis pendant deux semaines. Ils m'apparaissent rusés et intelligents. En dehors de l'instruction, nous discutons souvent de leur vie en Allemagne et du parcours de chacun d'entre nous, son engagement dans le djihad. Mohammed Atta fustige la société allemande, qu'il considère comme corrompue et en pleine déliquescence. Ziad Jarrah a une vision différente, il dit que les Allemands sont un peuple sympathique, qui accepte facilement l'autre, et qu'on peut les orienter vers l'islam. Ils ne me parlent bien sûr pas de leurs projets d'attentats aux États-Unis. Il s'agit d'un programme secret organisé entre eux et le comité militaire d'al-Qaida qui implique Abou Hafs, cheikh Oussama et Khaled Cheikh Mohamed. Ils se réunissent au printemps 1999.

D'ailleurs, chez nous, ils portent comme tout le monde des noms de guerre. L'Égyptien, Mohammed Atta, est Abou Abdoul Rahman al-Masri ; le Saoudien,

1. Mohammed Atta, Ramzi Ben al-Shibh, Marwan al-Shehi, Ziad Jarrah.

Marwan al-Shehi, se fait appeler Abou Mohammed al-Sharqi ; Khaled al-Midhar, Sannan al-Maki (de La Mecque) ; et Salem al-Hazmi, Bilal al-Maki (lui aussi de La Mecque).

Je me souviens qu'al-Shehi est contraint de quitter l'Afghanistan à cause de problèmes à l'estomac, qu'il fait soigner hors du pays. Il part avec un Yéménite, connu sous le nom d'Abbas, qui se fera tuer plus tard alors qu'il s'entraîne avec une Kalachnikov.

Je rencontre Salem al-Hazmi sur le front de Kaboul en 1999. En lançant une grenade Howitzer, il se blesse une main.

C'est Khaled al-Midhar que j'ai le plus fréquenté. Il est responsable de la maison d'hôtes d'al-Qaida à Kaboul jusqu'aux attentats de Nairobi et Dar es Salam, l'été 1998. Khaled est un supporteur acharné de Ben Laden, et il est très proche de Khallad. Je le rencontre pour la première fois après les attentats de Nairobi et Dar es Salam, mais c'est à propos de mon mariage qu'il se rapproche de moi. Khaled veut que je me marie avec la plus jeune de ses belles-sœurs. Il se trouve au Yémen en 1999 pendant mon séjour sur place, et il m'emmène chez son beau-père, qui est d'accord pour que j'épouse une de ses filles. Mais le lendemain, on m'informe que ma promise a changé d'avis, elle ne veut plus se marier avec moi. Elle épousera plus tard un autre djihadiste. Khaled al-Midhar assiste tout de même à mon mariage au Yémen.

J'ai également bien connu le Français Zacarias Moussaoui, qui avait été envoyé aux États-Unis pour y commettre également un attentat. En Afghanistan, son

nom de guerre est Abou Khaled al-Sahrawi, à cause de ses origines marocaines. Il ne parle que quelques mots d'arabe. Je l'observe dans les camps de Khost, notamment à Khaldan, où il a suivi un entraînement militaire l'été 1997. Il a l'habitude de s'arrêter à la maison d'hôtes de Kaboul, quand il se rend à Khost. Grand, musclé, Moussaoui excelle sur les fortins en première ligne des combats. Il porte un jerrican d'eau sur chaque épaule pour les djihadistes au front. Je le charrie en lui disant que je vais le battre à la lutte. Et Moussaoui n'aime pas que je me défile.

Les attentats du 11 Septembre, je les apprends en prison à Sanaa. J'entends un imam d'une mosquée voisine se féliciter que les Américains aient été « frappés ». Mais je ne sais pas de quoi il s'agit, ni quelles sont les cibles visées. J'ignore que des tours se sont effondrées. J'en saurai plus, une semaine après, quand des enquêteurs du FBI vont commencer de m'interroger. Leurs interrogatoires dureront un mois, tous les jours, sauf le vendredi, de 19 heures à 2 heures.

Je me souviens alors d'une conversation que j'ai eue deux ans plus tôt à Kandahar avec Khaled Cheikh Mohammed, le cerveau des attentats du 11 Septembre. Il m'avait confié qu'il fallait commettre un attentat au moyen d'un avion contre le pape pendant son voyage prévu aux Philippines. Mais les plans avaient échoué. Khaled Cheikh Mohammed avait alors cherché à viser, encore par avion, le président américain Bill Clinton, toujours aux Philippines, mais là encore sans succès.

Lorsque j'ai quitté définitivement l'Afghanistan l'été

2000, je me suis retrouvé pendant deux semaines à Karachi dans une maison où séjournait Khaled Cheikh Mohammed, qui hébergeait Mohammed Atta et deux autres membres de la cellule d'Hambourg (Ramzi al-Sheba et Farouk al-Tunisi). Ils jouaient sur la PlayStation à un simulateur d'avion. En apprenant les attentats contre les tours, cette image me revient alors à l'esprit. J'avais même joué avec eux, sans poser la moindre question. Ils s'entraînaient avec des tours fictives !

Vers la repentance

Parmi mes codétenus, seul Nasr al-Anissi, un compagnon de la Bosnie, est intéressant. Avec lui, j'aborde des questions relatives au djihad ou aux fautes que l'organisation a pu commettre. Les autres n'ont pas de culture profonde, ni idéologique ni politique. En prison, je vais découvrir que toutes ces jeunes recrues sont incapables d'assumer le défi qu'al-Qaida leur a présenté : mener la guerre sainte contre les Américains ou l'Occident au nom de la nation islamique. Je découvre comment les djihadistes se traitent avec méchanceté. Je découvre que certains membres d'al-Qaida donnent une mauvaise image de l'islam et de l'organisation. Je deviens convaincu que leur comportement ne permettra en aucun cas de remporter la guerre de civilisation qu'al-Qaida affirme mener contre l'Occident. Ils ne sont pas au niveau. Leurs références éducatives et culturelles sont faibles. Ils sont la base de l'organisation. Mais moi, je viens de fréquenter pendant

trois ans la direction d'al-Qaida. Entre nous, le fossé est large. Comment tous ces jeunes de vingt-deux ans peuvent-ils libérer les territoires musulmans occupés ? Qu'ont-ils fait ? Ils ont vu Ben Laden, ils ont écouté quelques-uns de ses discours, et puis ils sont rentrés chez eux ; ils ne sont restés que quelques mois avec lui. Cette nouvelle génération qui se prétend membre d'al-Qaida n'est en fait nullement imprégnée de sa pensée profonde.

Peu à peu, mes idées se clarifient. Je veux me donner les moyens d'entrer dans ma nouvelle vie. Ma famille me manque, je veux sortir de prison pour être avec elle.

Un jour, le directeur me demande :

– Tu veux sortir ?

– Oui ! Je veux sortir et mener une vie calme. Même à Sharon l'Israélien, je répondrais la même chose.

Je vois dans son regard qu'il est convaincu que j'ai changé.

Deux jours avant ma libération, je suis emmené au palais du président Ali Abdallah Saleh, qui souhaite me voir. L'entretien est bref ; il me souhaite la bienvenue et me dit :

– Je te laisse, mon fils, parler avec Tarek.

Tarek, son neveu, est le chef de la garde présidentielle. Il m'interroge :

– On veut bien te libérer, mais qu'est-ce qui nous garantit que tu ne vas pas créer des problèmes après ta libération ?

– Je vais rester calme. La preuve ? Quand vous m'avez arrêté à l'aéroport, j'aurais pu prendre le pistolet d'un soldat, tirer et tuer. Je ne l'ai pas fait.

Tarek est convaincu que je dis la vérité.

Deux jours plus tard, à ma libération, je signe une renonciation à la violence et je rédige une note biographique détaillée. Ces papiers sont recueillis par le juge Hamoud al-Hitar. Je me suis engagé : à ne m'associer à aucun mouvement djihadiste ; à ne pas faire du Yémen une base arrière en vue de perpétrer des opérations à l'extérieur du pays ; à ne pas prendre pour cibles des étrangers au Yémen et à ne pas attaquer des intérêts étrangers au Yémen.

Mohammad Abdallah Saleh en personne me conduit de la prison à la maison de mon oncle, où je retrouve ma famille.

18

Une réhabilitation difficile

En sortant de prison, fin 2002, je ne suis plus un moudjahid, même si le dialogue que j'ai eu avec Ali Soufan, un agent du FBI d'origine libanaise, m'a renforcé dans la conviction que les Américains, décidément, ne comprennent que le langage de la force[1]. Il m'a répété que l'« islam américain est mieux que celui du monde musulman », responsable, selon lui, de la mort de milliers d'innocents le 11 septembre 2001.

En quittant ma geôle, je suis décidé à rompre tout lien avec al-Qaida et les mouvements qui prônent la violence. Je veux commencer une nouvelle vie. Mais que de difficultés vais-je devoir surmonter !

J'ai peur que la société ne m'accepte pas. Et au début, elle ne m'accepte pas, je ne parviens pas à m'y insérer. Que faire de mon passé ? La première année, je cache mes liens avec al-Qaida, j'occulte littéralement ma vie

1. L'interrogatoire d'Abou Jandal après le 11 Septembre a été crucial : il a permis l'identification des pirates de l'air et d'établir le lien entre ces derniers et Oussama Ben Laden.

antérieure. Peine perdue, tout le monde finit par découvrir la vérité. Alors je change de tactique en optant pour la transparence : j'ai été Abou Jandal, le garde du corps de Ben Laden au sein d'al-Qaida. Et finalement, la vérité paie : on m'accepte tel que je suis.

Hélas, je n'arrive pas à trouver du travail. Je cherche dans tous les secteurs d'activité, je suis prêt à prendre tout ce qu'on voudra bien m'offrir, même simple vendeur de fruits ! Mais, sans expérience, ma quête reste vaine. Il faut me rendre à l'évidence : je me suis rallié à al-Qaida très jeune et je n'ai jamais travaillé. Après cette constatation, j'envisage de faire des études : il faut que j'aie une formation, une spécialité. Mais je suis sans ressources, je dois déjà assumer mon logement, la nourriture de ma famille, je ne pourrai pas me payer une formation. Alors je vais voir les services de renseignements et je leur demande de me trouver un travail ou une formation. La Sécurité nationale s'engage à me payer une formation commerciale, dans un institut dépendant de l'ambassade des Pays-Bas. Je suis cette formation pendant six mois, en 2006. Il m'aura fallu trois ans pour m'orienter.

Que fais-je entre-temps ? Pas grand-chose. Je vis aux crochets de ma famille. Ma femme, enseignante, travaille dans une école privée, mais son salaire ne suffit pas ; nous devons vendre des bijoux et des meubles.

La première année, pour échapper à la surveillance de la police secrète, je dois changer plusieurs fois de maison. Mes voisins sont inquiets, ils se plaignent. Malgré cette vie difficile, malgré la pression exercée par les services de renseignements, à aucun moment je ne

me dis que j'en ai marre et que je vais renouer avec al-Qaida. Pourtant il m'arrive plusieurs fois de rencontrer d'anciens camarades djihadistes, qui me donnent de l'argent en disant :

– Tes anciens copains s'interrogent à ton sujet. Ils veulent savoir comment tu mènes ta nouvelle vie.

Mais sachant qu'ils ont renoué avec l'organisation, je leur rends leur argent et leur dis :

– Non, merci, je ne veux pas entrer en contact avec al-Qaida au Yémen. Ça ne m'intéresse plus. Je veux bien évoquer le passé en Afghanistan, mais mon avenir n'est plus lié à al-Qaida.

Ma formation à l'institut hollandais n'ayant pas débouché sur un emploi, grâce à l'argent prêté par un ami, j'acquiers en 2006 un taxi. Je travaille comme chauffeur pendant un an et demi, ça se passe plutôt bien au début. Malheureusement, avec l'inflation galopante, je dois revendre mon taxi, faute de clients. Cette première expérience professionnelle m'est pourtant très utile : elle me convainc que je peux gagner ma vie, être autonome, bref, reprendre une existence normale. Surtout, je me suis prouvé que je peux vivre à l'écart d'al-Qaida. Ma « désintoxication » est sur les rails.

Mais une fois encore, les obstacles sont loin d'avoir disparu.

Un jour, une grosse cylindrée reste plantée à un carrefour à Sanaa. Je klaxonne lorsque le feu passe au vert. L'un des deux occupants se met en colère et m'insulte. Je lui réponds. J'ignore que c'est un diplomate américain à l'ambassade de Sanaa. En partant, il continue à proférer des insultes à mon égard. J'entreprends de le

suivre. Mais entre-temps, il a relevé le numéro de ma voiture et téléphone à un haut responsable des services yéménites, qui m'appelle le soir même :

– As-tu eu des problèmes avec un Américain ? Avec l'ambassade américaine à Sanaa ?

– Non, je n'y connais personne, je n'ai rien fait !

Quelques jours après, un autre service de renseignements m'arrête. Mais juste avant, je parviens à téléphoner à ma femme, qui réussit à alerter Tarek Mohammad Saleh, le neveu du Président, qui me fait libérer.

Une semaine plus tard, le Président envoie un de ses gardes du corps pour me conduire au palais présidentiel. Il porte une simple thobe avec un turban. Il me souhaite la bienvenue et me demande si j'ai fait partie d'al-Qaida. Il fait mine de ne rien savoir de mon passé. Quelque temps auparavant, al-Qaida a revendiqué une série d'explosions à Istanbul. Le chef de l'État yéménite ne comprend pas pourquoi la Turquie a été visée, il me rappelle qu'elle est un pays islamique et que ces attentats déconsidèrent al-Qaida.

– Oui, Monsieur le Président, mais ces attentats étaient dirigés contre des cibles étrangères.

– La Turquie veut faire une alliance avec les pays islamiques.

– Non, elle veut entrer dans l'Union européenne, donc tant pis pour elle. Si elle veut nous quitter, laissez-la faire. On n'a pas besoin de la Turquie.

Après cela, le président Saleh en vient à mon altercation avec l'Américain :

– Qu'est-ce qui s'est passé avec le responsable américain ?

Je lui livre les détails et dis :

– Les Américains mériteraient que je reprenne le chemin du djihad.

Le Président rit, mais son garde du corps intervient :

– Cette personne doit être punie, Monsieur le Président !

Je ne réponds pas. Le Président me regarde :

– Pourquoi tu n'as pas répondu ? Tu as respecté ma présence, mais je te donne l'autorisation de répondre.

– Accorde-moi deux heures, et tu verras qui je suis !

Le Président sourit :

– Je te crois ! Vous, les membres d'al-Qaida, êtes capables de faire tout ce que vous dites. Vous avez vécu une vie très dure avec Ben Laden, tandis que mes gardes du corps sont avec moi parce que je leur donne des dollars.

À la fin de notre entrevue, le Président ordonne qu'on me donne l'équivalent de 3 000 euros. C'est pour moi et pour mes camarades de prison libérés en même temps que moi. Cet argent arrive au bon moment : ma femme va accoucher de notre troisième enfant dans une semaine et je n'ai rien à lui donner à manger.

Au cours de la conversation, le président Saleh m'a dit :

– Sois tranquille, tu es sous ma protection au Yémen, c'est ton pays. Si l'Américain essaye de t'attaquer, défends-toi !

Depuis 2001, les États-Unis ont réclamé plusieurs fois mon extradition auprès des autorités yéménites, qui ont systématiquement refusé. En 2005, les Américains ont également proposé de me transférer à Guantanamo

pour que je témoigne au procès de Salem Khamdane, mon beau-frère. Les autorités yéménites ont refusé.

Le Président s'est engagé à ne pas m'extrader aux États-Unis. Il m'a dit :

– Abou Jandal, tu es recherché dans soixante-dix pays ! Je ne peux pas t'empêcher de voyager, c'est ton choix. Si tu veux voyager, je vais donner l'autorisation pour que tu aies un passeport, mais tu devras en assumer les conséquences.

Je ne peux clore ce chapitre sur la réhabilitation des djihadistes sans aborder les programmes initiés par le Yémen au début des années 2000, et dont je suis l'un des premiers à bénéficier. Je l'ai commencé fin 2002, quatre mois avant ma sortie de prison.

Le programme de dialogue est dirigé par les services de renseignements. Sa faiblesse : il manque de contenu. Et le conduire en prison est une erreur. On peut changer les idées des djihadistes, mais à une condition, que ce soient les imams qui les ont envoyés à la guerre sainte qui les déprogramment. Des membres des services de renseignements, même déguisés en imams, n'ont pas de crédibilité auprès des anciens d'al-Qaida. Il faut aussi les soutenir financièrement pour leur offrir les moyens d'une vraie réinsertion sociale. Un membre d'al-Qaida changera d'idées s'il est exposé à d'autres plus convaincantes. Et il ne faut pas se contenter de lui dire qu'il n'y a pas de djihad et qu'il n'y en aura plus. Comment peuvent-ils croire de tels mythes en voyant les occupations de la Palestine, de l'Irak ou encore de l'Afghanistan ? Il faut traiter avec eux de

manière subtile. Leur dire qu'il peut y avoir d'autres formes de djihad. D'autant que la plupart des ex-prisonniers de Guantanamo ont été torturés par les Américains sans avoir jamais été jugés. Leur réhabilitation sera encore plus difficile que la mienne.

Oui, je regrette mon ancienne vie, qui était exaltante. Je viens de passer sept années difficiles : au chômage, surveillé par la police, mal vu par la société. Malgré tout, je devais quitter al-Qaida parce que j'étais refermé sur moi-même. Je devais sortir de ma coquille pour voir la vie.

Aujourd'hui, je suis toujours surveillé, mais de moins en moins. Je connais bien les officiers du service de renseignements de mon quartier. Ils sont convaincus que je n'ai pas l'intention de revenir à ma vie antérieure, mais je suis obligé, chaque mois, de signer un papier précisant que je ne peux pas quitter Sanaa.

Je ne peux pas renier mon passé, ni mes quinze ans passés au djihad. Je défends Ben Laden sur certains points de son programme politique, comme le départ des troupes américaines du Golfe, mais il lui faut assumer d'avoir tué de nombreux civils dans les attentats revendiqués par al-Qaida.

Au-delà de mon comportement, mes idées ont changé à cent quatre-vingts degrés. Si je revenais vingt ans en arrière, je ne referais pas les mêmes choix. Je n'ai pas vu naître mes deux premiers enfants : j'étais en mission sur l'île Socotra lorsque Habib est né à Kandahar et en prison à la naissance d'Abrar.

Je choisirais certainement une autre vie. Nous avons commis des fautes graves ! Leurs effets se font ressentir

actuellement dans le monde islamique. J'ai été en froid pendant longtemps avec ma famille. Je les ai quittés sans autorisation.

Mon père m'a rendu visite lorsque j'étais en prison à Sanaa. Je lui ai dit :

– Pardonne-moi, mon père ! Est-ce que tu es encore fâché ?

– Non, je ne suis pas fâché, mais c'était ta décision et maintenant tu en assumes la responsabilité et les conséquences.

19

Pour un autre djihad

En 2003, lorsque les Américains envahissent l'Irak, quelques mois seulement après ma sortie de prison, je ne pense pas un seul instant aller défendre les armes à la main cette terre musulmane attaquée. Un officier de la sécurité nationale me pose la question :

– Abou Jandal, pourquoi tu ne vas pas faire le djihad en Irak ?

– Parce que les Irakiens eux-mêmes sont capables de se battre contre les Américains ! C'est l'anarchie qui va dominer là-bas.

Pas moins de quarante-huit organisations islamiques se revendiquent de la résistance à l'occupation américaine. Quarante-huit organisations sunnites ! Je lutterais avec qui et contre qui ? Contre des chiites qui sont des musulmans ? Contre les occupants américains ? Avec qui négocierais-je mon engagement ?

En Irak, la situation de la résistance est radicalement différente de l'Afghanistan, qui compte une seule direction, un seul chef, une seule organisation avec des objectifs clairs à réaliser. Même si on m'avait proposé

de diriger al-Qaida en Irak à la place d'Abou Moussab al-Zarqaoui, j'aurais refusé. Al-Zarqaoui lui-même, que j'ai connu en Afghanistan, a bien dit qu'il n'a pas besoin de combattants musulmans pour l'aider. Il réclame un soutien financier et que l'on prie Dieu pour lui et ses compagnons. De toute façon, ses options me déplaisent. Je l'ai sévèrement critiqué pour avoir choisi de tuer les chiites, avant de s'en prendre aux occupants américains. Cette surenchère sectaire ne fait pas partie de la doctrine d'al-Qaida.

Que fais-je lorsque de nombreux jeunes viennent me demander conseil pour se rendre au pays des deux fleuves ? D'abord je prône la patience :

– Il faut attendre quelque temps pour connaître les conséquences de l'invasion américaine. Saddam Hussein et ses hommes vont-ils réellement disparaître de la scène politique ? Les Irakiens vont-ils nous demander d'y aller ?

En plus, tous ceux qui s'adressent à moi sont très jeunes, peu éduqués sur le plan religieux et sans expérience militaire. En Irak, ils auraient constitué une source de problèmes !

Un groupe me sollicite même pour que j'encadre une formation au maniement des armes non loin de Sanaa. Mais je refuse.

Ensuite, les mois s'écoulent, la situation se détériore, les Américains rencontrent de plus en plus de problèmes, la résistance, elle, s'organise ; et finalement, al-Qaida émerge avec al-Zarqaoui comme représentant de Ben Laden en Irak, mais seulement deux ans après le renversement de Saddam Hussein.

Pendant cette période, les groupes islamiques irakiens envoient des messages aux pays musulmans disant qu'ils n'ont pas besoin d'amateurs, mais au contraire de vrais guerriers. Même pendant le siège de Falouja à l'automne 2004, ses habitants répètent qu'ils ne manquent pas de combattants.

D'autre part, le chemin du djihad vers l'Irak est particulièrement dangereux. En Syrie, pays pourtant officiellement hostile aux Américains, des passeurs peuvent tout à fait remettre les djihadistes à la police, qui les livre ensuite aux Américains. Idem en Jordanie, où les services de renseignements agissent, là, en étroite collaboration avec la CIA, on l'a encore vu récemment en Afghanistan. Les aspirants djihadistes doivent donc redoubler de prudence.

Je conseille plutôt à mes visiteurs d'aller à l'université approfondir leurs connaissances. Ainsi pourront-ils mieux apprécier la situation sur place. Cela étant, de nombreux yéménites convaincus de la justesse de leur cause ne viennent pas me demander mon avis, ils se rendent en Irak de leur propre chef.

Pour moi, aujourd'hui, le djihad, c'est sensibiliser les gens, clarifier les idées, montrer ce qui se passe dans le monde et dans les pays arabo-musulmans. La dépendance aveugle aux groupes islamistes n'est plus acceptable, nous devons être conscients de la réalité sur le terrain. Et l'une des principales conditions pour accomplir le djihad est que les habitants du pays qui subit une attaque ennemie demandent l'aide des musulmans. Sinon, ce n'est pas leur porter secours.

Le problème que rencontre aujourd'hui la mouvance al-Qaida provient du fait que les jeunes qui rallient par exemple sa branche au Yémen ne suivent pas les pensées et les principes d'al-Qaida, leur matrice en Afghanistan. Ils ne la connaissent tout simplement pas.

Qu'est-ce que la doctrine d'al-Qaida, organisation centrale ? C'est une réaction : si les Américains tuent des musulmans, s'ils envahissent un pays musulman ou arabe, les Arabes doivent se révolter et se mobiliser en faveur de la seule organisation qui lutte contre les Américains, al-Qaida.

J'ai eu le privilège d'être membre de la première génération d'al-Qaida, aux côtés de Ben Laden en Afghanistan. J'ai connu de près les pensées et les principes fondateurs d'al-Qaida. Aujourd'hui, les membres d'al-Qaida au Yémen ne peuvent plus côtoyer la direction centrale d'al-Qaida en Afghanistan.

À la fin des années 90, quand les recrues arrivaient à Kandahar ou dans les camps d'al-Qaida, avant de commencer leur formation au maniement des armes je leur demandais :

– Pourquoi êtes-vous venus ici ?

Pour ceux qui étaient bien conscients de la situation, je commençais la formation. Aux autres, qui ignoraient l'alpha et l'oméga de notre cause, je faisais comprendre la finalité de notre combat et les moyens pour y parvenir.

Je fais la même chose en 2003 et 2004 auprès des membres d'al-Qaida qui viennent chez moi au Yémen : j'essaie de clarifier leurs idées. Malheureusement, ils me prennent pour un mécréant, ils rejettent mes propos.

Ces jeunes, je les appelle « les guerriers de l'Internet » ! Ils ne savent rien. Un jour, un membre d'al-Qaida au Yémen me dit :

– Est-ce que tu connais de près Abou Moussaab, qui écrit sur Alhesbah.org ?

– Je ne le connais ni de près ni de loin. C'est un chrétien ? Un juif ? Un officier des services de renseignements ? Donne-moi quelques éléments d'informations sur ce site.

Alhesbah.org est un site Internet pour moudjahidine qui existe depuis au moins cinq ans. Mais comment est-ce possible qu'un tel site pour combattants islamistes prospère avec l'aval des autorités américaines ? Je lui ai avoué mon scepticisme.

Je ne dis pas que tous ces jeunes sont des combattants virtuels. Le djihad ne leur fait pas peur, mais pour trouver des justifications à leur cause, ils ont besoin de se faire peur eux-mêmes ! Ils devraient au contraire apprendre à connaître le vrai djihad, celui qui consiste à déployer tous ses efforts pour servir l'islam. Le djihad, ce n'est pas des blagues sur Internet où l'on peut visionner des vidéos montrant un combattant portant une Kalachnikov et tirant des balles, puis entendre une chanson dans la foulée. Cette propagande-là n'est pas crédible.

Le djihad a eu ses dérives, comme j'ai pu le constater en Somalie. Je l'ai encore constaté à mes dépens, quelques années plus tard, en sortant de prison. Des membres d'al-Qaida au Yémen m'ont traité de mécréant tout simplement parce que je portais des pantalons.

D'autres m'ont accusé d'être un espion yéméno-américain parce que j'avais été libéré. Pour les en dissuader, j'ai accepté d'intercéder en faveur d'ex-détenus djihadistes qui étaient poursuivis par la police secrète. J'ai organisé une rencontre avec Ghaleb al-Qamesh, le patron de la Sécurité politique, pour qu'ils lui répètent bien qu'ils avaient renoncé à la violence. Ils se sont expliqués au siège de la Sécurité politique. Mais après, ils m'ont traité d'espion ! Quelle est leur logique ?

D'autre part, n'oublions pas que le djihad permet à des personnes de gagner de l'argent en recrutant des jeunes. Quand j'essaie de convaincre ces jeunes de ne pas aller en Irak ni ailleurs y mener la guerre sainte, je gêne. Des passeurs entre le Yémen et l'Afghanistan exigent 130 dollars par personne. Imaginons qu'ils acheminent une centaine de recrues, cela constitue une fortune pour eux : c'est ce que j'appelle le « djihad business ». Je connais des personnes qui se disent djihadistes alors qu'elles ne sont que de simples passeurs. Et ces intermédiaires possèdent des bâtiments, des magasins. Ce sont des hommes d'affaires, mais on les appelle des moudjahidine.

Au fil des années, le djihad ne s'est pas détourné de ses objectifs, ce sont les moudjahidine qui l'ont parfois perverti. Le djihad, c'est comme la prière ou le jeûne, il répond à des principes et à des conditions. Si on remplit ces conditions, on est dans le droit chemin. Sinon, on frise l'imposture.

Mes recherches tournent justement autour de la thématique du djihad et de la nécessité d'actualiser les

fatwas que nos oulémas ont édictées il y a sept cents ans, et sur lesquelles repose encore la guerre sainte. Nous avons un besoin urgent d'actualiser notre jurisprudence en matière de djihad. Les chiites, sur certains points, l'ont fait avant nous. Nous devons mieux présenter l'islam aux jeunes d'aujourd'hui. Des prédicateurs commencent à le faire : Abou Rahled, Tarak al-Souwaydan, Omar Khaled, Omar Abdal Kafi d'Égypte. Certes, il y a des réticences de la part de beaucoup d'autres. Mais nous devons avancer vers un aggiornamento de la jurisprudence islamique, pour trancher certains points controversés, comme la relation aux juifs et aux chrétiens.

La cohabitation est un principe très important pour l'islam. Les juifs, à Médine et ailleurs, ont vécu avec les musulmans pendant de longues années. L'intolérance détériore l'image de l'islam. Être non musulman n'est pas un crime, tout comme être juif, chrétien ou même athée n'est pas une accusation.

En 2007, quatre Français ont été tués alors qu'ils pique-niquaient près de Médine. Lorsque la police a demandé aux assassins pourquoi ils les avaient tués, les assaillants ont répondu :

– Parce qu'ils étaient européens.

C'est catastrophique !

Je vais vous donner un autre exemple qui montre que les jeunes djihadistes ne connaissent pas les vrais principes de l'islam. En Bosnie, nous sommes parvenus à arrêter quatorze officiers de l'armée serbe ennemie.

L'un d'entre eux s'est converti à l'islam immédiatement, peut-être par peur. De toute façon, les principes de l'islam interdisent de tuer un converti même si c'est la crainte du danger qui a motivé son geste. Je l'ai libéré, mais certains jeunes autour de moi voulaient l'exécuter ! J'ai dû envoyer des moudjahidine pour le protéger de certains musulmans.

En 1994, pendant que j'étais à Sanaa en partance pour la Bosnie, des jeunes ont suivi un Européen jusqu'à sa chambre d'hôtel, avant de le frapper pour lui dérober son argent. Ils m'ont appelé en disant :

– On a fait le djihad ! On l'a frappé et on lui a pris son argent !

– Pourquoi vous n'avez pas pris sa femme comme esclave ? Pourquoi vous ne l'avez pas tué ? ai-je demandé pour voir leurs réactions.

– C'est illégal, on ne peut pas prendre sa femme et on ne peut pas le tuer !

– Pourquoi ? Prendre son argent, c'est légitime, mais le tuer et prendre sa femme n'est pas légitime ? Vous êtes des voleurs ! Vous avez volé son argent sous couvert du djihad.

Au nom de la guerre sainte, on a kidnappé des filles de musulmans en Algérie ! On les a enlevées et traitées comme des esclaves, on les a violées. En Algérie, encore au nom du djihad, on a tué des musulmans qui revenaient d'Afghanistan. Tout cela sous couvert de l'islam. Comment peut-on se prétendre un bon musulman après de tels actes ? Comment peut-on prétendre agir au nom de l'islam quand on commet de tels actes ? Nous devons dénoncer ces crimes pour respon-

sabiliser la population, afin que plus personne ne vole ni ne viole au nom du djihad.

En Afghanistan, j'insistais parfois auprès des recrues :

– Si, au combat, un soldat ennemi arrive chez nous en disant : « Je ne suis pas convaincu de combattre contre vous », quelle sera la position du soldat musulman dans ce cas ?

De nombreux jeunes estimaient qu'il fallait le passer par les armes. Alors que l'islam nous demande, au contraire, de le protéger.

Al-Qaida a péché dans son mécanisme de recrutement. C'est l'un de ses principaux défauts. L'organisation aurait dû choisir avec plus d'attention ses djihadistes. Malheureusement, aucun aspirant à la guerre sainte n'est recalé à son entrée dans al-Qaida. Un tri devrait être fait en fonction du niveau culturel, religieux ou scientifique du candidat. Car ce sont ces jeunes qui, demain, vont diriger al-Qaida dans le monde. La plupart d'entre eux vont rentrer ensuite dans leur pays pour y former une branche locale ou des cellules dormantes. S'il est trop jeune, sans véritable expérience, ni éducation en Afghanistan, le djihadiste ne sera pas un bon leader.

Les conséquences négatives de ce recrutement tous azimuts se font sentir en Arabie Saoudite, une des principales cibles d'al-Qaida. Qu'a fait l'organisation ces dernières années à Riyad ou ailleurs ? Elle a attaqué des centres de police, en tuant des victimes civiles. La sécurité est altérée, la population n'est pas contente, elle critique à juste titre al-Qaida.

Ben Laden répétait qu'il fallait concentrer nos attaques contre les soldats américains déployés dans les États arabes, et contre les États-Unis eux-mêmes, pour arriver à leur effondrement. Les branches d'al-Qaida au Yémen et en Arabie Saoudite ont retourné le djihad contre les gouvernements arabes, et cela est négatif. Si les principes originels de Ben Laden avaient été suivis, la population arabe se serait ralliée à al-Qaida, au lieu de s'en écarter. Je ne suis pas sûr qu'al-Qaida en Afghanistan approuve aujourd'hui les opérations militaires menées par sa branche yéménite et saoudienne qui s'en prend à la sécurité d'un pays cher à Ben Laden. Mais les contacts entre le centre et ses pôles doivent certainement être presque entièrement coupés.

20

Les prémices d'un débat au sein d'al-Qaida

Il ne faut pas croire qu'al-Qaida est une organisation monolithique. Un certain niveau de débat existe aussi bien entre les membres de son conseil consultatif qu'à l'échelon subalterne entre ses cadres et la direction de l'organisation. À plusieurs reprises tout au long de mes trois années de présence en Afghanistan aux côtés d'Oussama Ben Laden, des interrogations sont apparues, des questions se sont posées et des critiques ont même été émises sur certains aspects de la stratégie définie par la direction d'al-Qaida.

Le principal sujet de controverse entre nous tournait autour des cibles à viser : est-il légitime de tuer des civils innocents, surtout quand ils sont musulmans ? La question a été posée à Ben Laden, après les attentats de Nairobi et Dar es Salam. J'ai été l'un de ceux à l'interroger. Ben Laden ne m'a pas répondu. Lorsque certains de ses gardes du corps l'interpellaient à leur tour, il rétorquait :

– Quand on a vingt ans, on commet des actes qu'on regrette à trente ans. Et lorsqu'on a trente ans, on fait des choses qu'on regrettera à quarante. Aujourd'hui, je ne sais pas quelles sont les actions que je regretterai quand j'aurai soixante ans. Mais c'est en étudiant l'islam qu'on évite de répéter ses fautes.

Après les attentats de Nairobi et Dar es Salam, d'autres au sein d'al-Qaida ont exprimé leur trouble auprès de Ben Laden. Quand il voyait que les interrogations se multipliaient, il élargissait le débat :

– Est-ce que vous avez compté les musulmans tués par les Américains ? C'est une question très importante. On est obligé de riposter ! Il faut faire entendre nos revendications au monde !

Lorsqu'il était interrogé sur le recours aux armes, Ben Laden avait l'habitude de répondre en récitant des vers de poésie qui se résumaient ainsi : « Quand on ne peut pas faire entendre sa voix par le dialogue, on doit prendre les armes. »

La critique émanait des trois niveaux qui composent al-Qaida (la direction, les cadres professionnels qui disposaient, comme moi, de compétences techniques, et la base des partisans), mais à des degrés différents. La plupart des dirigeants d'al-Qaida estimaient qu'ils ont été contraints de répondre ainsi, qu'ils ont essayé d'éviter de tuer des innocents, mais qu'ils n'ont pas eu le choix. Peu éduqués, les partisans, eux, ne s'interrogeaient pas trop, ou alors de façon abrupte, mais sans grandes conséquences sur la stratégie ou le fonctionnement d'al-Qaida.

C'est parmi les cadres professionnels, courroie de transmission entre les deux échelons précités, que les troubles étaient perceptibles. Nous recevions les plaintes des uns face aux arguments des autres. Nous devions convaincre les sceptiques que les cibles d'al-Qaida restaient les forces américaines, et que frapper des civils innocents ne violait en rien les principes de l'islam, du moment que c'était contre notre volonté. Nous souffrions parfois d'être ainsi mis en porte-à-faux.

La plupart des cadres autour de moi critiquaient les attaques de Nairobi et Dar es Salam, mais nous étions obligés de garder pour nous ces critiques. D'autre part, mes amis ne cherchaient pas trop à approfondir leurs réserves. Nombre d'entre eux n'osaient pas non plus les exprimer devant le chef d'al-Qaida. Surtout que ces attaques, qui attestaient de l'efficacité opérationnelle d'al-Qaida, nous ramenaient des dizaines de recrues. Certains partisans étaient enthousiastes. Pouvions-nous prendre le risque de diviser une organisation qui était et est encore la cible des représailles occidentales ?

D'autant qu'il y a une certaine logique dans les justifications que nous donnait Ben Laden : l'ambassade américaine au Kenya a préparé et guidé les massacres au Rwanda, et elle abritait le siège régional de la CIA ainsi que celui du Conseil mondial des Églises.

Pour justifier la mort de civils américains innocents, Ben Laden affirmait :

– C'est leur gouvernement qui prend les décisions importantes. Certes, la société est loin de la prise de

décisions, mais elle dispose de moyens de pression contre son gouvernement. Il faut que la société goûte un peu à ce que les Américains nous imposent, sinon la population ne dira rien.

Et il ajoutait :

– Après les attentats du 11 Septembre, qui ont fait goûter à la société américaine le fruit amer de nos attaques, les États-Unis et la Grande-Bretagne ont déclenché la guerre contre l'Irak. Si les populations américaine et britannique avaient manifesté contre cette guerre, elles auraient eu les moyens de faire changer la décision de leurs gouvernements !

Certes, je ne suis pas convaincu par ses arguments, mais j'avais une grande confiance en Oussama. Je réfléchissais à ce que je devais faire : croire Ben Laden ou entrer en dissidence. J'ai ravalé mon opposition.

D'autant que j'ai découvert qu'une partie de la responsabilité incombait aux exécutants des opérations. À Nairobi par exemple, si on avait effectué cette opération en soirée, alors qu'il n'y avait presque plus personne sur place, il n'y aurait pas eu toutes ces victimes civiles. C'est la décentralisation de l'exécution qui était également en cause.

Quand nous répétions au cheikh « ce n'est pas bien de tuer des innocents », je lisais parfois du regret dans ses yeux. Il s'avançait à ébaucher une réponse. Mais nous sentions que lui-même n'était pas convaincu. De la même manière, quand nous évoquions certaines limites de l'islam, Ben Laden n'était pas convaincu par l'infaillibilité de la religion qu'il défend. Quelle que soit

la sincérité de ses sentiments, en tant que leader de l'organisation, il était obligé d'assumer la responsabilité de ses actes, il lui était impossible de les regretter publiquement et de nous en parler franchement. Mais il devait tout de même se sentir en contradiction avec les conseils qu'il nous donnait parfois. En effet, il lui arrivait d'ordonner à ses partisans d'« essayer de ne pas traiter les chrétiens et les juifs comme ils (vous) traitent. Même s'ils tuent des musulmans, nous, les musulmans, on ne doit pas les tuer, sauf si on est dans un combat, là, oui, on va les tuer. Mais, pour les civils, il faut éviter de le faire. »

Avec nous, Ben Laden cherchait à se comporter comme un père. Il nous conseillait, nous sensibilisait sur ce qu'on devait faire. S'il voyait ses partisans commettre des violences – tuer des musulmans par exemple –, il marquait sa réprobation par des recommandations.

Ben Laden ne gérait pas al-Qaida comme Hafiz al-Asad dirigeait d'une poigne de fer la Syrie et Saddam Hussein, l'Irak. Sa fatwa appelant au djihad contre les Américains lancée en 1996 a été précédée d'intenses discussions non seulement au sein du conseil consultatif d'al-Qaida mais également dans les autres comités de l'organisation, y compris le comité militaire.

Ses avis ne correspondaient pas toujours à ceux de ses collaborateurs, Abou Hafs al-Masri, Saef al-Adel ou Ayman al-Zawahiri. Il a été en colère contre Zawahiri, dont l'adjoint s'était fait dérober, en 1996 à Bakou, son ordinateur portable avec les noms des membres du réseau du djihad islamique à travers le monde, à la suite

de quoi cent six cadres du mouvement ont été appréhendés.

– Comment as-tu pu envoyer une personne déjà surveillée par les autorités étrangères ? s'était indigné Ben Laden devant celui qui allait devenir son numéro deux.

Ben Laden lui-même ne se considérait pas infaillible. Il me répètait souvent :

– Abou Jandal, si un jour tu te rends compte que je commets une faute, tu dois me le dire pour que je corrige mon erreur !

Certains n'hésitaient pas à l'interpeler avec véhémence, comme la femme d'Abou Walid, un journaliste égyptien avec nous depuis longtemps, qui attendait Ben Laden à l'entrée de la mosquée :

– Tu n'as pas le droit, il ne faut pas que tu fasses ça ! C'est une question propre aux femmes ! Et si tu veux continuer, il faut nous consulter car c'est nous qui sommes concernées par l'ouverture d'une école pour nos filles.

Il a répondu :

– D'accord ! Ne t'inquiète pas !

Et il a chargé son mari de régler le différend.

Ce paternalisme, ajouté aux raisons évoquées plus haut, explique pourquoi il n'y a pas eu de malaise au sein d'al-Qaida après les attentats de Nairobi et Dar es Salam. De toute façon, Ben Laden essayait toujours de cacher les tensions ou les divergences entre les membres d'al-Qaida.

Entre Ben Laden et Abou Moussab al-Zarqaoui, à cette époque déjà, des frictions existaient, même si des liens d'amitié unissaient les deux hommes. Les diver-

gences portaient sur la façon de considérer les gouvernements arabes : en mécréants ou en vrais musulmans. Al-Zarqaoui voulait les attaquer, Ben Laden, lui, était plus prudent. Pour al-Zarqaoui, il fallait d'abord lutter contre les gouvernements arabes, avant les Américains. Ben Laden, lui, pensait qu'en chassant l'occupant américain, les gouvernements arabes affaiblis s'effondreraient avec leurs espions. Il citait l'exemple des pays communistes d'Europe de l'Est qui se sont effondrés au départ de leur protecteur, l'Union soviétique. Je partage l'opinion du cheikh. Lors de plusieurs rencontres avec al-Zarqaoui, j'exprimais mon désaccord avec lui. En Irak, Ben Laden réprouvait la guerre qu'il avait déclarée aux chiites. Au début, Zawahiri, lui, soutenait al-Zarqaoui [1].

Parmi les dirigeants d'al-Qaida, c'est Saef al-Adel qui paraissait le moins touché par la mort des civils innocents. Ayman al-Zawahiri ne disait rien sur cette question controversée. Le plus affecté était Abou Mohammed al-Masri, pourtant le cerveau des attentats de Nairobi et Dar es Salam. Il était contre un ciblage massif des civils.

Entre Ben Laden et Zawahiri, la confiance était presque absolue, mais des désaccords apparaissaient parfois. Leurs styles étaient différents. Ben Laden essayait toujours de nous convaincre, alors que Zawahiri, lui, cherchait à imposer ses idées. Ben Laden nous

1. Al-Zarqaoui, qui partageait son temps entre Kaboul et Herat, venait souvent voir Ben Laden à Kandahar.

écoutait, Zawahiri ne nous laissait pas parler. J'ai eu plusieurs discussions franches avec l'Égyptien. Une fois c'était sur le Yémen : des Yéménites extrémistes arrivaient à Kandahar et, en ma présence, posaient une question à Ben Laden :

– Pourquoi on ne tue pas les juifs yéménites ? Il n'y a pas de différences entre les juifs au Yémen et les juifs en Palestine ! On doit tuer les juifs.

– Pourquoi ? Les juifs yéménites sont des Yéménites, pourquoi les tuer ? Il n'y a pas de raison valable. Si vous voulez tuer quelqu'un, ce sont les soldats américains ! a répondu Ben Laden.

Zawahiri, qui écoutait la conversation, s'est alors interposé :

– Non, il n'y a aucune différence entre les juifs yéménites et ceux d'Israël ! Vous devez tous les tuer, sans aucune exception !

J'ai pris la parole, mais il a haussé la voix. Je lui ai dis alors :

– Lorsque j'aurai une question à poser, je m'adresserai à quelqu'un d'autre parce que toi, tu cries et tu cherches à imposer tes idées sans dialogue !

Un jour, des djihadistes ont demandé à Ben Laden pourquoi il n'avait pas essayé d'attaquer les Israéliens pour libérer ses frères palestiniens. Oussama a répondu :

– En Palestine, il y a les mouvements djihadistes et le Hamas ; si on fait appel à nous, nos hommes serviront. Mais notre rôle consiste d'abord à attaquer les intérêts américains dans le monde, et ensuite à couper l'aide américaine à Israël.

Pour Ben Laden, l'effondrement des États-Unis entraînerait par ricochet celui de l'État hébreu. La cause palestinienne était importante aux yeux du cheikh, mais il évoquait quand même plus souvent la présence américaine en Arabie Saoudite que la lutte des Palestiniens contre l'occupant israélien.

Il approuvait les opérations suicides du Hamas parce que Israël ne comprenait que le langage de la force. Mais il louait aussi parfois Yasser Arafat, un vrai nationaliste arabe, selon lui.

Sur Israël, le sionisme et les juifs, Oussama Ben Laden avait une position en privé un peu différente de celle qu'il affichait dans ses communiqués. Certes, il affirmait que « les juifs où qu'ils se trouvent n'ont pas de principes ». Mais il disait aussi qu'il y a des juifs qui nous combattent et d'autres qui veulent la paix. Qu'il fallait traiter avec chacun d'eux en fonction de leurs positions. Tout juif à travers le monde n'est pas forcément une cible. Un Palestinien du groupe d'Abou Moussab al-Zarqaoui a demandé un jour à Ben Laden :

– Si tu gouvernes la Palestine, que feras-tu des juifs ?

– Je ne ferai rien. Les juifs habitent en Palestine depuis longtemps, et ils sont parmi nous comme les Ottomans. Je ne ferai rien, c'est la cohabitation entre les musulmans, les juifs et les autres religions. Mais si quelqu'un met la main sur quelque chose qui ne lui appartient pas, on enlèvera la main et on rendra le bien à son propriétaire !

En revanche, le sionisme, pilier de la fondation d'Israël, était une doctrine qu'il fallait, selon lui, combattre, et ce, même au-delà des frontières d'Israël,

puisqu'on trouvait des sionistes aux États-Unis, en Europe et ailleurs.

Une autre fois, j'ai demandé à Ben Laden :

– Quelle est ton opinion sur les mouvements chiites libanais, Hezbollah et sur Amal ?

– On doit se concentrer sur une priorité : combattre l'Amérique et son armée. Le Hezbollah et Amal ne font pas partie de notre programme de lutte, donc on les ignore.

Zawahiri était juste à côté. Il ne disait rien. Il n'osait pas contredire Ben Laden. Pourtant, chacun connaissait ses positions sur les formations chiites libanaises : des mécréants qu'il fallait combattre.

Officiellement, l'Iran et al-Qaida sont ennemis [1], mais le territoire de la République islamique est une terre de passage pour les djihadistes. Al-Qaida doit donc composer avec Téhéran. Elle a besoin de l'Iran. Et surtout, les deux ont un ennemi commun qui les rapproche : les États-Unis.

Dans le passé, al-Qaida a bénéficié de l'appui iranien, et dans l'avenir cela pourrait encore être le cas si les Américains ou les Israéliens bombardent les installations nucléaires de Téhéran. L'Iran peut faciliter le transfert d'éléments d'al-Qaida de l'Afghanistan vers l'extérieur. Les Iraniens font comme s'ils ne voyaient pas la présence d'al-Qaida sur leur territoire. D'ailleurs,

1. Téhéran se veut le défenseur des chiites à travers le monde qu'al-Qaida traite d'hérétiques.

Téhéran nie toujours abriter des cadres d'al-Qaida, même si l'évidence vient de sauter aux yeux avec les enfants d'Oussama[1].

Au sein d'al-Qaida, c'est Saef al-Adel qui gérait les relations avec l'Iran avant 2001 ; mais Abou Hafs al-Mauritaani s'y rendait également de temps en temps pour rencontrer les pasdarans. Ce n'est donc pas un hasard si plusieurs cadres d'al-Qaida ont fui en Iran après les bombardements américains sur l'Afghanistan, à l'automne 2001, en représailles aux attentats du 11 Septembre. Parmi eux : Saef al-Adel, Abou Mohammed al-Masri et Saed al-Masri. Leur point commun ? Avoir entretenu des relations avec les Gardiens de la révolution, mais surtout être égyptiens. Contrairement à la plupart des autres djihadistes, les Égyptiens d'al-Qaida ne peuvent pas s'échapper par le Pakistan. Depuis le bombardement de l'ambassade égyptienne à Islamabad en 1996 par le Jamaat al-Jihad, les islamistes égyptiens sont traqués sur le sol pakistanais. En revanche, Téhéran est à couteaux tirés avec le Caire pour le soutien apporté par l'Iran à l'assassinat d'Anouar al-Sadate en 1981. En conséquence, les djihadistes égyptiens, opposants au président Hosni Moubarak, sont plutôt bien vus en Iran : ils en profitent à l'automne 2001.

Certains comme Saef al-Adel se seraient même

1. Dix-huit membres de la famille Ben Laden vivraient en Iran depuis 2001, selon le journal saoudien *Asharq al-Awsat*. Certains ont été autorisés à rejoindre en ce début d'année 2010 leur mère Najwa al-Ghanem (Oum Hamza).

mariés avec des Iraniennes. Refugiés en Iran, des cadres d'al-Qaida auraient acquis la nationalité iranienne. Mais ils ne sont pas libres de leurs mouvements. Ils sont assignés à résidence dans un quartier certainement très surveillé par la sécurité. D'aucuns estiment que Téhéran les auraient renvoyés en Afghanistan ces dernières années.

Il convient de préciser que leur passage par l'Iran ne se fait pas forcément avec l'aval des autorités. De nombreux djihadistes traversent la République islamique grâce à l'appui de la minorité sunnite installée dans les zones frontalières du Balouchistan. Ces djihadistes profitent du conflit entre les sunnites et Téhéran pour s'infiltrer en Iran, y être protégés le temps de prendre un bateau clandestinement à destination de l'autre rive du détroit d'Ormuz, au sultanat d'Oman ou des Émirats arabes unis. Nasser al-Wahayshi, l'actuel chef d'al-Qaida dans la Péninsule arabique, a été arrêté en Iran, mais les autorités de Téhéran ont accepté de l'extrader au Yémen, où il est emprisonné, avant de s'évader en 2006.

Abou Moussab al-Zarqaoui, lui aussi, a rejoint l'Irak en 2002 en passant par l'Iran, et ce avec l'aval de Téhéran[1].

Une chose est sûre : entre Téhéran et Ben Laden, nous sommes dans la realpolitik pure. Leurs relations

1. À propos de l'Irak, Oussama Ben Laden a évolué face à Saddam Hussein en 2000 : « Hussein a enfin découvert que les islamistes et les djihadistes sont les moyens appropriés pour faire face à l'Amérique, il a donc permis aux pensées islamistes de s'infiltrer en Irak. » Il pensait que Saddam Hussein défendait la cause arabe mais que la pensée de son parti n'était pas bonne.

ambiguës confirment l'adage selon lequel « l'ennemi de mon ennemi est mon ami ».

Pourtant, à plusieurs reprises, Ben Laden nous assurait que les dirigeants de l'Iran (Khomeyni, ses successeurs) ou leurs alliés libanais du Hezbollah n'étaient pas de vrais musulmans mais des mécréants. Cependant, pour lui, la priorité n'était pas d'ouvrir les hostilités contre les chiites, minoritaires dans l'islam.

– Si on arrive à faire sortir les troupes américaines des pays arabes, les mouvements chiites disparaîtront, nous affirmait le chef d'al-Qaida.

Pour revenir à Zawahiri, quand il passait à côté de moi, il disait souvent :

– Alors, comment ça va, le « père des problèmes » ?

Je ne le ménageais pas, parfois je me moquais de lui devant des djihadistes. Les partisans de Zawahiri étaient pour la plupart des Égyptiens qui ont eu des problèmes avec les Yéménites. Ils disaient aux djihadistes yéménites :

– Essayez de faire des exécutions au Yémen ; attaquez les intérêts américains et occidentaux, faites ça, ça et ça...

Les Yéménites m'en ont parlé :

– Les Égyptiens nous ont dit ça, mais c'est tout le contraire de ce que nous recommande Ben Laden !

J'ai réclamé alors des explications :

– Pourquoi vous avez dit ça ? Le Yémen est un pays musulman, les juifs sont des Yéménites, on ne doit pas attaquer le Yémen, c'est un pays pauvre, il faut être modéré !

Dans le camp d'al-Qaida à Kandahar, les partisans de Zawahiri restaient chez eux[1], ils se mélangaient peu avec les autres. Des problèmes éclataient régulièrement entre eux et nous, et même les femmes de certains Égyptiens se plaignaient auprès de leurs maris qu'elles voulaient rentrer au Caire.

À Kandahar, le groupe égyptien s'est divisé en deux sous-groupes : celui de Zawahiri et celui d'Omar Abdalramane, dont les partisans se comportaient comme les autres membres d'al-Qaida. Mais ils étaient beaucoup moins nombreux que nous. Zawahiri comptait sept cadres autour de lui, dont Mohammad Salah, Abou Assamah al-Masri et Salim al-Masri ; Abdelrahmane, lui, en avait le double.

Sur les armes nucléaires, Ben Laden et Zawahiri divergeaient également quelque peu. Selon Oussama, al-Qaida devait posséder des armes nucléaires pour menacer ses ennemis mais pas pour les utiliser. Il a dit un jour :

– Je suis prêt à donner toute ma fortune pour posséder l'arme nucléaire afin de parvenir à un équilibre avec les Américains.

Le débat portait autour des questions suivantes : à quel moment devrait-on l'utiliser ? Et contre qui ? Ben Laden pensait qu'avant de recourir à l'arme nucléaire, il fallait bien apprécier le danger qui menace al-Qaida. On ne devrait pas y recourir après un simple bombar-

1. Ils fusionneront avec al-Qaida en 2001.

dement ennemi, mais uniquement si cet ennemi manifeste une réelle volonté de nous éradiquer. Zawahiri, au contraire, était moins regardant sur les conditions d'utilisation de l'arme nucléaire.

Il était également beaucoup plus dur que le cheikh contre le gouvernement pakistanais, qu'il traitait de mécréant. De la même manière, Zawahiri avait tendance à traiter facilement les gouvernements arabes de mécréants, alors que Ben Laden, sans dire que c'étaient des saints, faisait valoir que leurs membres étaient quand même musulmans. On devinait un Zawahiri plus radical que Ben Laden.

Le cheikh faisait preuve de sagesse : il arrivait à contenir Zawahiri et ses partisans. Ben Laden me disait une fois que « les âgés » allaient bientôt mourir – une référence à peine voilée à Zawahiri. Ce dernier voulait renforcer l'influence des Égyptiens sur al-Qaida et son chef, mais Zawahiri et ses hommes n'étaient pas assez nombreux pour y parvenir. Si, sur les neuf membres de la direction de l'époque, six étaient égyptiens, ceux-ci n'étaient pas tous adeptes de Zawahiri, ils étaient d'abord pour le djihad et al-Qaida.

Sans dégénérer en lutte armée fratricide, ces tensions constituaient assurément le sujet de discorde le plus important au sein d'al-Qaida. Ben Laden connaissait tous les problèmes qui existaient avec les Égyptiens. Mais il n'en parlait pas. Le cheikh essayait de changer le caractère de Zawahiri, mais il n'y parvenait pas. En dépit de leurs divergences, jamais je ne les ai entendus se disputer ni avoir des mots. Zawahiri, comme les

autres, n'osait pas dire des choses désagréables face à Ben Laden.

Un jour, alors qu'il ne savait pas que j'étais à côté de lui, Zawahiri a lancé sur un ton méprisant :

– Ce Yéménite, ce n'est rien, ces Yéménites ne savent rien !

Je lui ai dit :

– Il ne faut pas parler de quelqu'un quand il n'est pas là !

– Ah, tu es là !

Il s'est tu et n'a plus rien dit.

21

Al-Qaida central n'existe plus

Aujourd'hui, je pense qu'al-Qaida, en tant que base centrale de l'organisation, n'existe plus. Le jour où Ben Laden a prêté serment devant le mollah Omar, al-Qaida est en fait devenue une partie des talibans. Aujourd'hui, le monde doit connaître cette réalité : les talibans et al-Qaida ont fusionné en une seule entité, mais les médias américains cherchent à occulter cette vérité gênante. Pourtant, il y a en Afghanistan un embryon d'État formé par les talibans qui contrôle une superficie supérieure à celle de la France. Dans ces conditions, il est tout à fait normal qu'al-Qaida ait été affaibli par cette absorption.

L'entité al-Qaida a disparu pour se transformer en une idéologie fondée sur un principe très simple : celui qui veut lutter contre les États-Unis doit rallier les entités qui sont apparues, ces dernières années, à la place de l'organisation créée par Oussama Ben Laden. Je veux parler des talibans en Afghanistan ; d'al-Qaida au Maghreb islamique (Maroc, Algérie, Tunisie, Libye et Mauritanie) ; de l'État islamique en Irak ; depuis

janvier 2009, d'al-Qaida dans la Péninsule arabique, et prochainement en Somalie avec l'État islamique qui devrait voir le jour autour des shebabs (les milices djihadistes).

Lorsque les médias américains affirment que les États-Unis ont affaibli al-Qaida en Irak, je pense que, d'une certaine façon, ils se trompent. Il n'y a rien qui s'appelle al-Qaida en Irak. À la place, un État islamique irakien est en train d'être créé, dont al-Qaida cherche à devenir la colonne vertébrale, autour d'Abou Mouhadjer, son principal responsable.

Dans tous ces pays, un processus d'intégration aux tribus est en cours : en Somalie, où l'organisation djihadiste locale fait déjà largement partie du tissu tribal ; en Irak, où al-Qaida continue de s'implanter, certes avec difficulté ; au Yémen, où c'est plus aisé, et bien sûr en Afghanistan, où al-Qaida est mêlé aux tribus pachtounes.

La conséquence de cette dilution d'al-Qaida est que le pouvoir de Ben Laden est faible. Sa capacité de décision et de transmission des ordres est réduite par la traque qui l'oblige à se cacher en permanence. Il n'a pratiquement plus que le pouvoir des mots, via Internet. Mais en est-il surpris pour autant ? Si Ben Laden avait vraiment voulu être l'émir des croyants, il n'aurait pas prêté serment au mollah Omar, dont c'était le titre officiel.

En 1997, un an avant son allégeance aux talibans, je questionne Ben Laden :

– Les talibans sont-ils vraiment un État indépendant ?

– Oui, c'est un État islamique.

– Dans ces conditions, pourquoi ne ferions-nous pas partie de cet État ? On recherche bien l'unification des mouvements islamiques ?

– Oui, et ce jour-là arrivera bientôt, me répond Ben Laden.

En œuvrant à cette unification, Ben Laden n'ignore pas qu'une telle unité signifiera, tôt ou tard, la fin d'al-Qaida, de ses débuts, en tout cas. C'est un de ses objectifs, même si cette évolution se fait au détriment de ses intérêts personnels.

Dans ce contexte, le fait que Ben Laden soit capturé ou tué ne changera pas grand-chose à moyen terme sur l'idéologie qui sous-tend aujourd'hui l'organisation. Le cheikh n'est plus qu'un parmi d'autres. Mais cette évolution ne signe pas forcément la mort du djihad global, comme l'annoncent certains experts. Car toutes les filiales d'al-Qaida à travers le monde ont prêté serment à Ben Laden et juré de poursuivre sa guerre sainte planétaire.

En effet, deux éléments importants sont à prendre en compte dans cet éparpillement d'al-Qaida : tous ses dirigeants locaux ont prêté serment à Ben Laden, même s'ils ne l'ont jamais vu ; ils considèrent tous que les États-Unis restent l'ennemi commun, et ce, même si certains d'entre eux concentrent la lutte contre leurs gouvernements. J'entends dire, à cet égard, que la montée en puissance des djihads nationaux valide a posteriori les thèses de Zarqaoui au détriment de celles

de Ben Laden. Peut-être, mais il ne faut pas surestimer leurs divergences sur ce point. Ben Laden, Zarqaoui et les autres chefs d'al-Qaida dans les pays arabes s'accordent à dire que leurs dirigeants sont presque tous à la solde de l'Amérique. C'est sur le traitement qu'al-Qaida doit leur réserver que des nuances sont apparues. Mais au sein d'al-Qaida, tout le monde pourrait dire que, si les États-Unis sont le bœuf à tuer, aujourd'hui sa tête commence à chanceler en Afghanistan, alors que ses pieds sont ensablés au Yémen, en Irak, en Jordanie et en Arabie Saoudite. Et toutes ces forces se conjuguent pour terrasser « la bête immonde ».

Ce constat ne doit pas, pour autant, nous faire oublier les défis auxquels al-Qaida sera confronté en cas de disparition d'Oussama Ben Laden. L'organisation survivra en tant que fer de lance du djihad mondial si les chefs de ses différentes succursales appartiennent à la première génération, celle qui a connu de près Ben Laden et les principes fondateurs d'al-Qaida (fonder un État islamique, appliquer la charia sur Terre, unifier les musulmans).

Un nouvel attentat d'al-Qaida aux États-Unis permettrait-il une relance de l'organisation, comme le prétendent certains ? Je n'en suis pas sûr. Avant le 11 septembre 2001, Ben Laden nous disait souvent qu'il était difficile d'attaquer les Américains sur leur sol. Il privilégiait plutôt des opérations qualitatives qui feraient souffrir les Américains pour les attirer chez nous en Afghanistan, où la confrontation est favorable à al-Qaida.

Avant les attentats du 11 Septembre, les Américains ne prêtaient pas grande attention à nos opérations de planification, on a su profiter de leurs erreurs, mais ensuite, leur niveau de vigilance s'est considérablement renforcé.

Comment vit Oussama Ben Laden aujourd'hui ? On me pose souvent la question. Je n'ai plus de contact avec lui depuis des années, mais je pense qu'il se trouve en territoire afghan ou dans les zones tribales afghano-pakistanaises, protégées par certaines tribus. De mauvaises conditions de vie ne dérangent pas Ben Laden. Il peut dormir par terre sans problème. S'il n'a que du pain et de l'eau, il s'adaptera. Il se trouve dans un environnement musulman et islamique où il est apprécié. On le protège, y compris dans ses déplacements. Il a dû garder trois ou quatre proches avec lui, peut-être Hamza al-Ghamdi, notre émir au Tadjikistan. En revanche, je ne le vois pas au Pakistan. Le régime lui est hostile, il y serait moins en sécurité. Notre expérience nous a en effet montré que certains Pakistanais sont prêts à dénoncer les djihadistes pour une poignée de dollars. Ben Laden n'ignore pas ce danger.

Je connais bien les zones tribales du Waziristan, où les Américains pensent que Ben Laden se trouverait. Les tribus y sont plus religieuses que tribales. C'est un atout pour le cheikh. Leur allégeance va davantage à l'islam et à ses défenseurs qu'à un leader tribal. Elles sont moins facilement achetables. La plupart des chefs tribaux sont des oulémas, Pachtouns proches des

talibans, que Ben Laden connaît depuis les années 80. Il s'y sent un peu comme chez lui.

N'oublions pas qu'il y a vingt-cinq ans, grâce à sa fortune, Ben Laden leur a construit des routes, des maisons, des villages. Aujourd'hui, ces tribus lui vouent une reconnaissance éternelle, et au nom du code d'honneur qui leur est cher, elles lui doivent hospitalité. À l'époque, Ben Laden leur fournissait même des vivres et des couvertures durant l'hiver ! Outre l'argent qu'il a dépensé pour ces tribus, Ben Laden a prouvé à leurs chefs que défendre l'islam était une juste cause face à une occupation américaine que les Afghans réprouvent. Et puis cette région est très montagneuse, donc très difficile d'accès. Les Britanniques et les Russes y ont subi de lourdes pertes, et il est probable que les Américains y subiront le même sort. Ces zones sont truffées de grottes naturelles qu'al-Qaida a renforcées. Ce sont des cachettes idéales. Il y a aussi des forêts très épaisses dans ces montagnes. Tout cela participe à sécuriser la situation de Ben Laden au jour le jour.

Peut-il être mort ? Si c'était le cas, les responsables d'al-Qaida et des talibans auraient nommé un remplaçant à Ben Laden. Son décès ne serait pas déclaré immédiatement, parce que des mesures administratives devront être prises avant l'annonce officielle. Mais sa mort ne pourrait pas être cachée longtemps. Elle aurait fini par se savoir, soit directement, soit via Internet. Mon intime conviction est que Ben Laden est toujours vivant.

Une chose est sûre : le pire qui puisse lui arriver est d'être capturé. C'est le pire scénario imaginable pour le chef d'al-Qaida. En revanche, il m'a confié à plusieurs reprises qu'il souhaitait tomber en martyr au combat :

– Vous ne pouvez pas souhaiter davantage que moi finir en martyr. Je suis ici pour tomber dans des combats contre les ennemis, nous disait-il quand il souhaitait se ressourcer auprès des guerriers talibans qui affrontaient les troupes du commandant Massoud.

Symboliquement, sa disparition serait une perte énorme. Mais ce ne serait pas la fin d'al-Qaida. Ben Laden en a pris conscience : d'où son désir que chaque membre acquière une certaine autonomie, là où il se trouvera après l'Afghanistan.

Ben Laden n'a pas dit franchement à Ayman al-Zawahiri, le numéro deux d'al-Qaida, qu'il serait son successeur, mais si la logique hiérarchique est respectée, l'Égyptien devrait théoriquement le remplacer à la tête d'al-Qaida. La succession risque d'être problématique : à mon sens, Zawahiri ne possède pas les qualités requises pour diriger l'organisation.

Ben Laden est un dirigeant-né, il commande al-Qaida avec une certaine transparence qui le rend acceptable par tous, il est ouvert au dialogue, il a une légitimité historique. Zawahiri, lui, gère ses affaires en secret. De nombreux membres d'al-Qaida n'accepteront pas que Zawahiri en prenne la direction. Son comportement et celui des Égyptiens ont suscité beaucoup de réserves, et parfois de très vives critiques. Tout cela a laissé des traces. Son discours, on l'a vu, est parfois rejeté. Je

doute qu'il ait l'autorité suffisante pour un tel poste, même s'il est connu pour son autoritarisme et son penchant pour tout centraliser autour de lui.

À Kandahar, il vivait un peu à l'écart. Je ne connais pas sa femme Hasa, ni ses filles. Je sais simplement que l'une d'elles s'est mariée avec un Jordanien, et une autre, avec un Égyptien. Son fils Mohammed était encore jeune. Sa dernière fille, Aïcha, est atteinte de mongolisme. Certains de ses enfants ont été tués dans les bombardements américains, après le 11 Septembre.

Les Américains, avec l'appui de certains médias arabes, en ont fait l'idéologue d'al-Qaida. Certes, Zawahiri est cultivé, mais sa formation religieuse n'est pas aussi développée que celle de Ben Laden.

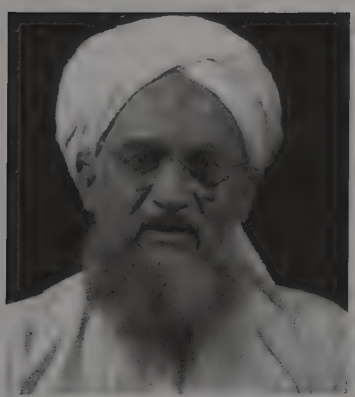
En cas d'attaque américaine ou israélienne contre l'Iran, il est évident qu'al-Qaida chercherait à profiter de ces bombardements pour se relancer. L'Afghanistan, l'Iran, la Syrie et l'Irak pourraient alors devenir des champs de bataille pour al-Qaida.

Depuis son élection à la présidence des États-Unis, Barack Obama essaie de mobiliser tout le monde contre l'Afghanistan pour retirer ses troupes des pays arabes, et c'est précisément ce que recherche Ben Laden. Contrairement à George Bush, Obama est très intelligent. L'un est un cow-boy du Texas, l'autre est sorti de l'université de Harvard. Obama nous a donné l'impression de savoir comment traiter avec les Arabes et les musulmans, mais attention, le renard peut commettre des erreurs. Obama a déclaré qu'il fallait « combattre Ben Laden mais arrêter la guerre contre le

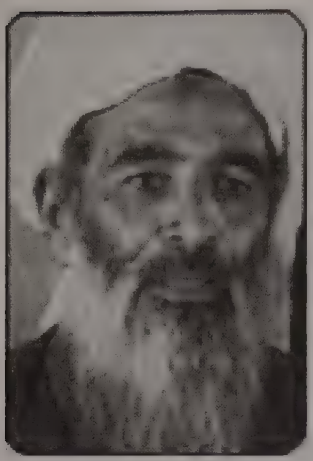
terrorisme ». Je ne pense pas que Ben Laden voie dans cette différence sémantique avec son prédécesseur un vrai fossé entre les deux hommes. De toute manière, la mouvance djihadiste n'acceptera de négocier avec l'Occident qu'une fois ses droits légitimes récupérés ; et encore, je ne vois pas de champ de négociations possible à court terme entre les deux blocs. Le choc des civilisations a encore de beaux jours devant lui.

Personnages clés

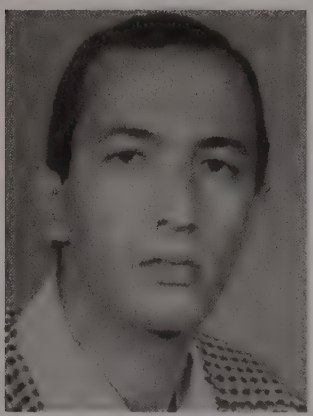
Oussama Ben Laden
En fuite.



Ayman al-Zawahiri
En fuite.

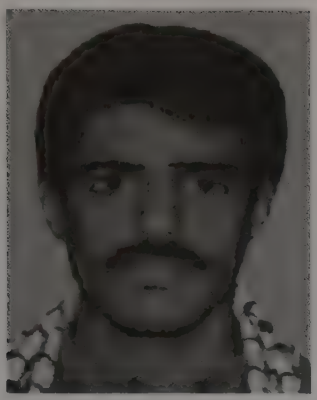


Abou Hafs al-Masri
Tué en novembre 2001 dans un bombardement américain au Pakistan.



Saef al-Adel
En fuite en Iran.

Nasser al-Wahayshi
Chef de la branche d'al-Qaida dans la Péninsule arabique, caché au Yémen.

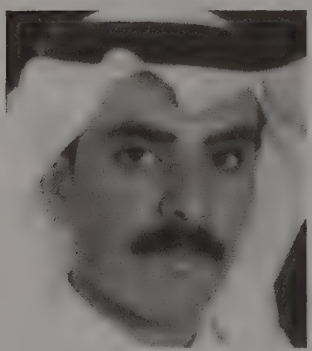


Khallad
Emprisonné à Guantanamo.

Abou al-Faraj al-Libi
Détenu aux États-Unis.

Khaled Cheikh Mohammed
Emprisonné aux États-Unis
Cerveau des attentats du
11 Septembre.

Abdel Rahmane al-Nashiri
Cerveau de l'attentat contre l'*USS Cole*, détenu aux États-Unis.



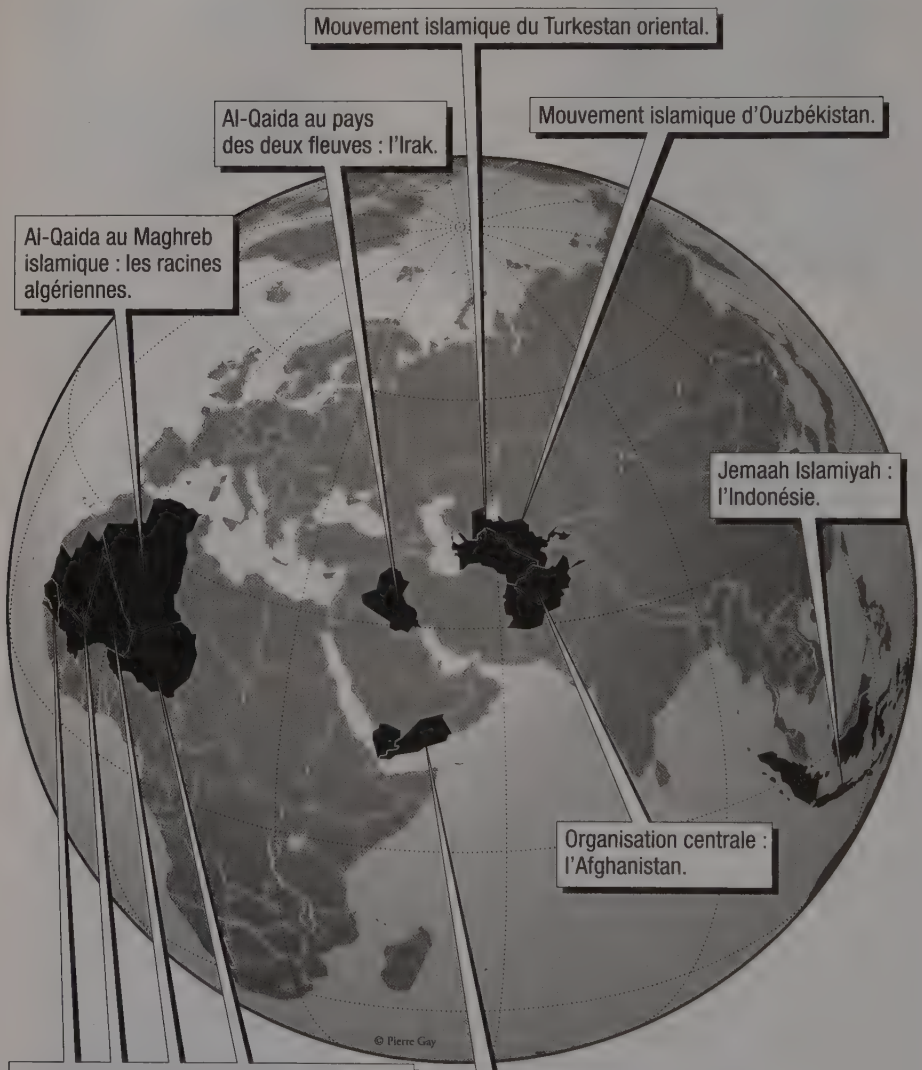
Khaled al-Midhar
Membre du commando du 11 Septembre, à bord du vol 77 de l'American Airlines qui frappa le Pentagone.

Mohammed Atta
Chef égyptien des pirates de l'air du 11 Septembre.

Marwan al-Shehi
L'un des pirates de l'air du vol 175 d'United Airlines qui s'écrasa contre la deuxième tour du World Trade Center.

Zacarias Moussaoui
Emprisonné à Guantanamo.

AL-QAIDA ET SES « FILIALES » À TRAVERS LE MONDE



L'AFGHANISTAN ET LE PAKISTAN

POSITIONS DES PROVINCES AFGHANES SUR LA CARTE	
Djôzdjân	7
Kaboul	14
Kâpissâ	16
Khôst	12
Kounar	22
Kondôz	23
Laghmân	17
Logar	10
Nangarhâr	13
Nourestân	20
Orozgân	5
Paktiyâ	11
Pandjchir	18
Parwân	15
Samangân	9
Takhar	21
Wardak	6

Table des matières

Avant-propos 7
Voici le pistolet pour me tuer ! 11

1. Mon chemin vers le djihad 15
2. Premier djihad en Bosnie 37
3. Ma guerre en Bosnie 49
4. Le djihad de l'argent en Somalie 57
5. En route pour le Tadjikistan 63
6. Ma première rencontre avec Ben Laden 69
7. Ma préparation pour devenir garde du corps 79
8. Oussama Ben Laden au quotidien 93
9. La vie au siège d'al-Qaida 103
10. Été 1998 : les premiers attentats 145
11. La chasse aux espions est ouverte 157
12. Al-Qaida sans le sou à Kandahar 169
13. Ben Laden et les talibans 175
14. Mon retour au Yémen 185
15. Ben Laden, ses enfants, ses femmes 193
16. Somalie : la rupture avec Ben Laden 205
17. Prison et prise de conscience 219

18. Une réhabilitation difficile 241
19. Pour un autre djihad 249
20. Les prémices d'un débat au sein d'al-Qaida . 259
21. Al-Qaida central n'existe plus 275

Personnages clés 285
Cartes 290

Remerciements

Je voudrais exprimer ma gratitude à Bachir al-Mohalel, qui a été un précieux relais auprès de Nasser al-Bahri, tout au long de la rédaction du livre. Sa patience et ses qualités de traducteur m'ont été d'un grand secours. Merci également à Hilal et Sami, qui ont été de très efficaces interprètes. Ma reconnaissance va encore à un haut gradé français, soucieux de rester anonyme, qui a apporté son expertise sur certains chapitres. À Johan Freckhaus pour ses connaissances de l'Afghanistan. À Virginie Fuertes pour ses lectures attentives. Ainsi qu'à Jacqueline Cassaing, qui a effectué un remarquable travail de transcription des entretiens réalisés avec Nasser al-Bahri.

Mise en page
PCA
44400 Rezé

Impression réalisée par
Imprimerie Lebonfon Inc.
pour le compte des Éditions Michel Lafon

Achevé d'imprimer au Canada
sur les presses de Imprimerie Lebonfon Inc.

Dépôt légal : avril 2010
ISBN : 978-2-7499-1197-7
LAF 1276

Nasser al-Bahri

Dans l'ombre de Ben Laden

Révélations de son garde du corps repenti

« Voici un pistolet. Si un jour les Américains nous encerclent, je veux que tu me tues avec cette arme », Oussama Ben Laden.
Entre 1997 et 2000, Nasser al-Bahri a eu la redoutable mission d'éviter au responsable d'al-Qaida d'être capturé vivant.

« Al-Bahri est bien plus important que n'importe lequel des prisonniers que nous avons transférés à Guantanamo, (car) il a eu un accès direct à Ben Laden », Mike Scheuer, ancien responsable de l'unité chargée de traquer Ben Laden à la CIA (60 min-CBS 2006).

Aujourd'hui repenti, al-Bahri nous livre le premier récit détaillé du fonctionnement de l'organisation terroriste. Il décrit les armes détenues par Ben Laden, son système de sécurisation des communications, les attentats que le chef d'al-Qaida a refusé d'endosser contre l'ambassade de France au Yémen ou les tours de Dubaï. Mais aussi les tentatives d'assassinat qu'il a déjouées, sa vie au quotidien, ses relations avec ses quatre épouses. Et comment il a secrètement prêté serment à ses hôtes talibans.

Spécialiste du Moyen-Orient, Georges Malbrunot est grand reporter au Figaro. *Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur le conflit israélo-palestinien et l'Irak, où il a été otage pendant 124 jours en 2004 avec Christian Chesnot.*

9 782749 911977
04-10
ISBN 13 : 978-2-7499-1197-7
www.michel-lafon.com